LES FAISEURS DE DESERT

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LES FAISEURS DE DÉSERT

MARABOUT

Chapitre 1

L’homme au complet de tweed, qui longeait en boitillant la rue Montmartre, s’arrêta devant une échoppe de cordonnier, sur la vitrine de laquelle on pouvait lire : « Ressemelage Express – Réparations à la minute. » Après avoir jeté un regard à sa montre-bracelet, l’homme entra dans la boutique. Seul, un client à la large carrure était assis dans un coin. Sans doute était-il là pour quelque « ressemelage express », car il était déchaussé et croisait l’un sur l’autre, avec une sorte de gêne ridicule, ses grands pieds gainés de chaussettes écossaises.

Après avoir lancé un regard distrait en direction du client en question, l’homme au complet de tweed marcha, boitillant toujours, vers le comptoir et, faisant sauter un de ses mocassins d’un geste désinvolte, le posa devant le cordonnier, un gros homme à la mine réjouie de méridional.

— Pourriez-vous rabattre un peu l’arrogance de ce maudit clou ? demanda-t-il d’une voix froide, mais bien timbrée.

Le cordonnier saisit la chaussure et passa une main experte à l’intérieur. Presque aussitôt, il fit la grimace.

— Un véritable poignard en miniature, dit-il. Si vous voulez patienter quelques secondes…

Le commerçant se dirigea vers un ouvrier installé à un établi au fond du magasin et, après l’avoir renseigné sur le travail à effectuer, lui tendit le mocassin. L’homme au complet de tweed s’était détourné avec indifférence, pour s’accouder en équilibre sur un seul pied, au comptoir lui-même. Il était jeune, avec un visage osseux et des yeux clairs. Ses cheveux noirs et drus, coupés en brosse, accusaient encore la dureté de son visage que, par bonheur, le pli insouciant des lèvres venait un peu adoucir.

À ce moment, l’individu aux chaussettes écossaises se leva et, sans paraître se soucier maintenant de ses pieds déchaussés,

marcha vers l'homme au complet de tweed. Quand il fut tout près, il s'accouda à son tour au comptoir et dit, avec un fort accent étranger :

— Je commençais à croire, monsieur l'ingénieur, que vous ne viendriez pas…

D'un regard pénétrant, l'homme au complet de tweed sembla jauger son interlocuteur. Le visage taraudé par la petite vérole et les petits yeux en boutons de bottines, aux regards perçants comme des vrilles, ne durent avoir don de lui plaire, car une légère grimace crispa ses lèvres. Une grimace qu'on eut pu prendre pour un sourire. « Je me demande comment ce lourdaud à la façade décrépite peut savoir que je suis ingénieur, songea-t-il, et pourquoi pensait-il que je ne viendrais pas ?… » L'autre consulta sa montre.

— Je vous attends depuis près d'une demi-heure, dit-il encore. J'ai vraiment eu peur que vous n'ayez oublié notre rendez-vous. Peut-être ne le savez-vous pas, monsieur Semenof, mais notre Professeur n'aime guère qu'on lui fasse faux bond…

L'homme au complet de tweed fronça le sourcil. Il fut sur le point de répondre qu'il ne s'appelait pas Semenof mais Bob Morane, et qu'il se moquait pas mal du « Professeur » en question, même s'il se trouvait être le frère jumeau de Satan lui-même. Pourtant, Morane n'en fit rien.

— Qui vous dit que je suis bien l'homme que vous attendez ? demanda-t-il.

L'autre sourit et, du menton, désigna l'endroit où l'ouvrier s'acharnait du marteau sur le mocassin de Morane.

— Le coup du clou dans la chaussure, dit-il simplement. C'était là, ne l'oubliez pas, le moyen de reconnaissance convenu entre le Professeur et vous… Vous êtes bien ingénieur, n'est-ce pas ?

Bob hocha la tête.

— Bien sûr, dit-il, je suis ingénieur…

En affirmant cela, il ne mentait pas. Cependant, il se demandait pourquoi il n'avait pas encore dit n'avoir rien de commun avec ce Semenof. Peut-être parce que cette rencontre l'intriguait et qu'il ne pouvait s'empêcher de prêter d'obscurs desseins à son interlocuteur.

À tout hasard, il demanda seulement, espérant en apprendre davantage :

— Et que me veut ce cher Professeur ?

À nouveau, l'inconnu eut un sourire :

— J'admire votre feinte candeur, dit-il. Le Professeur n'aura pas manqué de vous faire savoir ce qu'il attendait exactement de vous… Que pourrait-on attendre d'Alexandre Semenof ?

Cette dernière phrase s'accompagnait d'un petit clin d'œil entendu. De plus en plus intrigué, Morane marcha à fond dans le rôle qu'il était censé jouer. Il cligna de l'œil lui aussi, comme s'il se faisait complice de son interlocuteur.

— Oui, dit-il, que pourrait-on attendre d'Alexandre Semenof ?… Mais appelez-moi Alex, mon vieux. J'ai toujours détesté le protocole…

La surprise se peignit sur les traits de l'autre, puis il se ressaisit et éclata d'un rire gras.

— Par exemple, monsieur Semenof, vous n'avez pas votre pareil pour mettre les gens à leur aise ! Il n'y en a pas deux comme vous pour inventer des feux d'artifice capables de faire trembler le monde sur ses bases et, à côté de cela, pas fier pour un sou. Le cœur sur la main, et tout… D'accord, je vous appellerai Alex, puisque vous me le permettez. Je me nomme George Lansky mais, comme nous sommes peut-être destinés à nous revoir souvent, appelez-moi Joë, tout simplement…

La main de Morane se posa sur l'épaule de Lansky.

— D'accord, Joë, dit-il. Ravi de vous avoir connu, Joë.

Il prit son mocassin, que le cordonnier lui tendait, le chaussa et posa sur le comptoir l'argent qu'on lui réclamait. Puis il répéta :

— Ravi de vous avoir connu, Joë…

Bob fit un pas en direction de la porte, mais Lansky lui crocha le bras et le serra dans une poigne de fer.

— Eh, minute ! fit-il. Nous avons encore à parler tous les deux. Si vous voulez bien patienter un peu, mes souliers ne vont sans doute pas tarder à être terminés…

Si Bob l'avait voulu, il eut pu se dégager. Mais il ne voulut pas. Si George Lansky voulait à tout prix lui raconter sa vie, il se sentait prêt

à l'écouter jusqu'au bout. Bob Morane était curieux de nature et, en outre, il avait toujours aimé les vies romancées…

*
* *

Morane et George Lansky marchaient à présent en direction des grands boulevards. Peu à peu, de cordial qu'il était devenu dans la boutique du cordonnier, le ton de Lansky se durcissait et au fur et à mesure, Bob commençait à prendre au sérieux l'aventure qui lui survenait. Il ne pouvait s'agir là d'une plaisanterie, car le dénommé Lansky, avec sa tête d'homme de main, n'avait rien du plaisantin. Il semblait évident qu'il avait reçu, de ce mystérieux « Professeur », l'ordre de contacter un certain Semenof qui, ce matin-là, devait pénétrer en boitant dans l'échoppe du cordonnier de la rue Montmartre et, pour se faire reconnaître par Lansky, demander qu'on lui écrasât un clou à l'intérieur de sa chaussure. Or, pour une raison ou pour une autre, Semenof n'était pas venu, et c'était lui, Bob Morane, qui par le plus grand des hasards, s'était présenté à sa place.

À vrai dire, le nom de Semenof n'était pas totalement inconnu de Morane. Il lui semblait déjà l'avoir entendu ou lu quelque part. Mais où, et en quelles circonstances ? En outre, qui était cet énigmatique « Professeur » qui semblait donner des ordres ? À ces questions, Morane aurait bien voulu trouver une réponse mais, de toute façon, Lansky ne lui en laissa guère le loisir.

— Les recommandations du Professeur sont formelles, dit-il. Dans trois semaines au maximum, vous devez avoir gagné l'île. Aussi nous nous embarquerons après-demain, au Havre. Soyez-y le matin même. Je vous y attendrai dans la grande salle du café « La Belle Havraise ». C'est près du port…

— Et si je ne viens pas ? interrogea Bob.

Joë Lansky eut un large sourire qui découvrit ses dents, pour la plupart aurifiées, et du bout de son index droit, aussi épais qu'un manche de balai, il mima, sur sa propre personne, le geste de trancher une gorge.

— Mieux vaut venir, mon cher Alex, mieux vaut venir… Le Professeur n'aime guère qu'on lui résiste, et vous le savez bien…

Son visage se rembrunit, comme si une pensée soudaine l'assaillait.

— Pourquoi n'étiez-vous pas chez vous hier, ni cette nuit, monsieur Semenof ? demanda-t-il encore d'une voix inquisitrice.

Cette fois, Morane comprenait de moins en moins. Après tout qu'avait-il à faire avec ce Lansky et ce Semenof ? Pourtant, il s'entendit répondre :

— Qui vous dit que je n'étais pas là, Joë ?

Lansky secoua la tête.

— Je vous ai appelé au téléphone, mais personne n'a répondu. En outre, j'ai fait surveiller votre porte toute la nuit et, ce matin, vous n'êtes pas sorti de chez vous. Cependant vous êtes là…

— Hé !, minute, fit Bob. Nous sommes en démocratie ici, et je ne savais pas notre cher Professeur aussi suspicieux. J'ai passé la journée d'hier chez des amis, tout simplement, et ils m'ont retenu à dormir. Rien d'étrange à cela…

« Un seul mot de ma part, songeait-il, et le malentendu se dissipe. Il me suffirait de montrer ma carte d'identité à l'ami Joë pour qu'il sache que je ne suis pas Semenof. S'il se fâche, il me restera à lui donner une petite leçon de boxe… » Cependant, il ne fit rien de tout cela. On eût dit qu'un autre être s'était installé en lui et agissait et parlait à sa place.

— Vous n'avez rien à craindre, Joë, s'entendit-il dire, et le Professeur non plus. Je serai après demain matin au café de la « Belle Havraise ». J'ai hâte, moi aussi, d'arriver dans l'île…

Pendant qu'il parlait, Lansky l'inspectait par en dessous. Il montrait un visage grave et tendu. Finalement, il se dérida, pour dire :

— Je suis content de vous voir dans d'aussi bonnes dispositions, monsieur Semenof, fit-il. D'ailleurs, il serait inutile de tenter de nous échapper, et vous le savez bien. Tôt ou tard, nous vous retrouverions et, alors, vous pourriez regretter d'être né.

À cet instant précis, Lansky poussa un petit cri de douleur et se mit à boitiller, tout comme Bob boitillait tout à l'heure.

— Ce sacré cordonnier, maugréa-t-il. En vous attendant, je fais réparer mes chaussures, et il s'arrange pour y laisser dépasser un clou…

Les deux hommes étaient arrivés au croisement de la rue du boulevard Montmartre. Lansky s'arrêta et dit encore :

— Surtout, n'oubliez pas, monsieur Semenof. Après demain matin au Havre, café de la « Belle Havraise »…

— N'ayez crainte, Joë, dit Morane. J'y serai, car je ne tiens pas à encourir la colère de notre ami le Professeur !…

Lansky ne répondit pas. Il tourna le dos et se mit à marcher en boitant en direction de Strasbourg-St-Denis. Bob le rappela :

— Laissez-moi, à mon tour, vous donner un conseil, mon vieux Joë. N'entrez surtout pas chez un cordonnier…

L'autre ne paraissait pas comprendre. Morane continua :

— … on pourrait vous prendre pour moi. Vous savez bien, Semenof, l'homme au clou dans la chaussure…

Lansky haussa les épaules et reprit sa route. Morane le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eut disparu au loin. Alors, il se mit à remonter à son tour le boulevard Montmartre, mais dans le sens opposé à celui emprunté par Lansky. Entre ses dents, Bob murmurait :

— Après demain, au Havre… Tu parles ! Il n'y aura pas plus de Bob Morane à « La Belle Havraise » que de Semenof dans le creux de la main de mon copain Joë.

Bob se mit à rire doucement et, sans se presser, jouissant de la douceur de cet après-midi de printemps, il continua sa route en direction de l'Opéra.

Il marchait depuis quelques minutes à peine quand, passé Richelieu-Drouot, une idée le frappa soudain et le fit s'arrêter à la devanture d'un fleuriste. Il se rendait compte tout à coup d'avoir tort de prendre sa rencontre avec Lansky à la légère. Toute cette histoire à dormir debout pouvait dissimuler quelque trafic, politique ou autre et, si Lansky tenait à ce point à emmener Semenof dans cette île mystérieuse dont il avait été question, vers ce non moins mystérieux « Professeur », il n'eut guère laissé partir ainsi l'homme qu'il prenait pour le dit Semenof.

À cette pensée, Bob sentit un léger frisson naître au creux de ses reins. « Logiquement, songea-t-il, Lansky doit me filer, ou quelqu'un d'autre commandé par lui… » Aussitôt après, il haussa les épaules et eut un mince sourire.

— Allons, mon vieux Bob, dit-il à mi-voix. Encore à te faire des idées… Il suffit qu'un quidam un peu torturé des méninges, ou qui a trop lu de romans d'espionnage, t'accoste et te tienne des propos abracadabrants, et te voilà en train de te lancer aussitôt dans de ridicules suppositions. Allons, vas-y donc, regarde, et tu verras que personne ne te suit…

Doucement, très doucement, comme s'il avait peur de faire quelque inquiétante découverte, Morane tourna la tête vers la droite.

L'homme était là, arrêté deux vitrines plus loin. Pourtant, il ne regardait pas les objets exposés. C'était Bob qu'il regardait. Grand et squelettique, avec un visage en lame de couteau et un long nez courbe, il portait des vêtements noirs. Complet, manteau et chapeau mou noirs. Le col de son manteau était relevé et fermé comme si l'homme craignait de prendre froid, et cela malgré le tiède soleil.

« On dirait un croque-mort frileux », pensa Bob. Mais, en même temps, il se sentait empoigné par un vague malaise car, dans le visage de l'homme en noir, il y avait quelque chose d'effrayant. Peut-être la bouche fine et sans lèvres apparentes, ou les yeux incolores et froids. Des yeux où ne devait jamais passer une lueur de joie, ou de pitié.

Le malaise de Morane s'accentuait. Il se secoua. « Cet homme est peut-être là par hasard, songea-t-il. Et s'il me regarde, c'est parce qu'il a le droit de me regarder. »

Pourtant, ces raisons ne l'apaisaient guère. Sous les regards fixes de l'homme en noir, Bob se sentait pareil à l'oiseau face au serpent. « Un drôle d'oiseau, pensa-t-il encore, amplement pourvu de serres et de bec… » Il existait d'ailleurs un simple moyen de s'assurer si l'homme était, ou non, envoyé par Lansky. Aussitôt, Morane se mit en devoir de traverser le Boulevard des Italiens en casse-cou, sans se soucier des passages cloutés et risquant à plusieurs reprises de se faire happer par une voiture, ou encourant la hargne truculente des chauffeurs de taxi.

Quand il eut pris pied sur le trottoir opposé, Bob se retourna, pour apercevoir l'homme en noir en train de traverser lui aussi, en courant les mêmes risques. Pour s'assurer une fois encore qu'il ne s'agissait pas là d'un hasard, Bob s'engagea dans une rue transversale, tourna à droite, puis à gauche, revint sur ses pas, repartit par une autre rue…

Après cinq minutes de cette marche fantaisiste, Morane pensa que, s'il n'avait pas semé l'homme en noir, c'était que celui-ci lui en voulait réellement. Il se retourna à nouveau. L'homme était toujours là, marchant à cinq mètres derrière lui. Il allait à son aise, sans essayer de se dissimuler, tout comme si suivre quelqu'un avec autant d'entêtement était une chose toute naturelle.

Pourtant, dans le cas de l'homme en noir, cette indiscrétion ne laissait pas de devenir désagréable car, dans son aspect, il y avait toujours ce quelque chose qui glaçait le sang et Morane, qui pourtant n'avait point froid aux yeux, ne parvenait pas à se débarrasser de son malaise. À présent, il prenait de plus en plus au sérieux les paroles de George Lansky.

« Avec ma chance habituelle, pensa-t-il, je suis sans doute encore allé me fourrer dans quelque guêpier. Désormais, je ferais mieux de rester chez moi, de m'enfermer à double tour et de jeter la clé par la fenêtre. Ainsi, j'aurais peut-être une chance de connaître la tranquillité, et encore… Un Martien descendrait par ma cheminée, ou le facteur glisserait sous ma porte une lettre venue d'un pays impossible et dans laquelle quelqu'un m'appellerait à son secours… »

Pendant un moment, Bob demeura indécis. Puis : « Je dois me débarrasser sans bruit de cet indiscret. Il faut que je m'en débarrasse. »

Pressant légèrement le pas, il regagna le Boulevard des Italiens et s'approcha d'un cinéma. Il prit une place de rez-de-chaussée et s'engouffra aussitôt dans la salle obscure. Là, au lieu de s'asseoir, il gagna la sortie de secours suivit en courant un couloir et déboucha dans une rue transversale. Pourtant, quand il se retourna, l'homme en noir était toujours là, attaché à ses pas, comme une ombre.

Morane ne put réprimer un mouvement de contrariété. Cette fois, l'affaire devenait sérieuse et, faute d'avoir réussi à écarter son suiveur par la ruse, il lui faudrait sans doute employer la force. Cette solution ne lui plaisait qu'à demi, mais il n'en voyait aucune autre capable de le soustraire à la déplaisante surveillance de Joë Lansky et de son acolyte.

Pour la seconde fois, Bob regagna le Boulevard des Italiens, pour le remonter jusqu'à la place de l'Opéra. Là il pénétra dans un grand café et s'installa à une table bien en vue. L'homme en noir entra sur ses talons et alla s'asseoir en face de lui, de l'autre côté de la salle, de façon sans doute, à pouvoir surveiller les moindres gestes de Morane.

Tout en dégustant la consommation qu'il avait commandée, Bob tentait de relier les faits qui s'étaient déroulés durant l'heure écoulée. Tout d'abord, George Lansky, agissant sur l'ordre d'un certain « Professeur », le prenait pour l'ingénieur Semenof, probablement un Russe ou un Polonais qu'il devait conduire dans une île. Sans doute existait-il un accord entre Semenof et ce mystérieux « Professeur », car il ne s'agissait guère d'un enlèvement, sans quoi Lansky ne l'aurait pas laissé s'éloigner. Craignant, pour une raison ou pour une autre, que le pseudo Semenof ne disparaisse, Lansky l'avait tout simplement fait suivre par un complice, l'homme en noir.

Jusque-là, tout paraissait clair, du moins dans le déroulement des faits. Pour le reste, Bob pouvait seulement se reposer une série de questions. Qui était exactement ce Semenof, inventeur de « feux d'artifice capables de faire trembler le monde sur ses bases », et quels étaient ses rapports avec le « Professeur » ? Qui était ce « Professeur » lui-même et où était située cette île où Lansky devait mener Semenof ?

Évidemment, Morane ne pouvait trouver de réponse à ces questions. En outre, si le nom de Semenof ne lui semblait pas tout à fait inconnu, il ne parvenait pas, malgré tous ses efforts, à le situer. Quand il y aurait réussi, peut-être tiendrait-il alors un des fils conducteurs de toute l'affaire.

Avec un léger sourire, Morane haussa les épaules. Allait-il encore se lancer, comme il l'avait fait déjà tant de fois par le passé,

dans une aventure impossible, où il n'aurait que plaies et bosses à récolter ? Ce qui comptait avant tout, c'était échapper à l'homme en noir…

D'un geste désinvolte, Morane jeta de l'argent sur la table en paiement de sa consommation et se dirigea vers l'escalier menant au sous-sol, où se trouvaient les toilettes. Il savait que, dans la crainte de le voir s'échapper par une autre issue, l'homme en noir se précipiterait à sa suite.

Arrivé au sous-sol, Bob se tapit dans l'ombre de l'escalier. Au-dessus de lui, il entendait les pas de son poursuivant écraser les marches de bois. Quand l'homme fut au bas de l'escalier, tournant le dos à Morane, celui-ci bondit et, le saisissant par l'épaule, le fit virevolter. Son poing droit, lancé comme par un ressort, frappa l'homme à la mâchoire. L'homme tomba en arrière, comme foudroyé, et demeura immobile.

Une petite grimace de douleur crispant ses traits, Morane frotta son poing endolori.

— Navré, dit-il en abaissant ses regards sur l'homme étendu à ses pieds, mais je n'avais pas le choix. En outre, je n'ai jamais aimé les indiscrets…

Il se baissa et entreprit de fouiller l'homme en noir afin, peut-être, de découvrir son identité. La première chose qu'il trouva fut un colt automatique de calibre 45, passé dans un étui de cuir sanglé sous l'aisselle ; puis une liasse de billets de banque français – pour une centaine de mille francs environ. Mais ce fut tout. À part l'automatique et cet argent – et aussi de la menue monnaie dans une des poches du manteau – l'homme ne portait rien sur lui, ni montre, ni mouchoir, ni papiers d'identité…

Morane ne perdit pas de temps à épiloguer sur cet état de choses. L'effet de son coup de poing ne serait pas de longue durée et, en outre, quelqu'un pouvait venir. Il replaça le colt dans son étui et l'argent dans la poche de l'homme. Alors il se redressa, regagna la salle du rez-de-chaussée et sortit sur la rue. Des taxis stationnaient non loin de là. Il monta dans l'un d'eux et, après s'être assuré que son suiveur demeurait invisible, il se fit conduire chez lui, Quai Voltaire.

*

* *

Quand il fut assis derrière son bureau, Morane comprit seulement que, pour lui, l'affaire ne se terminerait pas de cette façon. Sa curiosité était éveillée, et il savait n'avoir jamais été capable de résister victorieusement à cette dernière. D'autre part, cette louche affaire pouvait fort bien intéresser la police, ou même le Deuxième Bureau. Pourtant, avant tout, il voulait obtenir de plus amples renseignements sur ce Semenof qui, il n'en doutait guère, devait tenir les clés du mystère.

Les regards de Morane se tournèrent vers le poste téléphonique posé devant lui, sur le coin du bureau. Il n'ignorait pas que, s'il portait la main à ce téléphone, il déclencherait une sorte de réaction en chaîne qu'il ne parviendrait sans doute pas à maîtriser ensuite. Trop souvent, au cours de son existence, il avait ainsi joué à l'apprenti sorcier et, à maintes reprises, avait failli payer son imprudence de sa vie. Pourtant, il savait qu'il décrocherait, que ce démon aventureux qui sommeillait en lui guiderait sa main vers le téléphone.

Le démon en question ne tarda guère à agir. Bob vit sa main gauche saisir le combiné et le soulever de son support. En même temps, son index droit formait un numéro sur le cadran.

À l'autre bout du fil, il y eut le bruit saccadé de la sonnerie d'appel puis une voix demanda :

— Qui est à l'appareil ?

— C'est Robert Morane, Professeur. J'aimerais que vous m'aidiez à éclaircir un mystère…

Chapitre II

Quand Morane avait prononcé le nom de Semenof, il y avait eu un bref silence à l'autre bout du fil. Puis la voix du professeur Clairembart demanda :

— Que se passe-t-il, Bob ? Qu'avez-vous à voir exactement avec ce Semenof ?

— Rien, Professeur, ou presque… J'ai entendu citer son nom à plusieurs reprises aujourd'hui, et je voudrais savoir qui il est, tout simplement…

Là-bas, Clairembart ricana. Le célèbre archéologue, lié de longue date avec Morane, connaissait trop bien son personnage pour se laisser duper aussi aisément.

— Bien sûr, Bob, vous me demandez cela pour savoir, tout simplement. Comme si le nom du commandant Morane ; accouplé à celui de Stanislas Semenof, ne laissait pas présager quelque coup dur…

— Alexandre Semenof, fit-il finalement remarquer. Vous avez l'air d'en connaître long sur son compte, Professeur…

— J'ai bonne mémoire, tout simplement. Alexandre Semenof, s'il s'agit bien de lui, est un jeune ingénieur lituanien qui, pendant la guerre, fut l'aide du célèbre professeur von Braun, le spécialiste des fusées de la base expérimentale de Pennemünde, en Allemagne. Après les hostilités, harcelé à la fois par les Américains et les Russes qui, chacun de leur côté, voulaient s'assurer ses services, Semenof, dégoûté d'avoir vu les fusées servir à des fins destructrices, vint s'installer en France, où il avait d'ailleurs passé la plus grande partie de sa jeunesse…

— J'y suis à présent, s'exclama Bob. Je savais bien que le nom de Semenof ne m'était guère inconnu. Je l'ai entendu citer en 1943, lors du bombardement de Pennemünde par la Royal Air Force. Est-il toujours en France à l'heure actuelle ?…

— Je le pense. Du moins il y était encore voilà un mois…

— Vous le connaissez, Professeur ? interrogea encore Bob.

— Pas personnellement. Mais un de mes amis, le professeur Laine, grand spécialiste français des projectiles aériens téléguidés, est en rapport constant avec lui. Ils élaborent ensemble un projet de véhicule interplanétaire… Mais je ne vois pas très bien en quoi tout ceci pourrait vous intéresser…

— Cela m'intéresse bien plus que vous ne le pensez, Professeur, puisque, depuis le début de cet après-midi, ma personnalité se trouve, dans une certaine mesure, étroitement liée à celle de ce Semenof.

— Que voulez-vous dire ? Vous parlez de plus en plus par énigmes…

— Ne vous impatientez pas. Vous n'allez pas tarder à comprendre…

En quelques mots, Morane mit le savant au courant des événements auxquels il venait d'être mêlé, depuis sa rencontre avec George Lansky dans l'échoppe du cordonnier jusqu'à sa fuite devant l'homme en noir. Un bref sifflement échappa à Clairembart et retentit dans l'écouteur à la façon d'un hurlement de sirène enrouée.

— Diable ! fit l'archéologue. On peut dire, mon cher Bob, que vous n'avez pas votre pareil pour vous fourrer dans des situations inextricables. Mais qui vous affirme que votre Semenof et le mien sont bien une seule et même personne.

— S'il faut en croire Lansky, le Semenof en question inventerait « des feux d'artifice capables de faire trembler le monde sur ses bases ». Or, votre Semenof à vous est un spécialiste des fusées. Il vous suffit à présent de faire le rapprochement…

Clairembart ne répondit pas tout de suite, et Morane le connaissait assez pour le savoir plongé dans ses réflexions.

— Peut-être avez-vous raison, dit finalement le savant. Mais, de toute façon, demeurez-en là. Les disparitions de savants deviennent fort fréquentes depuis quelque temps, et celui qui voudrait s'y opposer se heurterait à trop forte partie. Mieux vaut vous tenir à l'écart de tout cela… Ces disparitions ne sont pas des événements à la mesure d'un seul homme…

— Bien sûr, fit Bob avec un peu de colère dans la voix. Mieux vaut se tenir à l'écart, jouer à l'autruche qui se cache la tête sous l'aile et, pendant ce temps, les tordus de l'espèce de Lansky et consorts pourraient mener à leur aise leur petit jeu criminel…

La voix de Clairembart se fit apaisante.

— Bon, bon, voilà ce vieux Bob Don Quichotte qui repart en guerre. Loin de moi l'idée de me dresser sur sa route. Il m'écraserait comme un vulgaire moustique. Si je puis encore vous être utile à quelque chose, ne vous gênez pas…

Pendant un instant, Bob hésita. Allait-il, une fois de plus, se lancer dans une aventure dangereuse ? Pourtant, sa fougue, alliée à son goût pour la justice, l'emporta à nouveau sur la raison.

— Pouvez-vous, aujourd'hui encore, me faire rencontrer votre ami, le professeur Laine ? demanda-t-il. Par lui, je pourrai peut-être parvenir au vrai Semenof et l'aider à se tirer des griffes de Lansky et de sa clique.

Cette fois, Clairembart n'opposa aucune raison à la demande de Morane.

— Je vous rappellerai dans dix minutes, Bob. Pendant ce temps, je vais tenter de toucher Laine par téléphone…

Le savant raccrocha et Morane fit de même. Dix minutes plus tard, la sonnerie retentit. C'était Clairembart.

— J'ai pu toucher Laine, dit-il quand Bob eut décroché. Il accepte de vous voir immédiatement. Si vous le désirez, je passerai vous prendre chez vous en voiture et vous conduirai. C'est à l'entrée de Neuilly…

— Ce sera fort aimable de votre part, Professeur. Mais faites vite car, pour Semenof, c'est peut-être là une question d'heures, voire de minutes…

Morane reposa le combiné téléphonique sur sa fourche et se renversa en arrière dans son fauteuil. Sans qu'il sut très bien pourquoi, une sorte d'allégresse sauvage l'occupait.

*

* *

Le soir tombait lentement, noyant toutes choses d'une sorte de brume grise. L'auto roulait en cahotant le long de cette avenue secondaire bordée de villas alternées avec des terrains vagues et qui, jadis, avaient dû présenter le summum du modernisme. À présent, elles semblaient appartenir à un monde mort, et la lumière jaune des rares globes électriques ne parvenait pas à éclairer leurs façades patinées par le temps.

À un moment donné, le professeur Clairembart, un petit vieillard à face de vieux bébé et à barbiche de chèvre, se tourna vers Morane, assis dans l'autre coin de la voiture.

— Cessez de faire cette tête, Bob, fit-il d'une voix un peu ironique. Nous sommes arrivés. Laine habite une de ces villas, là-bas…

L'archéologue se pencha en avant et, du doigt, toucha l'épaule de son chauffeur.

— Arrêtez-vous devant la quatrième maison, à droite, Jérôme…

Le dénommé Jérôme tourna à demi vers Clairembart un visage aussi impersonnel que celui d'un mannequin de cire.

— Je sais, Professeur, fit-il. Je vous ai conduit à plusieurs reprises déjà chez le professeur Laine. Souvenez-vous…

Les pneus crissèrent légèrement contre la bordure du trottoir et la voiture s'immobilisa. Clairembart et Morane mirent pied à terre devant une villa gardant encore un reste de splendeur et dont une fenêtre, au premier étage, était éclairée.

— Laine est dans son cabinet de travail, dit Clairembart. J'espère que nous ne le dérangerons pas dans ses travaux.

Le savant s'était approché de la porte de la villa et, après avoir gravi un étroit perron, pressa sur le contact d'un timbre électrique. Une sonnerie scia le silence de la maison, mais Morane et Clairembart eurent beau patienter, personne ne vint à leur appel. L'archéologue allait de nouveau appuyer sur le timbre, quand Bob fit remarquer que la porte d'entrée était entrebâillée. Morane la poussa et elle s'ouvrit doucement, dans un grincement de gonds mal graissés, sur un large couloir ténébreux.

En vieil habitué de la maison, Clairembart avança de quelques pas à l'intérieur et cria :

— Hello, Laine !… Seriez-vous endormi par hasard ?…

La villa résonna comme un tambour, puis le silence retomba.

— Cette maison me paraît être vide, fit remarquer Bob.

Cela n'aurait rien d'extraordinaire en soi s'il n'y avait cette lumière au premier étage et cette porte ouverte…

Clairembart ne répondit pas. À tâtons, il chercha un commutateur le long de la muraille. Il le trouva presque aussitôt et la lumière jaillit d'un plafonnier, éclairant le hall et un large escalier de bois à la rampe sculptée. Du menton, Clairembart désigna l'escalier.

— Allons voir là-haut, dit-il. Peut-être y découvrirons-nous la cause de ce silence insolite…

Morane en tête, les deux hommes s'engagèrent sur les marches. Celles-ci menaient à une vaste galerie, sur laquelle s'ouvraient plusieurs portes. Sous l'une d'elles, un rai de lumière sourdait.

— C'est la porte du cabinet de travail, murmura Clairembart. Allons voir ce qui se passe derrière…

En silence, ils traversèrent la galerie, et Morane poussa le battant.

Un homme était là, à demi couché sur la large table de travail, le visage tourné vers l'entrée de la pièce. Au milieu de son front couronné de cheveux gris, il y avait un large trou noir. Morane se tourna vers Clairembart.

— C'est Laine ? interrogea-t-il.

Le vieux savant hocha la tête affirmativement.

— C'est lui, dit-il d'une voix tremblante. Je me demande qui a pu…

Déjà, Morane s'était approché de la table. Selon toute évidence la mort, qui remontait à fort peu de temps, avait fait son œuvre. Une balle en plein front, cela ne pardonne pas. « Une balle de 45 », pensa Bob. Il avait vu une arme de gros calibre l'après-midi même, et il pensa que cette même arme pouvait avoir tiré le projectile qui venait de tuer Laine. Évidemment, il s'agissait là d'une supposition toute gratuite, mais elle possédait néanmoins une certaine valeur. Bob se tourna vers Clairembart. Le vieux savant paraissait profondément affecté par la mort de son ami. Un tic nerveux agitait ses lèvres et ses mains tremblaient convulsivement.

— Laine avait-il des ennemis, Professeur ? interrogea Morane.

Le vieil archéologue enleva ses lunettes à tour de métal, pour nettoyer la buée qui en obscurcissait les verres. Puis, il secoua la tête.

— Pas à ma connaissance, dit-il. Laine vivait très retiré, et s'occupait uniquement de son travail…

— Pourtant, fit Morane, quelqu'un l'a tué… Et ce quelqu'un avait sans doute des raisons pour cela…

Une expression de rage douloureuse crispa les traits poupins du vieil archéologue.

— Mais quelles raisons ? grinça-t-il. Quelles raisons ?…

— Laine, ne l'oublions pas, était, tout comme Semenof, un spécialiste des projectiles à réaction du genre V1 et V2. Peut-être a-t-il été, lui aussi, l'objet de propositions de la part de ce mystérieux « Professeur » dont a parlé George Lansky. Semenof a accepté ces propositions. Laine, au contraire, peut les avoir repoussées ; alors, on l'a assassiné…

Clairembart s'était écroulé sur une chaise. Il passa une main tremblante devant ses yeux, comme s'il voulait écarter l'image de ce cadavre étendu devant lui.

— Je ne sais que penser, Bob, dit-il au bout d'un moment. Tout cela me paraît tellement fantastique, tellement fantastique…

— Pas à ce point, Professeur. Comme vous l'affirmiez vous-même tout à l'heure, les enlèvements de savants sont choses courantes à l'heure actuelle, et les coupables n'hésiteraient guère à tuer si le besoin s'en faisait sentir.

Le vieux savant releva la tête. Un peu de crainte brillait dans ses yeux.

— S'il en est ainsi, dit-il d'une voix ferme, il vous faut abandonner cette affaire. Jusqu'ici, Bob, vous avez surmonté pas mal de dangers mais, cette fois, vous vous heurtez sans doute à des ennemis trop puissants… Laissez tomber, je vous en prie, laissez tomber… Une victime suffit…

Mais Morane ne l'écoutait pas. Avec méthode, il passait en revue le contenu des tiroirs de la table de travail ou, s'il fallait en juger par le désordre, quelqu'un était déjà passé avant lui. Il n'y découvrit rien

d’intéressant, à part quelques factures sans importance, des reçus de location d’un coffre dans une agence du Crédit Lyonnais, et un tas d’autres papiers hétéroclites. Dans le tiroir de gauche cependant, il y avait un carnet d’adresses. Morane l’ouvrit à la lettre S et trouva aussitôt ce qu’il cherchait : Semenof Alexandre – 83, Avenue de la République – Neuilly. Un numéro de téléphone suivait. Morane le forma sur le cadran de l’appareil téléphonique posé sur un coin de la table, mais, à l’autre bout du fil, seul le ronronnement saccadé de la sonnerie d’appel retentit. Bob raccrocha sèchement et se tourna à nouveau vers Clairembart :

— Je vais devoir vous laisser seul, Professeur, dit-il. J’ai quelque chose à faire ailleurs…

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais tenter de tirer Semenof des griffes de Lansky, s’il en est temps encore…

L’archéologue eut un violent geste de dénégation.

— C’est de la folie pure, dit-il. D’ailleurs, vous venez de le dire vous-même, Semenof s’est peut-être mis d’accord avec ce mystérieux « Professeur » qui, selon vous, serait à la base de toute l’affaire…

— Semenof a sans doute compris qu’il valait mieux de ne pas résister, et il aura fait contre mauvaise fortune bon cœur. Laine, lui, aura passé outre aux menaces, et il est mort… Si je puis encore quelque chose pour Semenof avant l’échéance d’après-demain, cela vaut la peine d’être tenté…

Pour signifier son impuissance, Clairembart écarta les bras et les laissa retomber le long de son corps.

— Je ne discuterai pas avec vous, Bob. Vous avez votre idée, et je sais par expérience combien il serait inutile d’essayer de vous en faire démordre. D’ailleurs, vous avez sans doute raison : il faut tout tenter pour contrecarrer l’action de ces criminels. Mais, avant tout, nous devrons alerter la police…

— Je vous laisse ce soin, Professeur. Vous direz aux enquêteurs que vous êtes venu ici, visiter Laine, et que vous l’avez trouvé mort. Surtout, ne parlez pas de Semenof car, en agissant trop

promptement, la police pourrait donner l'éveil à Lansky et à ses complices et, alors, tout serait perdu.

— Ce sera comme vous voudrez, Bob. Vous avez toujours raison, et vous le savez bien. De toute façon, vous pourrez toujours mettre la police au courant de ce que vous savez… plus tard. Mais surtout, soyez prudent…

Le vieux savant se dirigea vers le téléphone et forma le numéro de « Police Secours » sur le cadran. Morane sortit de la maison et, après avoir parlementé pendant quelques instants avec Jérôme, le chauffeur de Clairembart, il s'enfonça dans la nuit…

*

* *

Près du Pont de Neuilly, Morane avait trouvé un taxi et s'était fait conduire à l'entrée de l'Avenue de la République. Là, il mit pied à terre et, après avoir payé le chauffeur, s'engagea dans l'avenue.

En rasant les murs, Bob s'avança à la recherche du numéro 83. Il n'eut guère de peine à le repérer. C'était une maison de belle apparence et entourée d'un jardin séparé seulement de la chaussée par une haie. En face de la maison, arrêtée au bord du trottoir opposé, une grosse quinze chevaux Citroën noire, à traction avant, était arrêtée. Un homme se trouvait au volant, en attente mais, de loin et dans la pénombre, Morane ne pouvait parvenir à distinguer ses traits. Il pouvait seulement se rendre compte que, de temps en temps, l'individu tournait ses regards vers la maison de Semenof, comme pour y déceler un signe de vie quelconque.

« Ou je me trompe fort, ou le coin est surveillé, pensa Bob. Mais par qui ? Par la police ou, au contraire, par les hommes de Lansky ? » Si c'était par la police, il ne risquait rien, mais si c'était par Lansky… Il décida de redoubler de précautions et, courbé en deux, gagna la haie. Un trou, juste assez grand pour laisser passer un être humain, y béait. Morane s'y glissa en rampant, souhaitant de ne pas être aperçu par l'homme à la Citroën, et il se retrouva à plat ventre dans le jardin.

Retenant son souffle, il attendit durant quelques instants à l'écoute du moindre bruit. Puis, comme rien ne se passait de l'autre côté de la haie, il fila, toujours plié en deux, vers la maison. Celle-ci paraissait déserte, car aucune de ses fenêtres n'était éclairée. Bob la contourna, mais la porte de derrière était close, et il ne possédait aucun moyen de l'ouvrir. Closes également les fenêtres. Restait le toit, auquel il existait deux possibilités d'accéder : le tuyau d'écoulement des eaux ou les vestiges d'un vieux paratonnerre. Morane choisit le paratonnerre et, comme il était rompu à tous les exercices physiques, il ne tarda pas à atteindre le toit, où il s'allongea dans une large gouttière. Il eut juste à tendre le bras pour atteindre une tabatière qui, par bonheur, n'était pas fermée de l'intérieur. Bob en souleva sans peine le châssis et se glissa à l'intérieur.

Tapi dans les ténèbres, Morane laissa s'écouler le temps suffisant pour compter dix secondes, puis il tira de sa poche une petite torche électrique, guère plus grosse qu'un crayon et qui ne le quittait jamais. Quand il pressa le contact, le mince cône de lumière lui révéla un grenier vide où, seules, quelques toiles d'araignées brillaient, à la lueur de la lampe, comme des filigranes d'argent.

Sur la pointe des pieds, Morane traversa le grenier et gagna l'escalier permettant d'accéder aux étages inférieurs.

La maison était vide. Pas depuis longtemps pourtant, car la poussière n'avait pas encore eu le temps de recouvrir les meubles. Dans la salle de bains, un détail frappa Morane : sur la tablette de verre, au-dessus du lavabo, on ne voyait aucun objet de toilette. Semenof les avait sans doute emportés, ce qui signifiait qu'il était parti en voyage, sans espoir de retour peut-être. La découverte, dans le bureau, d'un horaire d'Air France vint confirmer cette supposition, et aussi le manque total de valises dans toute la maison. Des malles, il y en avait, mais pas de valises, et Bob en déduisait que Semenof avait dû fuir en hâte, emportant le strict minimum.

Déjà, dans l'esprit ce Morane, toute l'affaire se dessinait. Probablement Semenof et Laine avaient-ils été contactés, en même temps par le « Professeur ». Laine avait refusé catégoriquement les

offres qui lui étaient faites… et il était mort. Semenof, au contraire, avait, voyant le danger, feint d'accepter les propositions du « Professeur », s'était entendu avec lui puis, à la dernière minute, avait fui vers une destination inconnue. Restait à savoir qui était ce « Professeur » et où se trouvait cette île dans laquelle Semenof devait être conduit…

Dans l'obscurité, Bob sourit. Il connaissait le moyen de trouver une réponse à ces questions : continuer à se faire passer pour Semenof et se présenter, le surlendemain matin, au rendez-vous du Havre. Aussitôt cependant, il se souvint des paroles de Clairembart : « … cette fois, vous avez sans doute affaire à des ennemis trop puissants… Ces disparitions ne sont pas des événements à la mesure d'un seul homme… » Il haussa les épaules. Évidemment, l'archéologue parlait avec la voix de la raison, mais peut-être la raison n'était-elle pas toujours bonne. Peut-être son destin était-il de suivre cette piste s'offrant à lui et peut-être qu'en la suivant, il accomplirait un acte dont il aurait par la suite à se féliciter. Car, enfin, ce qui comptait pour l'homme, c'était de suivre son destin jusqu'au bout, sans égoïsme et sans peur.

Sans se presser, Morane regagna le grenier et, par la voie du paratonnerre, redescendit dans le jardin. Il se glissa contre la haie et jeta un coup d'œil à travers les branchages. La grosse Citroën noire était toujours là et, de l'endroit où il se trouvait, Morane pouvait à présent détailler les traits de l'homme assis au volant. Il reconnaissait ce long visage en lame de couteau, ce nez crochu et cette bouche mince, sans lèvres apparentes. C'était l'homme en noir. L'homme au colt 45, et sa présence en cet endroit était suffisamment significative pour que Bob, bien malgré lui, se sentit envahi par le petit frisson de la peur.

À cet instant, l'homme en noir alluma une cigarette et, à la lueur de la flamme du briquet, Bob remarqua qu'il portait un pansement, collé à l'aide de deux bandes de sparadrap, sur la mâchoire inférieure. Cette constatation le fit sourire.

— Allons, murmura-t-il très bas, mon coup de poing de tout à l'heure a laissé des traces. Notre homme ne doit donc pas été aussi terrible qu'il le paraît… »

Il préféra cependant ne pas songer à ce qui arriverait si, un jour, il se retrouvait sur le chemin de l'homme en noir. Pourtant, quelque chose lui disait que ce jour-là ne se trouvait guère très éloigné.

À l'extrémité de la haie, Morane retrouva le trou par lequel il avait pénétré dans le jardin. Il franchit à nouveau la haie, mais en sens inverse, et se retrouva sur la chaussée. Là-bas, dans la voiture, l'homme en noir, toujours occupé à surveiller les fenêtres de la maison de Semenof, ne semblait pas l'avoir aperçu.

Sans hâte, avec la désinvolture d'un passant vaquant à ses affaires, Bob se mit à remonter l'avenue, gagna la plus proche station de taxis et se fit conduire Quai Voltaire. Il se sentait décidé à se coucher tôt car, s'il devait en croire ses pressentiments, les prochaines journées seraient sans doute fertiles en incidents.

Chapitre III

Morane se trouvait prisonnier dans une grande pièce noire, sans fenêtres, dont la porte était close et dont le plancher était garni d'invisibles boutons de sonnerie. Chaque fois qu'il tentait de fuir, Bob marchait inévitablement sur l'un des boutons et un violent bruit de sonnerie déchirait le silence. Alors, un gardien apparaissait et lui assenait un grand coup de gourdin sur le crâne, coup de gourdin dont, inexplicablement, il ne ressentait nullement les effets.

Lors d'une de ces tentatives d'évasion, le bruit de sonnerie fut si violent que Bob se réveilla. La sonnerie retentissait dans la pièce voisine, et il réalisa que c'était celle du téléphone.

Morane consulta son réveil. Il était huit heures du matin. Alors, il bondit dans le bureau et décrocha.

— A-t-on idée de réveiller les gens en pleine nuit ! maugréa-t-il.

— En pleine nuit, fit une voix à l'autre bout du fil. Mais il est huit heures du matin !…

La voix était celle de Clairembart, et Morane connaissait trop le vieux savant pour douter un seul instant qu'il n'eut un motif grave de le déranger à cette heure matinale. Alors, seulement, Bob se souvint des événements de la veille.

— Vous avez bien fait de me sonner, Professeur, dit-il. Que s'est-il passé, hier, après mon départ de chez Laine ?…

— Que voulez-vous qu'il se soit passé ? La police est venue et m'a posé les questions d'usage, puis le médecin légiste est venu et les photographes ont pris un tas de photos. Ensuite, il y a eu les gens de la presse… Évidemment, rien de tout cela n'a rendu la vie à mon pauvre ami…

— Bien sûr que non, fit Bob, mais il nous reste la possibilité de le venger.

— Le venger, Bob ?… Comment le pourrions-nous ? Je vous l'ai déjà dit, les gens auxquels nous avons affaire sont trop puissants…

— Trop puissants ! éclata Morane. Est-ce un signe de puissance que de s'attaquer à un vieil homme isolé dans une maison déserte, pour l'abattre lâchement, sans même lui laisser une chance de s'en tirer ?…

À l'autre bout du fil, il y eut un silence. Puis la voix de l'archéologue demanda :

— Avez-vous lu les journaux du matin, Bob ?

— Comment aurais-je pu les avoir lus ? Votre coup de téléphone m'a tiré de mon sommeil… D'ailleurs, que pourraient-ils m'apprendre que je ne sache déjà ?

— Plus que vous ne pensez…

— Que voulez-vous dire ?

— Les journaux ne parlent pas seulement de la mort du professeur Laine, mais aussi d'une mystérieuse tentative de cambriolage d'une agence du Crédit Lyonnais, à Neuilly.

— Le Crédit Lyonnais… dit Morane. Je ne vois pas très bien le rapport…

Et, soudain, il se souvint de ces quittances de location d'un coffre, trouvées la veille dans l'un des tiroirs de la table de travail du professeur Laine. Pourtant, ce rapprochement lui parut aussitôt absurde.

— Ce n'est pas parce que l'on a tenté de cambrioler le Crédit Lyonnais, à Neuilly et parce que le professeur Laine y avait un coffre, que cela a quelque chose à voir avec notre affaire. Une simple coïncidence…

— Non, pas une simple coïncidence, interrompit le vieux savant. Ç'aurait pu en être une si les cambrioleurs n'avaient justement tenté d'ouvrir le coffre du professeur Laine, de préférence à tout autre…

Cette fois, Morane se sentit tout à fait éveillé. Il sursauta et cria dans le microphone :

— Êtes-vous certain de cela, Professeur ?

— Sauf si les journaux racontent des bobards, j'en suis certain…

À présent, l'impatience embrasait Morane.

— Je vous rappellerai, Professeur, dit-il, je vous rappellerai…

Il raccrocha et, avec une rapidité qui, par la suite, ne devait cesser de faire son admiration, il s'habilla et gagna la rue. Au

premier kiosque à journaux rencontré, il acheta un quotidien du matin et l'ouvrit aussitôt. Le titre était là, sur quatre colonnes :

MEURTRE MYSTÉRIEUX D'UN SAVANT À NEUILLY
LA VICTIME ÉTAIT UN SPÉCIALISTE
DES ENGINS AÉRIENS TÉLÉGUIDÉS

L'article lui-même n'apprit rien de nouveau à Morane. Pourtant, en page 4, il trouva ce qu'il cherchait :

REBONDISSEMENT INATTENDU
DANS L'AFFAIRE DU MEURTRE DE NEUILLY
DES PILLEURS DE BANQUE FORCENT
LE COFFRE DU Pr LAINE

« En dernière minute. – Cette nuit, vers les trois heures du matin, deux gardiens de la paix, passant devant l'agence du Crédit Lyonnais, à Neuilly, furent alertés par des bruits venant de l'intérieur de la banque. Quand ils s'approchèrent, ils constatèrent à leur grande surprise que la porte de fer forgé de l'établissement était entrouverte. Revolver au poing, les deux agents pénétrèrent alors dans la banque, mais ils furent reçus par une rafale de mitraillette qui blessa l'un d'eux à l'épaule et les força à battre en retraite, pour se dissimuler derrière des arbres bordant la chaussée.

» Presque aussitôt, un groupe de quatre ou cinq hommes sortit de la banque. Tous étaient armés, et ils se mirent à courir vers une grosse traction avant noire, parquée non loin de là. Le gardien de la paix qui était indemne ouvrit le feu dans leur direction, et réussit à atteindre l'un des fuyards à la jambe. Les compagnons du blessé entraînèrent celui-ci à l'intérieur de la voiture qui démarra aussitôt en direction de la ville. D'où ils se trouvaient, les gardiens de la paix ne purent identifier les pilleurs. Tout ce qu'ils purent dire, c'est que celui qui paraissait le chef était un homme grand et maigre, complètement vêtu de noir.

» Dans la banque elle-même, les enquêteurs découvrirent le veilleur de nuit étroitement ligoté. Celui-ci déclara ne pas savoir

comment les bandits avaient réussi à pénétrer dans l'Établissement. Il avait été assailli par derrière, réduit à l'impuissance et bâillonné. Une visite approfondie des lieux permit de constater que la porte blindée de la salle des coffres avait été ouverte à la thermite. Un seul coffre individuel avait été fracturé et vidé de son contenu. Comme on ne devait pas tarder à le découvrir, ce coffre avait été loué par le professeur Laine qui, quelques heures plus tôt, venait d'être mystérieusement assassiné dans sa villa de Neuilly. La police semble à peu près persuadée qu'il existe un lien très étroit entre cet étrange pillage de banque et le meurtre du professeur Laine. La théorie de l'inspecteur Groze, chargé de l'enquête, est que le ou les meurtriers, n'ayant pas trouvé chez Laine ce qu'ils cherchaient, décidèrent alors de s'attaquer à son coffre à la banque. Que renfermait ce coffre ? N'oublions pas que le professeur Laine était un des grands spécialistes mondiaux des projectiles aériens téléguidés et que son coffre pouvait contenir des secrets de grande valeur pour certaines puissances étrangères. Interrogé à ce sujet, le Quai d'Orsay s'est refusé tout commentaire. L'enquête continue, en collaboration entre la police, la Sécurité du Territoire et le Deuxième Bureau. »

Morane replia le journal et le glissa dans la poche de sa veste. Il n'avait pas mangé, mais il ne s'en souciait guère, car il se mit à marcher le long de la Seine, se dirigeant vers le pont Saint-Michel. Ce qu'il venait de lire éclairait le problème d'une lumière bien imparfaite. Pourtant, ce qui était significatif, c'est que, dans le cambriolage de la banque, l'homme en noir reparaissait. C'était lui, Bob n'en doutait plus à présent, l'assassin de Laine.

Après avoir tué ce dernier et avoir en vain fouillé ses papiers, il avait gagné en voiture l'avenue de la République pour y guetter le retour toujours possible de Semenof. Au cours de la nuit, accompagné d'une équipe de spécialistes, il s'était introduit dans l'agence du Crédit Lyonnais, pour s'emparer des documents ou des objets enfermés dans le coffre du professeur Laine. Contrairement à l'homme en noir, Joë Lansky, lui, n'avait pas reparu et, pourtant, Morane savait qu'il agissait dans l'ombre et tirait les ficelles de toute l'affaire. Mais pour qui tirait-il ces ficelles ? Pour cet énigmatique

« Professeur », assurément. À cela se limitaient les éléments possédés par Morane. La police en connaissait-elle davantage ? Le texte du journal, pourtant bien documenté, ne permettait guère de l'assurer.

Placé ainsi devant une énigme, Bob savait qu'il ne connaîtrait nulle paix avant d'avoir tenté de la résoudre. Peut-être possédait-il un avantage sur la police, puisqu'il savait où joindre Lansky et sans doute, en même temps, l'homme en noir. Demain, il prendrait le premier train pour Le Havre et irait attendre patiemment, au café de « La Belle Havraise », la suite des événements.

Cette décision prise, Morane se sentit soudain saisi d'une faim de loup. Il entra dans un bar des environs de la place Saint-Michel, s'assit au comptoir et dévora une demi-douzaine de croissants, arrosés de chocolat bouillant. Jamais encore il ne s'était senti en appétit comme ce matin-là…

Chapitre IV

« La Belle Havraise » était le classique bistro du port, au pavement fait de larges dalles noires et blanches alternées, aux tables de marbre à pieds de fer et aux banquettes de cuir fatigué. Sur un grand comptoir de bois, un haut percolateur en cuivre nickelé ne cessait de lancer ses jets de vapeur. Parfois, de jeunes recrues de la marine de guerre entraient, avec leurs cols carrés, leurs gilets rayés et leurs bonnets à pompons, ou c'était quelque bourlingueur de la marchande, avec sa vareuse de gros drap boutonnée haut, sa casquette de collégien à l'ancienne mode et ses yeux aux regards perdus. On jetait son sac contre le comptoir, on buvait un alcool ou un café en échangeant quelques paroles avec le patron, puis on repartait comme on était venu.

Assis à l'une des tables de marbre, au fond du la salle, Morane attendait devant un verre de bière. Depuis que, tôt le matin, il avait pris le train, Gare Saint-Lazare, à Paris, l'impatience l'habitait. Durant tout le trajet, il n'avait cessé de dévorer les journaux de la dernière édition. Tous parlaient encore du meurtre du professeur Laine et du cambriolage de l'agence du Crédit Lyonnais. Pourtant, l'enquête ne semblait pas avoir avancé d'un pas, et la police recherchait toujours l'énigmatique personnage habillé de noir.

Il était près de midi à présent et cela faisait plus d'une heure que Bob attendait. Il commençait à perdre patience, quand la porte du café s'ouvrit et Lansky apparut. L'homme en noir le suivait. À vrai dire, ce dernier ne méritait plus guère son surnom, car il avait troqué ses vêtements d'employé aux pompes funèbres contre d'autres, de teinte claire. Pourtant, il gardait le col de son manteau beige frileusement relevé et, sur ses traits, cet air de bête de proie qui, dès le premier abord avait inquiété Morane.

Tout de suite, Lansky s'était dirigé vers la table de Bob. Sur son visage, une expression mauvaise se lisait. Il s'arrêta devant la table

et dit d’une voix dure, à l’adresse de Morane :

— Je n’espérais pas que vous viendriez, monsieur Semenof.

Le nom de Semenof tomba comme un poids sur les épaules de Morane. À présent qu’il avait à nouveau endossé l’identité de l’expert de Pennemünde, il comprenait combien elle serait lourde à porter. Par bonheur, il en connaissait assez sur les fusées pour pouvoir, pendant quelque temps du moins, réussir à jeter la poudre aux yeux de ses ennemis.

Ce fut avec la plus parfaite indifférence – feinte bien sûr – que Bob répondit à Lansky :

— Pourquoi, à votre avis, ne serais-je pas venu, Joë ?

Lentement, il porta ses regards sur le compagnon de Lansky, dont la mâchoire inférieure portait toujours la trace d’une violente meurtrissure, puis il continua :

— Serait-ce parce que j’ai modifié légèrement le physique de votre charmant ami ?

Dans les prunelles décolorées de Mayer, un éclair de rage s’alluma. Il fit un pas en avant, en direction de Bob, et sa main se glissa rapidement sous le revers droit de son manteau, là où il portait sans doute son arme. Mais Lansky lui saisit le poignet et l’empêcha d’achever son geste.

— Pas de ça, Mayer, dit-il. Nous devons mener monsieur Semenof au Professeur, et intact encore…

Le menton aigu de Mayer se tendit vers Bob.

— Pourquoi m’a-t-il frappé, l’autre jour ? interrogea-t-il sans abandonner son attitude hostile.

Il possédait une voix sinistre, à la fois enrouée et métallique. Quand Mayer parlait, on eut dit que l’on frottait deux limes l’une contre l’autre.

— Je n’aime guère être espionné, dit Morane. Voilà pourquoi je vous ai frappé…

— Nous avions des raisons de vous surveiller, fit remarquer Lansky.

Bob secoua la tête.

— J’ai passé un accord avec le Professeur, dit-il, et ai accepté toutes ses conditions. Je vous avais promis de venir au rendez-vous

fixé par vous, et vous n'aviez aucune raison de me faire espionner… À moins de douter de ma parole…

Bob avait parlé comme s'il se sentait profondément blessé. Une légère rougeur colora les joues, taraudées par la petite vérole, de George Lansky.

— Comprenez, monsieur Semenof, dit-il. Les ordres du Professeur étaient formels : vous ramener à tout prix, et nous avons eu peur de vous perdre…

Une fois encore, Morane secoua la tête.

— Vous ne m'avez pas perdu, dit-il, puisque je suis là…

Bob essayait à tout prix de gagner du temps. Il s'était entendu avec Clairembart pour ne pas mêler la police à ce rendez-vous, et cela afin de ne pas effaroucher Lansky, qui aurait pu se dérober et couper ainsi définitivement la piste menant au « Professeur ». Pourtant, en présence de Lansky et de Mayer, Morane se demandait à présent comment il allait réussir à se tirer de leurs griffes. Il savait que sa vie, n'était pas en danger, du moins pas immédiatement. Mais, s'il tentait la moindre résistance, Mayer n'hésiterait pas à lui faire un mauvais sort. Bob décida donc de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il s'était laissé volontairement prendre au piège, et il ne lui restait plus maintenant qu'à aller jusqu'au bout de l'aventure.

Les dernières paroles de Morane semblaient avoir tout à fait rassuré Lansky.

— C'est juste, dit-il à l'adresse de Bob, vous êtes là, et c'est tout ce qui compte. Avez-vous des bagages ?

Bob montra la petite valise posée à terre, près de la table.

— C'est tout ? interrogea encore Lansky.

— Pourquoi me serais-je encombré d'un tas de choses inutiles ? fit Bob en haussant les épaules. Le Professeur y pourvoira…

Mayer éclata d'un rire déplaisant.

— Bien sûr, monsieur Semenof, le Professeur y pourvoira. Quant à moi, si vous faites le méchant, je m'arrangerai pour que vous ne manquiez de rien…

Tout en parlant, l'homme maigre portait la main au côté droit de sa poitrine, et ce geste était assez significatif pour enlever à Bob toute envie de résister. Il ne désirait d'ailleurs pas résister, du moins

pas avant d'avoir atteint cette île inconnue où l'attendait l'énigmatique « Professeur ».

— Rien ne nous retient plus ici à présent, dit Lansky. Déjà, Mayer se dirigeait vers la porte. Il semblait saisi d'une soudaine impatience, dont Morane n'avait d'ailleurs aucune peine à saisir la raison. Recherché par la police, Mayer se sentait sans doute pressé de quitter le sol de France. Sans se hâter, Bob appela le patron de « La Belle Havraise », un gros homme vêtu d'un chandail noir de marin, et lui régla le prix de ses consommations. Puis, saisissant sa valise, il sortit, encadré par Mayer et Lansky. Au-dehors, une grosse traction avant noire attendait le long du trottoir. Peut-être était-ce cette même voiture qui avait servi pour le cambriolage de la banque et que Morane avait vue près de la maison du vrai Semenof. Lansky ouvrit la portière et invita Bob à pénétrer dans la voiture.

— Où me conduit-on ? demanda Morane.

Comme on ne lui répondait pas, il haussa les épaules et s'assit. Lansky s'installa au volant et l'auto démarra en direction de la ville. Bob se sentit déçu, car il croyait que l'on allait le conduire directement aux docks. Pour gagner une île, il fallait franchir la mer et on ne l'avait à coup sûr pas fait venir au Havre pour une autre raison. Que signifiait alors ce retour vers l'intérieur de la ville ?

— Où me conduit-on ? demanda-t-il encore.

Dans son dos, la voix de Mayer, assis à l'arrière grinça :

— Vous le saurez toujours assez tôt. On n'est pas ici pour vous renseigner, mais pour vous mener chez le Professeur. Un point c'est tout !

Lansky leva une main de son volant, en un geste apaisant.

— Monsieur Semenof peut savoir, fit-il.

Il tourna légèrement la tête vers Bob, tout en continuant à surveiller la chaussée du regard, et continua :

— Nous allons vous faire établir une nouvelle identité. Il ne faut pas que vous quittiez la France sous le nom de Semenof. Cela pourrait suffire à mettre les autorités en alerte. Vous devriez savoir que les savants et ingénieurs de votre catégorie sont très surveillés de nos jours…

Morane se sentit soulagé. Sans doute se rendait-on chez quelque habile faussaire, qui lui confectionnerait un passeport en bonne et due forme, avec signalement authentique, photographie et le reste. Quant au nom qu'on lui donnerait, il s'en moquait pas mal. En lui-même, il se félicitait de ne s'être pas muni, à dessein, de papiers d'identité qui, au cas où on l'aurait fouillé, auraient permis de le démasquer. Il se cala avec satisfaction contre le dossier de son siège. Jusqu'à présent, tout allait bien. Restait à connaître le nom du bateau qui devait l'emmener. En connaissant ce nom, il serait peut-être renseigné en même temps sur la destination dudit bateau. En vieux bourlingueur des océans qu'il était, il en connaissait assez sur les horaires maritimes.

— Quand prenons-nous la mer ? interrogea-t-il.

— Dans quelques heures, le renseigna Lansky, toujours complaisant. Avec la marée de l'après-midi.

— Quel bateau ? Messageries ? Transat ?…

Les « Messageries Maritimes » faisaient la ligne de l'Extrême-Orient et du Pacifique, la « Compagnie Générale Transatlantique » celle des Antilles et de l'Amérique du Sud… Mais Lansky secouait la tête.

— Ni les Messageries, ni le Transat. Ce sera le yacht du Professeur qui vous emmènera. Un beau bateau tout blanc vous verrez, et capable de faire la pige à tous les steamers du monde…

Bob n'insista pas. Il en était pour ses frais, car un yacht privé ne possède pas d'itinéraire fixe, et il peut aller n'importe où, vers les tropiques… ou le pôle Nord. Dans le fond, Bob s'en moquait pas mal. Il était simplement curieux de connaître ce mystérieux « Professeur » qui avait des assassins à son service et jonglait avec les experts en fusées et autres engins meurtriers du même genre.

*

* *

Comme Lansky l'avait affirmé, le yacht du professeur était un fier bateau, dont les moteurs Diesel devaient se révéler capables de concurrencer ceux de n'importe quel transatlantique. Tout blanc,

avec une cheminée noire à bande d'or il était, avec sa proue effilée, taillé pour la vitesse. Baptisé du nom de *Sea Witch* – La Sorcière des Mers – il arborait le pavillon des États-Unis. Mais, comme le supposa Bob, ce pavillon était peut-être faux, comme était fausse sa propre identité.

Dès les premières heures de navigation, Morane remarqua qu'on ne tentait pas de lui cacher la direction prise. Le *Sea Witch* faisait route par S. 60° 0, et Bob en déduisait qu'il devait atteindre les Antilles ou le nord de l'Amérique du Sud. Plutôt les Antilles, puisqu'il s'agissait d'une île. À moins qu'il ne se dirigeât vers l'Océan Pacifique en passant par le canal de Panama. Malgré son incertitude, Morane évitait de poser des questions quant à cette destination, car Semenof pouvait avoir été renseigné à ce sujet et sa soudaine ignorance risquait d'alerter Lansky.

« On finira bien par arriver quelque part, songeait Bob, et c'est alors seulement qu'il me faudra jouer serré. » Car une crainte lui était venue. Lansky, Mayer et aucun des membres de l'équipage du *Sea Witch* ne semblaient connaître Semenof. Mais le « Professeur », lui, devait assurément le connaître et, aussitôt en sa présence, il serait démasqué…

Pourtant, quelque chose, plus que tout, tourmentait Bob. Pourquoi le « Professeur » n'avait-il pas, faute de photo, fait à Lansky une description précise de Semenof afin de lui permettre d'identifier ce dernier. En trouvant une réponse à cette question, Morane se serait senti soulagé d'un grand poids. Pourtant, il devait se contenter d'attendre, et espérer…

Jour après jour, le Sea Witch continuait sa route en direction du Sud-Ouest, rapprochant Morane d'un destin qu'il ne pouvait s'empêcher de considérer avec une certaine angoisse.

Chapitre V

L'île était là, à la pointe du yacht auquel elle offrait une baie bien abritée, refuge sûr contre les tempêtes. Accoudé à la lisse, Morane la regardait. C'était l'île antillaise classique, avec le déroulement vert de ses mornes dominés par des pitons en forme de pain de sucre et couverts d'une végétation épaisse. Partout, on décelait le vert tendre des bananeraies et, tout le long du rivage, les cocotiers élevaient leurs troncs déliés, couronnés d'un bouquet de palmes griffues. En surplomb de la baie, à deux kilomètres peut-être de la mer, un vaste bâtiment formait une longue tache brillante, insolite, dans ce décor paisible. On l'eût dit construit en métal. De-ci, de-là, on apercevait des groupes de huttes aux toits de feuilles de palmiers ou de tôle ondulée. À part l'éclat d'aluminium de la grande construction élevée sur la colline, rien ne semblait différencier cette terre des autres îles de la mer des Caraïbes.

— Comment trouvez-vous notre refuge, monsieur Semenof ? demanda une voix.

Bob sursauta et tourna la tête. Lansky se tenait à ses côtés, et il y avait de la joie dans ses petits yeux perçants, comme s'il se sentait heureux d'avoir mené à bien sa mission.

— L'île a l'air agréable, dit Bob. Avec un peu de chance, on doit pouvoir arriver à y couler des jours heureux…

Il se tut pendant un court instant, puis il enchaîna, tendant le menton en direction de la terre :

— Comment se nomme-t-elle ?

Lansky éclata d'un gros rire.

— Je suis certain, dit-il, que vous avez depuis longtemps cette question sur les lèvres. Plus rien à présent ne m'empêche de vous renseigner. Elle se nomme Assomption. L'île Assomption… Un bien joli nom, n'est-ce-pas ?…

Bob ne répondit pas. Il pointa l'index vers la construction brillante édifiée au sommet de la montagne.

— Et qu'est-ce que cela ? interrogea-t-il encore.

— C'est le repaire du professeur Sixte, expliqua Lansky. Un repaire tout métal, ou sont aménagés les laboratoires. Mais le professeur vous en fera personnellement les honneurs…

Ce nom de Sixte fit tressaillit Morane. C'était la première fois qu'il entendait le nom de l'énigmatique personnage, comme si l'arrivée dans l'île venait de lever tous les tabous.

Le professeur Sixte ! C'était là un nom de Pape, et non point de savant. Bob avait beau le tourner et le retourner dans sa mémoire, il ne parvenait guère à l'identifier.

Continuant sur son erre, tous moteurs arrêtés, le *Sea Witch* était allé s'ancrer à quelques encablures du rivage, où grouillait à présent tout un monde de noirs vêtus de haillons, prêts sans doute à décharger les marchandises apportées par le navire. Surgissant d'entre les plantations de bananiers, une jeep, lancée à toute allure, traversa la grève et vint s'arrêter sur un petit wharf de planche, le long duquel plusieurs canots et un petit cotre étaient amarrés.

Dix minutes plus tard, Morane, accompagné de Lansky et de Mayer, prenait pied sur le wharf. L'homme qui conduisait la jeep sauta de son siège et vint à la rencontre des trois voyageurs. Il tendit aussitôt la main à Morane.

— Mon nom est Saunders, dit-il en Anglais, avec un accent américain assez prononcé, Harry Saunders…

C'était un blanc, de haute taille et dont les cheveux d'un blond de paille tranchaient sur la peau brunie. Il paraissait sympathique. Pourtant, des lunettes solaires à monture de métal doré ne permettaient guère de voir ses yeux. Morane serra la main qui lui était tendue.

— Semenof, fit-il à son tour. Alexandre Semenof…

Pendant un court instant, il eut l'impression que les lèvres de Saunders se durcissaient et que, derrière les verres fortement teintés, des yeux l'épiaient avec insistance.

— Soyez le bienvenu à Assomption, monsieur Semenof dit encore Saunders. Je suis chargé de vous conduire auprès du

professeur Sixte…

Il se tourna vers Lansky et Mayer et fit remarquer.

— Le Professeur m'avait dit qu'il y aurait deux passagers. Pourtant, je n'en vois qu'un…

Lansky eut un petit sourire embarrassé.

— Il devait y en avoir deux, en effet, mais le second n'a pas pu prendre le départ. Il a eu un petit différend avec Mayer, et Mayer déteste les gens qui ne sont pas de son avis.

Une grimace de mécontentement crispa, très nettement cette fois, les lèvres de Saunders. Quel était ce second passager qui n'avait pu prendre le départ ? Peut-être Laine, puisqu'il était mort de la main de Mayer, sans doute pour avoir refusé de suivre ce dernier…

Déjà, l'Américain s'était détendu. Il invita ses trois compagnons à prendre place dans la jeep qui, après un virage en épingle à cheveux, fila vers la ligne de végétation où, au-delà de l'inévitable frange de cocotiers, une mauvaise route s'amorçait, grimpant vers les hauteurs.

Après avoir franchi la plage de sable volcanique, la jeep, conduite d'une main dure par Saunders, s'engagea entre les arbres. Les plantations de bananiers dominaient, rompues parfois par de courtes avancées de forêt tropicale. Au bord de la route, les flamboyants en fleurs découpaient leurs bouquets d'écarlate.

Le trajet dura un quart d'heure environ, temps durant lequel aucune parole ne fut échangée entre les occupants de la jeep. Celle-ci bondit par-dessus une petite crête, amorça un dernier virage et, contournant un énorme bosquet de cactus, s'arrêta au bord d'une esplanade bétonnée. Là, s'élevait l'étrange construction aperçue du large. C'était un prodigieux caisson de métal couvert d'un enduit brillant, probablement antirouille, lui donnant l'aspect de l'aluminium. Les portes ressemblaient à des portes de coffres-forts et de lourds volets, de métal également, pouvaient clore hermétiquement les larges baies ouvertes en direction de la mer. Au sommet de l'édifice, une sorte de dôme, fort semblable à ceux des observatoires astronomiques, s'arrondissait en hémisphère. Le tout formait un ensemble d'une magistrale laideur, en opposition avec la beauté

sauvage de la végétation tropicale. « Une laideur, pensa Bob, qui sans doute doit avoir son utilité… »

Les quatre hommes avaient mis pied à terre. Ils se dirigèrent vers le refuge de métal. Tout près de la porte principale, deux individus se tenaient appuyés à la muraille d'acier. Ils portaient des combinaisons de toile verdâtre et, à leurs ceintures, un gros revolver passé dans un étui de cuir. Tous deux avaient les traits marqués, les regards fuyants, et Bob pensa que, dans toute cette affaire, Saunders était le seul être un peu sympathique rencontré jusqu'alors. Dommage qu'il n'ait pu encore voir ses yeux…

Au passage de Morane et de ses compagnons, les deux hommes aux combinaisons de toile eurent un petit signe de tête qui, probablement, devait être pris pour une démonstration de politesse.

Saunders avait poussé la lourde porte d'acier, et les quatre hommes pénétrèrent dans un couloir ressemblant, avec ses plaques boulonnées, à une coursive de navire de guerre. Logiquement, avec ce soleil tropical tapant sur le mastodonte de métal, une chaleur torride aurait dû y régner. Pourtant il y faisait frais, grâce sans doute à quelque procédé d'isolement et de conditionnement d'air perfectionné. En outre, un épais tapis de mousse plastique, recouvrant le sol, amortissait le bruit des pas.

Après ce premier couloir, on en emprunta un second, puis un troisième, puis un quatrième… Un véritable labyrinthe menant à un escalier de fer en haut duquel s'amorçait un nouveau couloir. Au bout de ce couloir, il y avait une porte. Saunders l'ouvrit et introduisit ses compagnons dans une petite pièce carrée, meublée seulement de quelques sièges métalliques. Tout, couloir, escalier, pièce, était peint de ce même enduit couleur d'aluminium. « L'homme qui commande ici manque d'imagination, pensa Bob. Non content de vivre dans une gigantesque boîte à sardines, il s'ingénie encore à en accentuer la laideur. Un peu de rouge par ci, un peu de jaune par-là et un peu de bleu n'importe où ne feraient pourtant pas mal dans le décor… Entre nous, ce professeur Sixte, si j'en juge par ses goûts, doit être un drôle de pistolet… »

Ce nom évoqué, Bob sentit aussitôt ses craintes revenir. Sa surprise devant l'inesthétique refuge d'acier lui avait fait, pendant un

moment, oublier le professeur Sixte. Maintenant, il s'interrogeait à nouveau sur son sort. Sixte allait découvrir qu'il n'était pas Semenof, et alors les vrais ennuis commenceraient. Bob savait assez de quoi Mayer était capable pour craindre le pire. Aussi commençait-il à regretter de ne pas avoir suivi les conseils de Clairembart, quand celui-ci l'adjurait de ne pas se lancer dans une aventure trop lourde pour les épaules d'un seul homme.

La voix de Saunders fit tressaillir Morane.

— Le Professeur, disait l'Américain, voudrait s'entretenir d'abord avec Lansky et Mayer. Il vous recevra ensuite…

Saunders frappa à une seconde porte, puis la poussa, et il disparut en compagnie de Lansky et de Mayer. Torturé par l'inquiétude, Morane s'installa sur un des sièges métalliques et prêta l'oreille aux rumeurs de voix lui parvenant à travers la cloison d'acier. Sans pouvoir discerner les paroles elles-mêmes, Morane put cependant, au ton élevé de la conversation, déduire que le professeur Sixte ne devait guère être de bonne humeur.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit à nouveau et Lansky et Mayer reparurent. Tous deux étaient rouges – de honte ou de colère – et, dans les yeux d'habitude éteints de Mayer brillait une lueur mauvaise. Sans une parole, les deux bandits traversèrent la petite pièce et regagnèrent le couloir.

L'Américain était demeuré sur le seuil de la porte, qu'il maintenait ouverte. Il regarda Morane et dit :

— Le professeur Sixte va vous recevoir, monsieur Semenof. Si vous voulez entrer…

Cette invitation, courtoise cependant, retentit pour Bob comme une sorte de glas funèbre, et il sentit passer sur lui le vent paralysant de la peur. Pourtant, il se leva et se mit à marcher sans hâte vers la porte.

*

* *

Le professeur Sixte était assis derrière un large bureau de bois noir. Avec sa tête carrée et massive, posée sur des épaules

d’anthropoïde, il paraissait énorme. Ses poings, qu’il tenait appuyés sous son menton, avaient la grosseur de têtes d’enfants. Tout de suite, on devinait dans cet homme une force herculéenne, assurément difficile à briser. Sur son visage lisse et rose, sans rides et qu’encadraient une chevelure et une courte barbe blondes, aucun âge ne pouvait se lire, pas plus que dans les yeux pâles, aux regards étrangement fixes.

— Asseyez-vous donc, monsieur Semenof, dit Sixte en français.

La voix était grave et autoritaire. Ce ne fut cependant pas elle qui fit tressaillir Morane, mais les mots qu’elle exprimait… « Asseyez-vous, monsieur Semenof. » Si le Professeur appelait Bob ainsi, c’était parce qu’il n’avait pas décelé la substitution de personnage et n’avait jamais rencontré Semenof. Cette constatation rassura Bob. Il s’assit, un peu détendu à présent et plus que jamais décidé à mener le jeu jusqu’au bout.

Mais Sixte continuait de parler.

— J’espère que vous avez fait une bonne traversée ?

Bob hocha la tête affirmativement.

— Excellente, dit-il. L’Atlantique a été particulièrement calme et, en outre, votre yacht, le *Sea Witch,* est à la fois fin marcheur et confortable.

Sixte sourit légèrement, mais seulement des lèvres, car ses yeux demeurèrent fixes.

— Je suis heureux de vous entendre parler ainsi, monsieur Semenof, dit-il. Mais il me faut à mon tour vous faire un compliment. Vous parlez rudement bien le français pour un Lituanien…

Morane se sentit blêmir. Pourtant il enchaîna aussitôt.

— J’ai passé toute ma jeunesse en France, ne l’oubliez pas et, depuis, je n’ai cessé de cultiver le français. D’ailleurs, la France est un peu mon pays d’adoption…

Le professeur Sixte eut encore cet étrange sourire auquel les yeux ne prenaient pas part.

— Votre amitié pour la France m’honore, fit-il. Je suis moi-même Français, vous le savez…

Bob l’ignorait auparavant, mais il n’en laissa rien paraître. Et la conversation continua sur ce ton, en échanges de politesses et de

propos à bâtons rompus. Sixte avait saisi une petite statuette de pierre verdâtre, aux formes primitives, mais fort belle cependant – une statuette rituelle aztèque ou toltèque, jugea Morane – et il la caressait avec amour, promenant longuement ses doigts sur chaque détail de la sculpture.

Finalement, il y eut un long silence entre les deux hommes. Puis Sixte reprit :

— J'ai eu bien de la peine, monsieur Semenof, à vous convaincre de venir travailler avec moi…

Bob ne répondit pas. Il ne savait d'ailleurs que répondre, et il trouvait plus prudent de laisser l'initiative de la conversation au Professeur.

— Au fond de moi-même, je vous comprends d'ailleurs, continuait Sixte. Votre expérience de Pennemünde a été un fiasco… Je suis cependant heureux que vous ayez finalement accepté de venir me rejoindre. Peut-être ne comprenez-vous pas pourquoi j'ai entouré votre départ de tant de mystère, mais vous comprendrez vite, soyez sans crainte.

— Je ne demanderais guère mieux, risqua Bob. Car je ne vois pas très bien en quoi un expert en fusées peut vous être utile dans cette île perdue…

— Bientôt, vous le saurez, monsieur Semenof, et alors vous n'hésiterez plus à unir votre destinée à la mienne, car ce que nous pourrons faire ensemble, jamais personne n'a été capable de le faire auparavant… On parlera de Sixte et de Semenof comme on parle de la foudre ou de la tempête…

Le visage de Sixte s'était empreint soudain d'une expression de triomphe. Seuls, ses yeux demeuraient figés. Tout à coup, il se leva – et c'est alors que Morane remarqua combien il était petit en dépit de sa corpulence – pour crier :

— Oui, à nous deux, nous ferons souffrir le monde parce qu'il m'a méconnu, parce qu'il n'a pas voulu écouter la voix du professeur Sixte. Jadis, j'ai voulu faire manger les hommes à leur faim, mais l'on m'a ri au nez. À présent, ils vont tous mourir. Et c'est moi qui les ferai mourir !…

Il y avait un tel accent de démence dans cette voix que Morane ne put réprimer un violent sursaut. Pourtant, Sixte ne parut guère s’en apercevoir. Ses yeux demeurèrent fixés sur un point de la muraille, derrière Bob. Alors seulement, celui-ci comprit que le professeur Sixte était aveugle.

Chapitre VI

La subite exaltation du professeur Sixte était tombée. Le savant s'était rassis derrière son bureau et s'était remis à manipuler la petite statuette de pierre verte.

— Choisir le métier de biologiste, pour un aveugle de naissance, est une chose bien étrange, dit-il. Vouloir étudier la vie, alors qu'on ne peut même pas voir cette vie proliférer… Pourtant, ce fut là la carrière que j'embrassai. Après mes études, je me lançai dans l'étude de la vie végétale, et je ne faisais pas ce choix gratuitement, croyez-le bien. Mon rêve était de créer des races de plantes géantes. Surtout des plantes alimentaires. À une époque où la moitié de la population terrestre souffre de la famine, cela représentait un intérêt certain. Pensez donc, pouvoir cultiver une variété de blé, de riz ou de maïs produisant des grains d'une grosseur triple ou quadruple de ceux produits par les variétés courantes. Jadis, les Égyptiens avec leur blé Osiris, avaient réussi ce tour de force. Je fis mieux. Après des années de recherches, auxquelles je consacrai toute ma fortune, je créai une variété de blé dont les graines atteignaient presque la taille d'une noisette, sans perdre pour cela de leur valeur nutritive. Aussitôt, j'appliquai mon procédé au riz et obtins le même succès. Le blé et le riz, les deux graminées autour desquelles gravitait l'alimentation du monde entier !… J'étais ruiné, mais pourtant je triomphais.

» Mon allégresse fut, hélas, de courte durée car bientôt il me fallut déchanter. Tous les ministères de l'Agriculture auxquels je parlai de ma découverte, me rirent au nez. Ou bien l'on me prenait pour un fou, ou bien l'on me faisait remarquer que la culture de mon blé et de mon riz, faite sur une grande échelle, nécessiterait des mises de fonds considérables et occasionnerait un bouleversement des habituelles méthodes de culture. Jusqu'ici, on s'était contenté de blé et de riz vulgaire et on ne voyait pas très bien la nécessité

d’adopter de nouvelles espèces. Quant aux milliers de Chinois et d’Indiens qui mouraient de faim chaque année, les ministères s’en moquaient pas mal.

» Repoussé partout en Europe, je décidai de me rendre aux États-Unis. Mais, là, j’essuyai les mêmes refus. Un jour, ulcéré, au bord même de la misère physique et morale, je jurai solennellement d’oublier ma découverte et de punir les hommes de leur bêtise. J’avais trouvé le moyen de leur procurer une nourriture abondante, et je trouverais bien celui de les affamer. Pour cela, il me fallait de l’argent, beaucoup d’argent…

» C’est alors que la chance se remit à me sourire. Un jour, chez des amis, à New York, je rencontrai Mrs Théodora Barkeley, la veuve du magnat de l’acier. Elle s’éprit de moi malgré ma cécité, et je l’épousai. Aussitôt, je me lançai dans de fébriles recherches. Je voulais découvrir un moyen d’affamer l’humanité en détruisant les plantes. Faire du monde un vaste désert. Je cherchai longtemps et j’étais bien près de la réussite quand ma femme, Théodora, mourut d’une crise cardiaque, me laissant son énorme fortune, et aussi cette île, que le père Barkeley avait achetée jadis, faisant venir des noirs d’Haïti pour en cultiver la terre, Theodora aimait passer une partie de l’année ici mais, comme elle redoutait les terribles ouragans des Caraïbes, auxquels nulle habitation ne résiste, elle avait fait bâtir ce refuge d’acier.

» Après la mort de ma femme, je gagnai cette île et m’y installai, faisant seulement de brefs séjours aux États-Unis, ou je me rendais à bord de mon yacht – un autre souvenir de Théodora – le *Sea Witch,* qui vous a mené ici. Je vous ai dit qu’au moment du décès de mon épouse, j’étais bien près de trouver ce que je cherchais. Ici dans la solitude, je ne tardai pas à triompher. Je sélectionnai un virus, que je baptisai Virus S. 12, se nourrissant exclusivement de la chlorophylle des plantes et dont la prolifération devait se révéler extrêmement rapide. J’ai calculé qu’en moins d’un an il serait possible, à condition de porter le virus en différentes parties du globe, de changer le monde en un vaste désert. Un désert l’Amazonie, un désert le grenier de l’Ukraine, un désert les

Charente, un désert le riche Middle-West. Des déserts couverts d'ossements blanchis… »

Un grand frémissement animait le professeur Sixte. Il se tut et sembla attendre une appréciation quelconque de la part de son interlocuteur. Mais Morane ne trouva rien à dire, écrasé par la mégalomanie de cet homme dont le seul but à présent semblait être la destruction. Même son histoire de graminées géantes était un signe de cette mégalomanie. Certes, le professeur Sixte était « un drôle de pistolet », mais surtout un fou dangereux doublé d'un mythomane. Les graminées géantes, tout comme le Virus S. 12, existaient sans doute seulement dans son imagination trop féconde.

— Pourquoi ne dites-vous rien, monsieur Semenof ? demanda Sixte.

Aussitôt, il se mit à rire.

— Je comprends, dit-il, vous ne me croyez pas. Personne ne m'a jamais cru… Regardez ceci…

Il plongea la main dans un des tiroirs de son bureau et en tira une poignée de graines, qu'il posa devant Morane.

— Regardez, dit encore le biologiste, et dites-moi si ces grains de blé et de riz vous semblent normaux.

Bob se pencha en avant. C'était bien des grains de blé et de riz, mais énormes, de la taille de petites noisettes.

— Allez-y, fit Sixte, croquez-en un. Ils pourraient être faux, modelés dans de l'argile ou dans du plâtre.

Déjà, Morane savait que les graines n'étaient pas d'argile ou de plâtre. Néanmoins, il en saisit une et la broya entre ses dents. C'était bien un grain de blé. À partir de ce moment, Bob cessa de mettre en doute les affirmations du professeur Sixte. Si le blé et le riz géants existaient, le Virus S. 12 pouvait très bien exister lui aussi.

Morane réunit les graines dans le creux de sa main et tendit celle-ci en direction de Sixte, geste bien inutile puisque le savant ne pouvait le voir.

Bob secoua alors la main et fit s'entrechoquer les graines.

— Vous possédez là un véritable trésor, Professeur.

L'aveugle secoua la tête.

— Ce trésor, je l'ai offert aux hommes, dit-il, et ils l'ont dédaigné. À présent, avec mon Virus S. 12, je vais leur montrer que, si je suis capable de créer je suis aussi capable de détruire. Gardez ces graines, Semenof. J'en possède un plein sac dans ce tiroir, et elles ne serviront plus à rien désormais. Gardez-les en souvenir d'un rêve auquel j'ai en vain consacré une partie de mon existence.

Bob jeta un dernier regard aux graines qui, il s'en rendait compte, aurait pu assurer le bonheur de l'humanité et, au fond de lui-même, il se sentit un peu ulcéré de l'aveuglement des hommes. Il noua les semences géantes dans son mouchoir et enfouit celui-ci dans sa poche.

— Je vais montrer aux hommes que, si je suis capable de créer, je suis aussi capable de détruire, répétait Sixte. Mais peut-être, Semenof, ne croyez-vous pas non plus au Virus S. 12…

Morane ne répondit pas tout de suite.

— Si, j'y crois, Professeur, dit-il, du moins en théorie…

Les lèvres de Sixte sourirent à nouveau.

— Mon Virus S. 12 n'est guère une théorie, dit-il avec force. Il existe et agit réellement. Suivez-moi, vous allez pouvoir en juger…

Sixte se leva et, sans hésitation malgré sa cécité, contourna le bureau et marcha vers la porte, qu'il poussa. Il se tourna alors vers Morane et répéta d'une voix sourde :

— Suivez-moi, Semenof. Vous allez pouvoir juger…

D'un pas rapide, déplaçant sa masse épaisse avec une étonnante souplesse, l'aveugle traversa l'antichambre, Morane sur ses talons, et se lança dans le dédale des couloirs. Il allait sans hésitation, sans tâter les murs ni tendre les mains devant lui. Un coude se présentait-il, il tournait naturellement et, ainsi, de dos, on n'eut pu soupçonner qu'il fut aveugle.

« On dirait qu'il marche au radar », songea Morane.

Quelques pas vers le centre du refuge d'acier, un étroit escalier en colimaçon s'amorça, et Bob pensa qu'il devait mener dans la coupole hémisphérique aperçue de l'extérieur. Il ne se trompait guère, car ils émergèrent à l'intérieur de ladite coupole, où était aménagé un vaste laboratoire.

La coupole, capable de pivoter sur elle-même comme celles des observatoires d'astronomie, s'ouvrait en deux parties et, par l'ouverture, on pouvait apercevoir la mer, vers laquelle un canon léger, en tous points semblable à une pièce de marine, était pointé.

Toujours avec la même sûreté de gestes, Sixte se dirigea vers une grande table métallique où, sous une grande cloche de verre, il y avait une plante verte dans un pot.

— Regardez bien cette plante, dit le savant. Bientôt vous pourrez constater sur elle l'efficacité du Virus S. 12.

D'un râtelier à éprouvettes, il tira un long tube de verre, semblable à ceux employés pour la culture des bactéries, et à l'intérieur duquel on discernait une sorte de bouillon verdâtre. Sixte souleva alors la cloche de verre, fit sauter d'une pression de pouce le bouchon fermant le tube et posa ce dernier près de la plante. Ensuite, il reposa la cloche.

— Observez bien ce qui va se passer à présent, fit Sixte. Vous allez assister à un spectacle que je n'ai jamais pu contempler, moi, mais dont je connais cependant toutes les phases…

Sous la cloche, la substance verdâtre contenue dans l'éprouvette s'était lentement répandue. Morane regardait les plantes avec curiosité. Quelques minutes peut-être s'écoulèrent puis de petites taches blanchâtres apparurent à la surface des feuilles. Ces taches pâles s'étendirent progressivement, pour bientôt se rejoindre. À présent, les feuilles privées de leur chlorophylle avaient pris la couleur crayeuse des champignons et pendaient lamentablement. Toute la plante, asphyxiée, commençait à se recroqueviller.

— Êtes-vous convaincu, maintenant ? demanda le professeur Sixte.

Ses yeux clairs et fixes étaient tournés vers la cloche et l'on eut dit qu'il voyait. Pourtant, Morane savait qu'il n'en était rien.

— Que va-t-il se passer ensuite ? interrogea-t-il.

Une fois de plus, Sixte eut son étrange sourire figé.

— Dans quelques heures, expliqua-t-il, les feuilles, puis la tige elle-même se dessécheront et tomberont en poussière… Si vous désirez attendre jusque-là…

— Ce sera inutile, dit Bob. Votre démonstration me semble concluante. Mais pourra-t-elle jamais devenir autre chose qu'une expérience en local clos ?

Sixte se redressa soudain, comme pour hausser sa petite taille, et il gonfla au maximum sa vaste poitrine. Ainsi, il faisait songer à quelque coq dressé pour le combat.

— J'avais prévu votre question, monsieur Semenof, fit-il avec grandiloquence. J'attendais votre venue pour vous montrer, pour me montrer à moi-même aussi, ce dont mon virus est capable…

Il traversa le laboratoire, se dirigeant vers l'ouverture de la coupole. Là, il se mit à caresser la pièce de marine pointée vers la mer.

— Vous voyez ce canon, dit-il. C'est un canon comme tous les autres et pourtant, grâce à lui, je vais pouvoir faire un désert de toute la zone s'étendant entre le refuge et le wharf. Les obus que vous voyez à votre gauche sont normaux mais les autres, à droite, sont des obus truqués. Quand il touche le sol, le projectile, au lieu d'éclater, s'ouvre mécaniquement et le virus, contenu à l'intérieur, se répand… Voulez-vous m'aider à réaliser l'expérience ? Ne craignez rien, vous ne blesserez personne car, depuis votre arrivée, j'ai fait évacuer toute cette zone…

Pendant un long moment, Bob hésita.

— Tout à l'heure, dit-il, vous m'avez affirmé que l'effet du virus pouvait s'étendre rapidement, par prolifération. Ne craignez-vous pas que la destruction des plantes ne s'étende à toute l'île ?

Sixte hocha la tête et eut une moue condescendante.

— Cette question vous honore, monsieur Semenof, dit-il. Elle m'assure de votre attention. Cependant, j'ai prévu le cas où il me faudrait, pour une raison ou pour une autre, arrêter la prolifération du Virus S. 12. Celui-ci, vous le savez, a été sélectionné de façon à se nourrir exclusivement de la chlorophylle des plantes. Il m'a donc été relativement aisé par la suite de sélectionner un second virus, le S. 13, qui lui se nourrit exclusivement de S. 12. Il suffit donc de faire suivre un bombardement de Virus S. 12 par un bombardement de Virus S. 13 pour limiter l'action du premier d'entre eux. Êtes-vous complètement rassuré à présent ?

Malgré les buts monstrueux du professeur Sixte, Morane se sentait à présent empoigné par une curiosité croissante. Il voulait connaître la puissance réelle du Virus S. 12. Ensuite, il pourrait agir de façon à réduire à néant les plans destructeurs du biologiste.

— Je suis rassuré, Professeur, dit-il. Commandez, et je vous obéirai…

Sixte tendit la main vers la droite.

— Prenez un obus dont la tête est peinte en rouge. Pas un de ceux peints en bleu, car ils contiennent le S. 13… Introduisez l'obus rouge dans le canon et tirez à flanc de colline, le long de la route menant au wharf. J'espère que vous savez vous servir d'un canon…

Morane ne répondit pas. Il souleva avec précaution un des obus à tête rouge, le fit glisser dans la chambre du canon et referma la culasse. Ensuite, il pointa l'arme vers un champ de canne à sucre en bordure de la route et actionna le mécanisme de mise à feu. La déflagration l'assourdit. Là-bas, dans la campagne, rien cependant n'indiqua que le coup eut porté.

— Parfait, monsieur Semenof, apprécia le professeur Sixte. Vous tirez comme un véritable canonnier de la marine. Vous avez travaillé à Pennemünde, je l'oubliais…

Bob faillit rétorquer qu'il avait appris à se servir d'un canon en Angleterre, à l'époque où il combattait dans la Royal Air Force. Pourtant il se retint, car c'était à l'ingénieur Semenof que le compliment s'adressait, et non à l'ex-commandant Robert Morane.

— Tirez encore trois obus rouges, dit Sixte. Cela suffira pour mener à bien cette expérience. Dans quelques heures, je ferai tirer des obus bleus sur cette même zone afin d'empêcher la prolifération de S. 12.

Coup sur coup, Morane tira trois nouveaux obus, les distribuant le long des flancs de la colline. Comme la première fois, rien n'indiqua que ces projectiles avaient porté.

Une expression de profonde gravité était apparue sur le large masque du professeur Sixte.

— Demain à l'aube, nous saurons si l'expérience a réussi, dit-il d'une voix sourde.

Aussitôt, il se redressa à nouveau avec orgueil. Dans son visage tendu et crispé, ses yeux aux regards vides prirent soudain un aspect effrayant. Sa voix se fit alors triomphante.

— L'expérience réussira, fit-il encore. Elle doit réussir… Et, demain, je tiendrai le sort du monde entre mes mains !

Ses mains, il les tendit devant lui et fit mine d'y broyer quelque chose. Cet homme se laissait dominer par un esprit de revanche, et sa mégalomanie s'était définitivement tournée vers la destruction. Le professeur Sixte était à coup sûr un grand savant. Pourtant il se révélait tout juste bon pour la camisole de force.

— Je me demande, fit Morane, pourquoi vous avez besoin de moi, ce que je viens faire exactement dans vos projets. Vous ne m'avez sans doute pas fait venir d'Europe simplement pour me montrer les effets destructeurs de votre virus…

Les mains du professeur Sixte s'ouvrirent, et il laissa tout à coup retomber les bras le long du corps.

— Vous avez raison, Semenof, dit-il d'une voix redevenue paisible. Je ne vous ai pas fait venir pour tenir le rôle de simple spectateur. Retournons dans mon bureau, et je vous dirai ce que j'attends de vous…

*

* *

Les deux hommes avaient à présent regagné le bureau du biologiste. Une sensation d'effarement s'était emparée de Morane à la pensée que, si l'expérience du professeur Sixte réussissait, un grand danger menacerait le monde, danger qu'il serait seul à pouvoir combattre. Et, dans cette île, il se savait entouré d'éléments hostiles. Malgré tout, il se sentait décidé à lutter seul contre tous même si, à l'issue de ce combat, il devait trouver la mort.

Bob n'eut cependant guère le temps d'épiloguer longtemps sur son propre destin, car le professeur Sixte parlait.

— Après avoir découvert le Virus S. 12, disait-il, il me fallait encore trouver le moyen de le transporter de façon massive aux quatre coins du monde. Tout d'abord, je pensai employer des V-2,

ces fusées à combustion de liquide employées comme armes de représailles par les Allemands, à la fin de la seconde guerre mondiale. Pourtant, ce projet se révéla bientôt irréalisable car, comme vous le savez, une V-2 possède une portée de trois cent kilomètres à peine. Or de cette île, il me fallait envoyer mon virus à des milliers de kilomètres. En plein cœur des États-Unis, du Canada, du Brésil, de l'Afrique, de l'Europe, de l'Asie… Il me fallait donc un engin puissant, capable de porter le S. 12 en n'importe quel point du globe. C'est alors que, voilà près de deux ans, je pensai à vous et au professeur Laine. Vous aviez été l'aide du célèbre professeur von Braun et Laine se trouvait être, après von Braun, le plus grand spécialiste mondial dans le domaine de la fusée. Vous connaissez la suite. Nous avons perdu ces deux années en pourparlers, puis vous vous êtes enfin laissé séduire par mes offres et vous voilà…

— Si je comprends bien, dit Bob, il me faut mettre au point un engin capable de transporter votre virus aux quatre coins de la planète…

Le professeur Sixte eut un hochement de tête affirmatif.

— C'est cela tout juste, monsieur Semenof. Je suis colossalement riche, ne l'oubliez pas, et de grands moyens seront mis à votre disposition. Croyez-vous pouvoir réussir dans une telle entreprise ?

Morane réfléchit rapidement. Repousser l'offre de Sixte aurait été une folie, car il se trouvait en son pouvoir. Ce qu'il fallait avant tout, c'était l'endormir dans la certitude que Semenof travaillait pour lui, à la réalisation de son plan démoniaque. Par bonheur, Morane possédait quelques notions sur les fusées, et il devait en user pour continuer à abuser le biologiste.

— En principe, dit-il, l'engin dont vous parlez existe. C'est la fusée-gigogne. Elle se compose d'un ensemble de deux ou plusieurs éléments, emboîtés l'un dans l'autre et nommés respectivement fusée-mère et fusée-fille. La fusée-mère, lancée la première, emporte la fusée-fille. Quand l'ensemble a atteint une vitesse maxima, la fusée-fille se détache alors et continue sa route grâce à ses propres réacteurs. En faisant appel à des fusées-gigognes en trois ou quatre tronçons, trois fusées-mères et une fusée-fille par

exemple, on pourrait envoyer cette dernière d'un point du globe en n'importe quel autre… Naturellement, la confection de tels engins occasionnerait de grandes dépenses…

Sixte parut ne pas avoir entendu cette dernière phrase.

— Pensez-vous pouvoir mettre au point un engin de cette sorte ? interrogea-t-il.

Morane feignit l'hésitation.

— Je le crois, dit-il finalement. Surtout si je puis travailler en collaboration avec le professeur Laine…

Il avait glissé ce nom dans la conversation dans le seul but de contrôler les réactions de son interlocuteur. Le visage de Sixte s'était assombri…

— Laine, fit-il. C'est impossible… Nous avons été amis jadis, mais il a cru pouvoir se détourner de moi. Désormais, il ne sera plus l'ami de personne…

Les poings de Morane se serrèrent. Il avait la preuve à présent que Sixte était, directement ou indirectement, l'instigateur du meurtre de Laine, et son antagonisme croissant à l'égard du biologiste s'accentua encore.

Sixte, malgré son génie, était une bête malfaisante, qu'il lui fallait à tout prix désarmer.

— C'est dommage, vraiment dommage que Laine ne puisse être là, dit Bob sans paraître avoir saisi le sens de l'allusion du biologiste. Si, au moins je possédais les résultats de ses derniers travaux.

Les lèvres de Sixte se tordirent en un rictus. Il prit une pile de dossiers posés sur le coin du bureau et la poussa vers Bob.

— Est-ce bien ce que vous voulez ? interrogea le savant.

Rapidement, Morane feuilleta les dossiers, un à un. Tous contenaient des notes et des plans concernant les fusées et, sur chacun d'entre eux, le nom du professeur Laine était apposé en caractères d'imprimerie. Morane releva la tête. Dans ses yeux, la colère brillait mais, heureusement, Sixte ne pouvait guère s'en apercevoir.

— Comment avez-vous pu ?… interrogea Bob.

À nouveau, l'aveugle eut son étrange sourire dépourvu de vie.

— Peut-être ne le savez-vous pas, Semenof, mais je suis aussi un peu sorcier…

« Sorcier, et comment ! pensa Morane. Ces dossiers proviennent tout simplement des coffres de l'agence du Crédit Lyonnais, où Mayer est allé les chercher après avoir assassiné Laine… ». Pendant un instant, Bob s'était laissé éblouir par la science du biologiste, mais il se rendait compte de plus en plus de son manque de scrupules, de sa folie scélérate. Sixte était prêt à tous les crimes et, en le réduisant à l'impuissance, Morane sauverait sa propre vie. Car il le savait, quand le Professeur s'apercevrait avoir été joué, cette vie ne tiendrait plus qu'à un fil…

Morane reposa les dossiers sur le bureau et frappa dessus, du plat de la main.

— Avec de telles notes, dit-il, je me fais fort de mettre au point les fusées gigognes dont vous avez besoin…

— Combien de temps cette mise au point nécessitera-t-elle ?

Une fois encore, Morane feignit d'hésiter. En fixant un laps de temps très court, il ne s'engageait à rien puisque, de toute façon, que cela fut dans dix jours ou dans dix ans, il ne serait sans doute jamais capable d'élaborer les plans d'une fusée-gigogne. Mieux valait cependant ne pas éveiller les soupçons du professeur Sixte par un optimisme exagéré.

— Peut-être me faudra-t-il six mois, dit-il. Peut-être un an, avant de passer à la fabrication des fusées elles-mêmes…

— Cette fabrication, une fois les plans établis, n'offrira aucune difficulté, glissa le savant. Les fusées seront fabriquées en pièces détachées dans les usines Barkeley, dont je suis propriétaire depuis la mort de ma femme. Ces pièces détachées seront ensuite amenées ici et montées. Pouvez-vous commencer immédiatement vos calculs ?

— Pas avant quelques jours, Professeur. Il me faut auparavant étudier les notes du professeur Laine. Elles me seront sans doute d'un grand secours.

Sixte acquiesça.

— Ces dossiers sont à votre disposition, dit-il. En attendant, installez-vous le plus confortablement possible. Saunders, mon

garde du corps, va vous montrer la chambre réservée à votre intention et vous faire servir à manger.

Bob eut un léger pincement au cœur. Saunders était le seul être sympathique qu'il eut rencontré jusqu'à présent dans toute cette affaire. Lansky, un forban ; Mayer, un tueur cruel et froid ; Sixte, un fou mégalomane. Les gardes aperçus à l'entrée du refuge d'acier devaient être du même acabit. Seul, Saunders avait un instant attiré sa sympathie. Pourtant, il était le garde du corps du professeur Sixte, et cela le plaçait automatiquement sur un plan défavorable. Morane serait donc bien seul à lutter contre tous.

Sixte avait appuyé sur un timbre. Au bout de quelques minutes, Saunders apparut. Il portait toujours ses lunettes aux verres foncés. Le Professeur lui désigna Morane.

— Conduisez monsieur Semenof à sa chambre, et faites-lui servir à dîner.

Bob se leva et se dirigea vers la porte. Mais la voix de Sixte retentit à nouveau et l'immobilisa sur le seuil.

— Et surtout, monsieur Semenof, n'oubliez pas qu'Assomption est une île et qu'il est difficile d'en sortir. Toutes les embarcations sont gardées et tenter de fuir équivaudrait à un suicide…

Le visage du savant ressemblait à un masque de pierre et ses prunelles minéralisées, faisaient songer aux yeux de pierre précieuse de quelque idole cruelle.

Chapitre VII

Un rayon de soleil brûlant, tombant sur le front de Morane, le força à ouvrir les yeux. À moitié endormi encore, il regarda autour de lui avec étonnement. Les murs de la chambre dans laquelle il reposait étaient en métal et chaque panneau soigneusement rivé. Il aurait pu se croire enfermé dans une chambre forte ou dans une cabine de navire. Mais la large baie ouverte sur un large pan de ciel bleu lui fit abandonner cette double possibilité. Alors seulement, il se souvint du professeur Sixte, de l'île Assomption et du refuge d'acier.

Bob demeura étendu sur le dos et s'étira longuement pour chasser le reste de fatigue qui l'étreignait. Automatiquement, ses pensées se mirent à vagabonder. Il songea aux propos tenus la veille par le professeur Sixte et, aussitôt quelque chose dans le comportement du biologiste lui parut insolite : cette sorte de sérénité devant la destruction. Car, enfin, si Sixte réduisait l'humanité à la famine, il n'y aurait plus personne pour assister à son triomphe, et lui-même périrait.

Il n'y aurait plus personne pour assister à son triomphe. Ces mots frappèrent Morane et, presque aussitôt, il crut deviner le vrai but poursuivi par le Professeur. Pourtant, tout était encore trop vague dans son esprit pour qu'il put tirer des conclusions définitives et agir ensuite en raison de ces conclusions.

Complètement réveillé à présent, Morane sauta de son lit, et vêtu seulement de son slip et d'un singlet, courut à la fenêtre. Là, il sursauta comme si quelque bête venimeuse l'avait soudain mordu au talon. La chambre où il se trouvait était située sur le devant du refuge d'acier et, pourtant il ne retrouvait plus le verdoyant paysage tropical traversé la veille, en jeep. Les riches plantations de bananiers et de canne à sucre avaient disparu, pour faire place à une vaste étendue de terre rougeâtre s'étendant jusqu'à la mer, sans un végétal, sans rien d'autre que quelques troncs d'arbres noirs et

rabougris pareils à de grands squelettes calcinés. Très loin, à gauche et à droite, la végétation reparaissait, énorme moutonnement vert rompu seulement par les taches sanglantes des flamboyants.

Malgré lui, Morane reportait ses regards sur le large espace de terre rouge et dénudé, véritable Sahara en miniature créé en l'espace d'une nuit par le caprice d'un dément. Et, soudain, Bob se sentit déchiré d'avoir collaboré la veille à cet acte de destruction en tirant les obus chargés de Virus S. 12. De cette zone fertile, il avait, d'un seul geste, fait un désert, et il en éprouvait du remords. Il ne doutait plus maintenant du réel danger que le professeur Sixte faisait courir au monde. Rapidement Morane s'habilla et sortit. En bas, sur l'esplanade, il tomba sur Saunders. L'Américain, dont les yeux se trouvaient toujours protégés par les inévitables lunettes solaires, était assis au volant de sa jeep. Il héla Morane :

— Vous cherchez sans doute le Professeur, old boy !…

Bob eut un signe affirmatif.

— Je l'ai laissé là-bas, sur la colline, continua Saunders, en compagnie de Lansky et des autres.

Morane ne répondit rien. Il ne pouvait détourner ses regards de l'étendue de terre rouge que, tout à l'heure, le soleil calcinerait et creuserait de sinistres lézardes. Jamais rien, jusqu'à ce jour, ne lui avait suggéré aussi parfaitement l'image d'un monde mort. Saunders jeta un regard dans la même direction et fit la grimace.

— Pas très joli, n'est-ce pas ? dit-il. Personnellement, je préférais les bananiers et les champs de canne. Pourtant, tous les goûts sont dans la nature… Je me doutais bien que, là-haut, dans son laboratoire, le Professeur nous préparait quelque surprise, mais je ne m'attendais guère à cela. C'est comme si on s'était endormi dans une forêt pour se réveiller dans la Vallée de la Mort.

L'Américain hocha la tête d'un air réprobateur, puis dit encore :

— Allons, montez… Le professeur n'aime guère qu'on le fasse attendre.

Sans se faire prier davantage, Bob grimpa dans la jeep et celle-ci démarra, lancée à toute vitesse sur le flanc dévasté de la colline.

Saunders conduisait le véhicule à la façon d'un cheval, d'une main ferme et souple à la fois. Tout le long de la route, on croisait des bandes de travailleurs noirs. Tous regardaient autour d'eux avec une sorte d'épouvante dans le regard.

— Eux non plus, n'ont pas l'air d'aimer cela, remarqua Saunders. Peut-être ne sont-ils pas loin d'attribuer la mort des plantes à quelque puissance démoniaque…

« Ils ne se tromperaient guère de beaucoup, songea Bob. Démoniaque, voilà le mot propre pour qualifier l'invention du professeur Sixte ! »

On arrivait près d'un groupe d'hommes parmi lesquels s'imposait la puissante carrure du biologiste. Autour de lui, Bob reconnut Lansky, Mayer, les deux gardes rencontrés la veille à la porte du refuge, et deux autres vêtus eux aussi de combinaisons verdâtres et armés de revolvers. La jeep s'arrêta à leur hauteur. Au grincement des freins, Sixte se retourna.

— Avez-vous trouvé monsieur Semenof ? demanda-t-il à l'adresse de Saunders.

Morane sauta à terre.

— Je suis là, Professeur, dit-il.

Sixte eut un sourire d'idole aux yeux de pierre mais, à présent, il y avait une expression de triomphe sur ses lèvres. Il se baissa et ramassa une poignée de terre rouge, à laquelle se mêlait des débris de végétaux.

— Doutez-vous encore du pouvoir de mon S. 12, Semenof ? demanda l'aveugle. Je ne puis voir mon œuvre, mais je la sens…

Les narines du professeur Sixte palpitaient comme s'il humait l'odeur des plantes mortes et du sol qui, lentement, se desséchait sous l'action torride du soleil.

Le biologiste jeta la poignée de terre par-dessus son épaule et fit encore :

— Savez-vous comment on nous appellera quand nous aurons montré au monde notre terrible puissance ? Les faiseurs de désert. Oui, c'est cela, les faiseurs de désert. Mais vous ne dites rien Semenof… Pourquoi ne parlez-vous pas ?

Morane jeta un rapide coup d'œil autour de lui, sur les visages froids des hommes entourant le Professeur. Il n'ignorait pas que, dans une lutte, il ne réussirait guère à avoir le dessus. Aussi jugea-t-il plus prudent d'étouffer encore la colère qui montait en lui.

— Oui, Professeur, dit-il, nous serons les faiseurs de désert… Quand j'aurais mis au point les engins dont nous avons besoin pour parachever votre œuvre.

Pourtant, il n'y avait aucune chaleur dans sa voix et, en lui-même il pensait : « Ces engins ne seront jamais mis au point. Primo parce que j'en suis totalement incapable. Secundo, Professeur, parce qu'avant longtemps, je vous aurai joué un petit tour façon Bob Morane… »

À ce moment, l'attention de tous fut attirée par un groupe de travailleurs noirs qui s'approchaient. Ils étaient une dizaine, la plupart armés de machettes. À leur tête venait un grand homme maigre, à la peau d'un brun sombre et aux yeux brillants. Autour de son cou, il portait un pendentif, une sorte de petit sac de peau cousue et ornée de plumes multicolores.

Morane reconnut un talisman vaudou, et il se souvint que les Noirs peuplant Assomption avaient jadis été amenés d'Haïti, la dernière terre des îles Caraïbes où se perpétuait encore le culte des vieux dieux africains.

L'homme maigre s'était arrêté à une courte distance de Morane et de ses compagnons et s'était mis à parler en patois créole, cet étrange langage fait de mots français, anglais, espagnols, caraïbes et africains déformés et assemblés selon une syntaxe particulière et que parlent les Antillais. Bob avait voyagé déjà à travers la mer des Caraïbes et sa connaissance fort sommaire, il faut le dire, du créole, lui permettait de comprendre que le Noir reprochait au professeur Sixte d'avoir libéré les mauvais esprits tenus enfermés jusqu'alors dans la Grande maison de fer, nom sous lequel il désignait le refuge.

Quand le Noir se tut, Sixte éclata d'un grand éclat de rire, puis il se tourna vers la petite troupe de ses gardes.

— Montrez-leur comment je compte répondre à leurs sornettes.

Lentement, avec une lueur mauvaise dans ses yeux d'oiseau de proie, Mayer s'avança vers le noir.

— Va-t’en, Caïus, dit-il.

Le noir ne broncha pas et soutint le regard du bandit. Alors, celui-ci fit un pas en avant. Son poing droit se détendit et frappa Caïus à la mâchoire. Le malheureux tomba à la renverse, sur le dos. Mayer s’apprêtait déjà à lui décocher un coup de pied quand Morane, sans se soucier des conséquences de son acte, s’interposa.

— Laissez tomber, Mayer, dit-il d’une voix sèche, ou bien…

La brute se retourna d’une pièce. Un mauvais rictus crispait ses lèvres.

— Ou bien quoi ?… demanda-t-il.

Bob n’eut guère le loisir de répondre. Mayer se jetait sur lui. Morane évita le coup qu’il lui portait et, de son poing droit, le frappa au creux de l’estomac. Le bandit ouvrit la bouche, comme pour chercher de l’air. Par deux fois, Morane le toucha à la pointe du menton, et le forban tomba assis en arrière. Morane se tourna vers les Noirs et leur dit :

— Rentrez chez vous, cela vaudra mieux. Et ne craignez rien, les mauvais esprits ne peuvent rien contre vous.

Caïus s’était relevé. Il murmura quelques mots en créole et entraîna sa troupe en direction de la mer.

Derrière Bob, la voix du professeur Sixte retentit soudain.

— Laissez cette arme, Mayer, disait-elle. Laissez cette arme…

Morane fit volte-face. Mayer avait tiré son revolver et le braquait dans sa direction.

— Laissez cette arme, dit encore le biologiste.

Il marcha vers Mayer, se baissa et lui arracha l’arme. Les gestes de Sixte avaient une telle sûreté qu’en aucune circonstance on n’eût pu le croire aveugle. Comment avait-il su que Mayer avait tiré son revolver ? Pendant un instant, Bob douta que le Professeur ne jouait la comédie, mais cependant il repoussa vite cette idée. « On dirait qu’il marche au radar », pensa-t-il une fois encore.

Mais Sixte s’était tourné dans sa direction.

— Quelle mouche vous a piqué, Semenof ?

Morane jugea superflu de dévoiler ses vrais sentiments. S’avouer ami de la justice devant ces bandits eût été se perdre.

— J’ai arrêté ce cinglé de Mayer avant qu’il ne soit trop tard, dit-il. Nous ne sommes pas assez nombreux pour résister aux travailleurs. Un geste inconsidéré, et nous pouvions les avoir sur le dos. Être massacré à coups de machettes ne doit rien avoir de particulièrement agréable.

— Nous les aurions abattus avant qu’ils aient pu nous atteindre, fit un des gardes.

— Bien sûr, vous les auriez abattus. Ceux-ci du moins, et les autres ? Ils sont plusieurs centaines, ne l’oubliez pas.

— Monsieur Semenof a raison, intervint le professeur Sixte. Dans certains cas, la douceur est souvent préférable à la violence.

Les regards de Morane s’étaient par hasard posés sur Saunders, toujours assis nonchalamment au volant de la jeep. Sur les lèvres de l’Américain, il y avait un étrange sourire, et sa main caressait la crosse de son revolver.

— Remontons au refuge, dit le professeur Sixte à l’adresse de Bob. Nous avons à travailler tous les deux…

Bob et le biologiste grimpèrent dans la jeep, et celle-ci démarra, remontant la colline.

En mettant pied à terre devant le refuge, Bob ne put s’empêcher de tourner ses regards vers la vaste étendue ravagée par le virus. Plus loin, la silhouette blanche et gracieuse du *Sea Witch,* toujours ancré dans la baie, formait une sorte de contraste paisible avec cette image de désastre. Morane soupira. Ces mots, Faiseurs de Désert, sonnaient comme un glas dans son esprit. C’est à ce moment que, là-bas, au loin, les tam-tams se mirent à battre.

*

* *

Depuis quatre jours, les tambours vaudous battaient sans cesse et aucun Noir ne se montrait plus dans les parages du refuge. La brusque destruction des plantes les avait jetés dans une terreur superstitieuse, et ils croyaient sans doute pouvoir écarter la malédiction en offrant des sacrifices à leurs fétiches.

Sur l'ordre du professeur Sixte, Lansky et sa troupe de gardes s'étaient rendus au village, armés de fusils et de mitrailleuses, pour tenter de rétablir le calme. Mais, quand ils arrivèrent au dit village, ils le trouvèrent abandonné. Les travailleurs l'avaient déserté pour aller se réfugier dans la jungle inextricable du sud de l'île, où retentissaient à présent les tam-tams…

Au matin du troisième jour, le professeur Sixte, frappé d'une violente crise de paludisme, ne put réussir à quitter son lit. Dans ses courtes périodes de lucidité, il entrait dans de violentes colères. Finalement, il donna ordre à Lansky de tenter de surprendre les Noirs révoltés, de les cerner dans leur repaire de la jungle et de les ramener sous la menace des mitrailleuses, à leur village. Malgré les dangers d'une telle entreprise, Lansky et ses hommes ne rechignèrent pas. Ils étaient payés largement pour maintenir l'ordre dans l'île et protéger en même temps le Professeur ; ce que l'on exigeait d'eux leur paraissait donc tout naturel.

De son côté, Bob ne faisait rien pour détourner Sixte de son projet. De plus en plus, il considérait l'évasion comme étant la seule solution de l'aventure. Il comptait s'emparer du petit cotre amarré au wharf, mettre la voile et cingler vers une autre île. De là, il gagnerait Washington et mettrait les autorités au courant des projets du professeur Sixte. L'expédition dans la jungle le servait donc car Lansky aurait besoin de tous ses hommes pour la mener à bien. La surveillance des bateaux se relâcherait et Bob aurait peut-être une chance de réussir dans son entreprise.

Au fur et à mesure que le temps s'écoulait, Morane se sentait gagné par l'impatience. Il craignait de voir le Professeur se rétablir avant le départ de Lansky car, dans ce cas, il lui deviendrait peut-être difficile, sinon impossible, de s'échapper. En même temps, une nouvelle inquiétude lui était venue. Le vrai Semenof avait disparu, il ne fallait pas l'oublier, et un événement quelconque pouvait le faire reparaître d'un instant à l'autre.

Jamais encore peut-être, au cours de son existence mouvementée, Bob Morane n'avait compté les heures avec une telle angoisse…

Chapitre VIII

De la fenêtre de sa chambre, au premier étage du repaire d'acier, Morane regardait Lansky et ses hommes disparaître au loin, à la limite de la zone désertique. Quand ils se furent enfoncés parmi la végétation, il ne les aperçut plus. Alors, il se redressa et passa dans le couloir. L'heure de l'action était venue pour lui. Il lui fallait sans retard gagner le wharf et s'emparer du cotre qui y était amarré. Quand il aurait atteint les États-Unis, l'affaire regarderait les autorités, et celles-ci se chargeraient bien de réduire le professeur Sixte à l'impuissance.

Au passage, Bob s'arrêta devant la porte du biologiste et colla l'oreille contre le battant métallique, clos de l'intérieur. Aucun bruit ne lui parvint car, peu de temps auparavant, il avait administré au professeur Sixte une solide dose de sédatif en lieu et place de l'atébrine destinée à combattre la fièvre. Pour l'instant, Sixte devait dormir profondément. Personne ne pourrait donc empêcher Morane de mettre son plan à exécution.

Sans se presser, Bob gagna le rez-de-chaussée et sortit sur l'esplanade bétonnée. Longuement, il inspecta les environs, mais sans y déceler nulle présence humaine. Rien ne bougeait sur la zone attaquée par le virus et, là-bas, le long du wharf, personne ne se manifestait.

Mi-courant, mi-marchant, Bob se mit à descendre vers la mer. Le sol, calciné maintenant par le soleil, se soulevait sous ses pas en une poussière rougeâtre pouvant révéler sa présence de loin. Pourtant, il n'avait guère le choix.

Il lui fallait atteindre le wharf au plus vite, et il ne pouvait rien contre cette poussière.

La route fut longue, sous le soleil torride, dont les rayons tombaient à pic, lourds et cuisants comme de l'or fondu. La poussière, délayée par la sueur coulant le long du front de Morane,

pénétrait dans ses yeux et l'aveuglait. Elle lui montait dans le nez et la bouche et le forçait à tousser, lui donnant ainsi un petit aperçu de ce que serait la vie sur un monde revu et corrigé par le professeur Sixte.

Quand il fut à une centaine de mètres de la plage, devant laquelle les troncs morts des cocotiers formaient une sorte de grille gigantesque, Morane s'arrêta, s'accroupit derrière un monticule et, une fois encore, inspecta le terrain s'étendant devant lui. Au bord même de la mer, il remarqua quelques gros blocs de coraux. S'il parvenait à les atteindre sans encombres, il pourrait, de là, surveiller le wharf à son aise et se rendre compte de façon certaine si le cotre était gardé ou non.

À demi courbé, les yeux fixés sur la longue ligne du wharf s'avançant vers la mer, Bob fila vers la plage. Une fois encore, il s'arrêta derrière le tronc mort d'un cocotier. Il lui restait une étroite bande de sable volcanique à franchir avant d'atteindre les blocs de coraux. À nouveau, il jeta un regard circonspect autour de lui car, il le savait, un coup de feu pouvait à tout moment venir mettre fin à son équipée. Comme rien ne bougeait, il s'enhardit et se mit à progresser lentement, sur les genoux et sur les mains, à travers le sable. Il allait atteindre les blocs de coraux lorsque, derrière l'un d'eux, quelque chose bougea, puis un homme se dressa, braquant un pistolet automatique Colt de gros calibre. Une voix dit :

— Vous marchez donc à quatre pattes à présent, comme un chien, monsieur Semenof !…

L'homme se trouvait à contre-jour et Morane, ébloui par le soleil, ne pouvait discerner ses traits. Pourtant, au son de la voix, il avait reconnu Mayer. Celui-ci, d'un mouvement de tête au-dessus de son épaule, désigna le wharf.

— Vous vouliez nous fausser compagnie, n'est-ce pas ? dit-il encore. Voilà pourquoi vous rampiez comme un Sioux.

À pas comptés, le meurtrier avança vers Bob, pour s'immobiliser à deux mètres de lui.

— Jamais je n'ai eu confiance en vous, monsieur Semenof, fit encore Mayer. Avant, je ne savais pas exactement quel jeu vous jouiez, mais à présent, je le soupçonne…

Il éclata de rire, et les tambours vaudous, qui battaient au loin, faisaient à ce rire un étrange fond sonore.

— Votre jeu, quel qu'il soit, s'arrête ici. Cette fois, je ne vous laisserai plus la chance de vous en tirer, et le Professeur n'est pas là pour vous protéger… Allons, redressez-vous. En vous tuant dans cette position, j'aurais l'impression de tuer un animal, et c'est un homme que je veux tuer en vous. Jamais meurtre ne m'aura causé autant de plaisir…

Bob comprit n'avoir aucun quartier à attendre de la part de Mayer. Celui-ci l'assassinerait plus par haine que pour toute autre raison. Lentement, Morane se redressa les poings serrés.

Mayer avança d'un pas encore, tenant son revolver contre la hanche. Il allait tirer. Et, soudain, les deux poings de Morane s'ouvrirent en se détendant, envoyant deux poignées de sable au visage de Mayer. Aveuglé par les minuscules particules de lave, Mayer poussa un cri de douleur et pressa aussitôt la détente. Mais, déjà, Bob s'était dérobé. Sa main droite saisit le poignet du forban, le tordit en une classique passe de jiu-jitsu, obligeant Mayer à lâcher son arme.

Une terrible lutte corps à corps s'engagea entre les deux hommes. Morane combattait avec toute sa force et son énergie, mais la haine décuplait la vigueur de Mayer. Peu à peu, cependant, plus adroit et plus puissant, Morane prenait le dessus. Il avait acculé le forban aux blocs de coraux et, de ses deux poings, lui administrait une magistrale correction. Cependant, renversé sur l'un des blocs, Mayer referma la main sur un fragment de corail et en frappa Bob à la mâchoire. Le morceau de corail, faisant masse, décupla la force du coup et Bob recula, avec un bruit de gong dans les oreilles. Un second coup l'atteignit. Un voile rouge descendit devant ses yeux et il tomba en arrière dans le sable.

Quand il voulut se redresser, il était trop tard. Mayer avait récupéré l'automatique et l'en menaçait à nouveau. Cette fois, Bob savait que c'était fini. Sa brillante carrière s'arrêtait là. Le doigt de Mayer se crispa sur la détente de l'arme. Un coup de feu déchira le silence. Mayer, frappé comme par une masse, sursauta, sa bouche se tordit et il tomba en avant vers Morane, les bras étendus, comme

s'il voulait encore, en un dernier sursaut de haine, saisir son adversaire. Puis il ne bougea plus…

À une vingtaine de mètres derrière le corps de Mayer, entre celui-ci et la haie de cocotiers morts, une jeep était arrêtée. Tout près, Saunders, le garde du corps du professeur Sixte, se dressait, un revolver fumant à la main. Saunders ne portait pas ses lunettes solaires et un franc sourire brillait dans ses yeux.

— Il me semble, commandant Morane, que je suis arrivé au bon moment…

Bob sursauta, et son visage se durcit. L'Américain se mit à rire. Il avait abaissé son arme et ne semblait animé d'aucune intention mauvaise à l'égard de son interlocuteur.

— Ne soyez pas étonné, dit-il encore. Quand je vous ai vu poser le pied sur le wharf, l'autre jour, j'ai tout de suite su que vous n'étiez pas Semenof…

Il tendit à Bob une petite photo, enfermée dans un médaillon d'apparence ancienne. La photo elle-même semblait jaunie par le temps et représentait un homme brun, au teint pâle et aux yeux brillants.

— On dirait un portrait de famille, n'est-ce pas, commandant Morane ? Pourtant, c'est celui du vrai Semenof.

Morane rendit le médaillon à l'Américain, puis demanda :

— Peut-on savoir dans quel camp vous êtes exactement ?

Saunders sourit ironiquement.

— Dans le vôtre, commandant Morane, dit-il, dans le vôtre… Mais, avant de vous raconter mon histoire, laissez-moi d'abord me présenter sous mon vrai nom : Fred Duncan, du Service de Contre-Espionnage des États-Unis.

*

* *

À présent, Morane et Fred Duncan, alias Saunders, étaient assis dans la jeep, et celle-ci avait été garée en dehors de la zone dévastée, à l'abri d'un boqueteau de palmiers nains.

— Voilà un peu plus de deux ans, expliquait Duncan, le professeur Sixte se mit en contact avec Semenof et le professeur Laine, afin d'obtenir, à n'importe quel prix, leur collaboration. Mais Laine, sans connaître le but de Sixte, avait assez fréquenté celui-ci pour savoir de quoi il pouvait être capable. Aussi s'empressa-t-il de repousser les offres qui lui étaient faites. Semenof, lui, feignit d'accepter mais, en même temps, par l'intermédiaire de notre ambassade à Paris, il se mettait en rapport avec les services secrets américains. Ceux-ci connaissaient Sixte comme industriel. Il pouvait donc paraître normal qu'il voulût engager deux techniciens de valeur. Cependant le fait que ces techniciens étaient également des experts en fusées, et aussi le mystère dont Sixte entourait les négociations éveilla l'attention des services secrets. On demanda donc à Semenof de demeurer en rapport avec Sixte. En même temps, on décida d'introduire un observateur dans l'entourage direct du Professeur, et je fus aussitôt choisi pour cette besogne. Comme Sixte cherchait un garde du corps, je m'arrangeai pour être choisi et gagner sa confiance. Voilà six mois, Sixte me fit venir dans cette île où, malgré tous mes efforts, je ne parvins pas à réunir grand-chose sur ses travaux. Le Professeur est biologiste et les biologistes se livrent la plupart du temps à une foule d'expériences ne menaçant en rien la paix du monde.

» Je commençais à désespérer de ne jamais rien découvrir qui puisse intéresser mes chefs, quand Sixte m'annonça l'arrivée de Semenof. Cette nouvelle m'étonna, car il avait été convenu avec Semenof que celui-ci gagnerait, à la dernière minute, les États-Unis, où il se mettrait aussitôt sous la protection des autorités.

» Cependant, quand je vins vous accueillir sur la plage je sus aussitôt que vous n'étiez pas Semenof, dont je possédais à tout hasard une photo adroitement camouflée. Mieux, je vous reconnus. Mon métier m'oblige en effet à avoir la mémoire des visages et comme, pendant la guerre je travaillais pour l'O.S.S., en Angleterre, je me souvins de vos traits. Dès la fin des hostilités, vous vous en souvenez sans doute, tous les journaux britanniques publièrent, avec votre photo, le récit circonstancié de vos exploits. Robert Morane, le plus jeune commandant de la Royal Air Force ! L'homme

aux cinquante-trois victoires aériennes ! Ah ! vous aviez la cote d'amour à l'époque, et on parla beaucoup alors d'une blessure que vous aviez reçue à la tempe. Un éclat de flak. Les chirurgiens anglais sont habiles et n'ont pas leurs pareils pour vous recoudre un homme. Pourtant, la cicatrice est là – Duncan pointait l'index vers le front de Bob – très effacée peut-être, mais visible. Il ne m'en fallut guère davantage pour me renseigner sur votre identité…

» Vous connaissez la suite. Le Professeur réalisant sa première grande expérience ; la révolte des travailleurs ; la maladie du Professeur ; le départ de Lansky et de ses hommes. Mayer était sans doute demeuré en arrière pour vous surveiller, et cela par haine personnelle. Moi-même, renseigné désormais sur les buts criminels de Sixte, j'étais descendu vers la mer pour me rendre compte une nouvelle fois s'il n'existait pas un moyen de fuir. Nos chemins se sont croisés, et je suis arrivé juste à temps pour vous tirer des griffes de Mayer… »

À son tour, Bob mit, en quelques mots, son compagnon au courant des événements qui l'avaient mené dans l'île Assomption. Il lui révéla aussi de façon précise les plans du professeur Sixte et l'existence des virus S. 12 et S. 13. Duncan fit la grimace.

— Une fichue combine, dit-il, et qu'il nous faut flanquer par terre sans tarder…

Morane hocha la tête.

— Avant tout, fit-il, nous devons partir d'ici…

— Avez-vous un plan quelconque ?

Le bras de Morane se tendit entre les palmes, en direction du wharf.

— Nous allons tenter de nous emparer du petit cotre et faire voile vers la prochaine île. De là, vous pourrez joindre Washington. Cependant, il peut y avoir un pépin…

— Lequel donc ?

Bob désigna le *Sea Witch,* toujours ancré dans la rade.

— De là-bas, dit-il, on a pu apercevoir ma petite corrida avec Mayer, et cela pourrait nous amener de sérieux ennuis.

Mais Duncan secoua la tête.

— Rien à craindre de ce côté, du moins pour l'instant. L'équipage du yacht est parti le long de la plage, en direction du sud de l'île, afin de prêter main forte à Lansky et à ses hommes. Quelques marins doivent seulement être demeurés à bord et, avec ce soleil, ils sont sans doute en train de couler la vie douce, allongés dans leurs hamacs.

Morane prit le colt de Mayer, qu'il avait récupéré, et s'assura de son bon fonctionnement. Il eut un léger sourire à l'adresse de Duncan, puis dit :

— Allons-y… Cap sur le wharf, et espérons que le cotre sera en état de prendre la mer…

L'Américain mit le moteur en marche et la jeep, écartant les palmes, fila sur la sable dur, le long de la plage. Arrivé à hauteur du wharf, Duncan freina et les deux hommes, sautant à terre, s'avancèrent sur les planches. Personne, sur le cotre, ne donnait signe de vie. Rapidement, ils s'en approchèrent. Alors, ils aperçurent un homme allongé à l'ombre du cockpit. C'était un garde. Il dormait, sa carabine posée près de lui sur le pont. Revolver au poing, Bob enjamba le bordage et, en deux pas, fut près du dormeur. Celui-ci ne bougeait toujours pas. Bob se baissa, ramassa la carabine puis, le revolver braqué, cria :

— Vous êtes arrivé, mon vieux…

Le garde sursauta et, instinctivement, tendit la main pour atteindre son arme, mais sa main racla seulement les planches du pont. En même temps, il aperçut le revolver de Bob et ses yeux s'agrandirent de frayeur.

— Ne craignez rien, fit Morane. On ne vous fera aucun mal… si vous vous tenez tranquille.

Quelques minutes plus tard, l'homme se trouvait solidement ligoté à l'aide de vieux cordages, bâillonné et allongé sur le wharf, à l'ombre d'un monceau de vieilles barriques.

Fred Duncan désigna alors le mât du cotre.

— J'espère que vous y connaissez quelque chose, dit-il à l'adresse de Bob. Personnellement, j'appartiens à l'époque de la navigation à moteur…

Morane se mit à rire doucement.

— Soyez sans crainte, dit-il, ce rafiot doit avoir un moteur auxiliaire. Occupez-vous-en. Pendant ce temps, je m'occuperai des voiles…

Cinq minutes plus tard, le cotre se trouvait prêt à prendre le large. Pourtant, au moment de larguer les amarres, Morane sursauta. Une crainte lui était venue subitement, et il se rendit compte qu'il ne pouvait se résoudre à quitter l'île avant de s'en être affranchi.

Duncan s'était aperçu de son hésitation.

— Qu'avez-vous, mon vieux ? interrogea-t-il. Quelque chose qui ne tourne pas rond ?…

— Peut-être, répondit Bob avec une moue perplexe. Avez-vous imaginé ce qui se passera quand Sixte s'apercevra de notre fuite ?

— Il entrera sans doute dans une violente colère, et ce sera tout…

Mais Morane eut un geste de dénégation.

— Non, ce ne sera pas tout, fit-il. Ou bien il détruira toutes les preuves pouvant l'accabler, et notre parole ne pèsera rien auprès de la sienne – il est immensément riche, ne l'oublions pas – puis il ira établir ailleurs sa base d'expérience. Il ne manque pas d'atolls dans le Pacifique qui n'attendent qu'un acquéreur. D'autre part, aussitôt notre fuite constatée, le Professeur pourra quitter l'île et disparaître pour aller répandre son virus un peu partout. Cela prendrait sans doute beaucoup plus de temps qu'en opérant par fusée et le virus S. 12, transporté en quantités moins massives, mettrait plus longtemps à s'étendre. Pourtant, finalement le mal serait le même, et l'on se trouverait totalement impuissant à l'enrayer…

Le visage de l'Américain prit une expression d'intense perplexité.

— Je n'avais guère songé à cela, dit-il. Pourtant, vous avez raison. Mais quelle solution apporter à cela ? Nous ne pouvons quand même pas demeurer ici éternellement à attendre des jours meilleurs. Il y aurait évidemment un bon moyen de tout arranger : régler son compte au professeur Sixte, mais ce serait de toute façon un crime que, ni vous ni moi n'accepterions de commettre…

— Il existe une autre solution, presque aussi définitive, fit Morane. Il suffirait de dérober la formule de culture du Virus S. 13

qui, comme je vous l'ai dit, enraye les effets du S. 12. De cette façon le S. 13 en possession des autorités américaines, la moindre tentative criminelle du professeur Sixte pourrait être immédiatement contrée…

Pendant quelques instants, Duncan demeura pensif, puis finalement il releva la tête.

— Votre solution est excellente, commandant Morane. Pourtant, là aussi il y un pépin. Pour avoir la formule du S.13, il faudrait retourner au repaire.

— J'y monterai, fit Bob. Lansky et ses hommes ne seront pas de retour avant plusieurs heures. Le professeur est donc seul, et il dort.

Mais l'Américain secoua la tête.

— Non, dit-il, ce sera moi qui irai chercher cette formule. Je suis ici en service commandé, ne l'oubliez pas. Mon pays me paye pour risquer ma peau…

Un sourire railleur apparut sur les traits durs de Morane.

— Savez-vous ce que c'est qu'un bouillon de culture ? demanda-t-il.

Duncan parut surpris, puis dit :

— Si je sais ce que c'est qu'un bouillon de culture ? Bien sûr que je le sais… C'est un truc qui, que…

Le sourire de Morane se changea en un petit rire.

— Bien sûr, je le pensais bien, railla-t-il. Un truc qui, que… Vous ne seriez sans doute pas capable de reconnaître la formule de préparation du Virus S. 13 de celle de la fameuse confiture aux abricots de la cousine Sarah… De mon côté, je possède une certaine formation scientifique, et voilà pourquoi je suis tout désigné pour retourner au repaire…

— Pourquoi n'y remonterions-nous pas ensemble ?

— Parce que, en cas de coup dur, nous pourrions avoir besoin de filer immédiatement. Vous devez demeurer ici pour surveiller le cotre et mettre en marche le moteur… Tout ce que vous pouvez faire, c'est m'indiquer où je pourrais trouver, à votre avis, la formule S. 13.

En signe d'impuissance, Duncan leva les bras et les laissa retomber le long de son corps.

— Vos raisons sont meilleures que les miennes, dit-il. Je dois donc m'incliner. Le professeur range ses dossiers dans le laboratoire. Une armoire métallique marquée d'un triple 0. Elle doit être fermée à clé. Je ne puis rien vous dire d'autre…

Morane eut un petit geste d'insouciance.

— Je réussirai bien à m'expliquer victorieusement avec l'armoire, dit-il. Pour le reste, je m'en remets à ma chance proverbiale…

Du doigt, il désigna la carabine du garde.

— Prenez cela, mon vieux, dit-il à Duncan et, si quelqu'un vient vous demander des comptes, n'hésitez pas à vous en servir.

— Soyez sans crainte… Quand il le faut, j'ai la détente facile…

« Heureusement pour moi, songea Bob, car sans cela le copain Mayer n'aurait pas manqué de m'envoyer de l'autre côté de la grande barrière… »

Il eut un léger signe de la main à l'adresse de Duncan puis il regagna la plage, grimpa dans la jeep et la lança à flanc de colline, en direction du refuge d'acier.

Chapitre IX

Un court virage, et la jeep s'immobilisa dans un léger grincement de freins, au centre de l'esplanade déserte. Morane sauta à terre et jeta un rapide regard autour de lui, scrutant l'étendue dénudée qui, sous le soleil déjà haut, semblait s'enflammer et rougeoyer, mais il n'y avait que les squelettes d'arbres dressés face au ciel et à la mer.

L'automatique de Mayer passé dans sa ceinture, Bob gravit les quelques marches conduisant au refuge et y pénétra. Dans l'énorme construction de métal, un silence de mort régnait.

Sur la pointe des pieds, Bob grimpa au premier étage et, au passage, appuya une nouvelle fois l'oreille à la porte du professeur. À l'intérieur, nul bruit ne se faisait entendre. Doucement, Bob entrebâilla la porte et jeta un rapide coup d'œil dans la chambre. Le professeur Sixte était allongé sur son lit, immobile. Bob eut un sourire de satisfaction et referma le battant.

Usant toujours des mêmes précautions, il gagna, par l'escalier de fer, la coupole du laboratoire. Comme il s'y attendait, celui-ci était vide. Seul le canon, toujours braqué vers la mer, semblait monter la garde.

Rapidement, Morane se dirigea vers l'armoire marquée d'un triple 0. Elle était close, mais il n'en fut guère surpris. Cherchant un outil quelconque pour en forcer la porte, il trouva un lourd levier et se mit à la besogne. L'armoire, plus solide qu'il ne l'avait cru, résista longtemps à ses efforts. Il faisait chaud dans le laboratoire et Morane transpirait à grosses gouttes, mais peut-être était-ce autant d'angoisse que de chaleur. Finalement, avec un claquement sec, la porte métallique céda et s'ouvrit sur un amoncellement de dossiers, de cahiers et de classeurs. Bob fit la grimace. Trouver le procédé de culture du S. 13 dans cet entassement de paperasses ne serait pas, il s'en rendait compte, une affaire aisée.

Néanmoins, il se mit à l'œuvre, agissant avec méthode, dépouillant chaque dossier, chaque cahier l'un après l'autre. Toutes les recherches du professeur Sixte, en tous les domaines, se trouvaient consignées là, échecs et réussites. Des cahiers entiers avaient leurs pages barrées d'un trait rageur, d'autres portaient en marge des remarques amères, désespérées parfois. Ou c'était des cris de triomphe, souvent injustifiés, mais qui accusaient bien le caractère tourmenté du professeur Sixte, ce caractère tourmenté propre aux paranoïaques et aux mégalomanes, fait à la fois d'orgueil et de susceptibilité. Le moindre échec semblait jeter Sixte dans un désespoir profond ; le moindre succès au contraire le faisait délirer.

Au fur et à mesure qu'il fouillait dans ce passé d'homme de science, Bob se prenait à connaître mieux le biologiste. Maintenant, il savait de façon quasi certaine que le professeur Sixte ne visait pas uniquement la destruction de l'espèce humaine car, dans ce cas, *il n'y avait jamais personne pour assister à son triomphe.* Déjà, quelques jours auparavant, Bob avait retourné cette phrase dans son esprit, mais elle ne lui avait cependant pas donné de certitude. Maintenant, il possédait une certitude, et le monstrueux orgueil de Sixte l'écrasait comme une pierre.

Mu par une impatience toujours plus grande, Morane continuait ses recherches. Déjà, il avait parcouru près de la moitié des manuscrits entreposés dans l'armoire, et il désespérait de trouver ce qu'il cherchait.

Pourtant, le temps pressait. Là-bas, près du cotre, Fred Duncan devait s'impatienter. En outre, Lansky et ses hommes, au cas où ils n'auraient pas pu rejoindre les travailleurs dissimulés dans la jungle, pouvaient regagner le refuge et surprendre Morane.

Et, soudain, une sorte de révélation saisit celui-ci. Les dossiers classés en haut de l'armoire dataient de l'époque où Sixte était encore étudiant et, au fur et à mesure que l'on descendait de rayon en rayon, on avançait peu à peu à travers l'existence du biologiste. Or, la découverte des Virus S. 12 et S. 13 était relativement récente et, logiquement, les dossiers les concernant devaient se trouver sur le dernier rayon, au bas de l'armoire.

Animé d'un nouvel espoir, Bob inspecta aussitôt le dernier rayon. Il déplaça une dizaine de cahiers et classeurs et tomba sur deux petits carnets recouverts de toile grise. L'un avait trait au Virus S. 12 ; l'autre au Virus S. 13. Rapidement, Morane feuilleta le second et, presque aussitôt une joie sans borne l'envahit. Tout était là. L'étude du nouveau virus, ses réactions, sa culture, les observations sur son antagonisme vis-à-vis du S. 12. Avec ces notes en sa possession, n'importe quel biologiste digne de ce nom se trouverait capable de cultiver de grandes quantités de S. 13.

Sans savourer davantage son triomphe, Morane réunit les deux carnets et les glissa entre chemise et peau. À présent, il lui fallait rejoindre Duncan au plus tôt. Il se redressa et se retourna vers la porte du laboratoire. Alors il eut un violent sursaut et pâlit, puis ses traits se durcirent à l'extrême. La silhouette courte et épaisse du professeur Sixte lui coupait la retraite.

*

* *

Retenant son souffle, Bob s'était immobilisé. Il n'osait faire un geste qui, peut-être, aurait révélé sa présence au biologiste. Cependant, cette précaution se révéla superflue car la voix de Sixte demanda :

— Y a-t-il quelqu'un ?… Est-ce vous, Semenof ?… Si c'est vous, vous n'aviez pas à pénétrer dans ce laboratoire sans mon consentement !…

Figé dans une immobilité de statue, Morane ne répondit pas. Il y eut à nouveau quelques secondes de profond silence, quand Sixte demanda à nouveau :

— Est-ce vous, Semenof ? Répondez, mais répondez donc !… Je sais qu'il y a quelqu'un ici…

L'aveugle avança d'un pas à l'intérieur du laboratoire. Ses yeux sans regard avaient pris une telle fixité que Bob sentit la peur le gagner. Comment, malgré les sédatifs et la fièvre, le savant avait-il pu s'éveiller et se lever ? Bob pouvait seulement expliquer cela par l'extraordinaire vigueur de l'homme. Doucement, il tira le Colt passé

dans sa ceinture et, sans faire plus de bruit qu'un chat, marcha vers la porte. Entre Sixte et le chambranle, il y avait un espace d'un mètre cinquante environ. Bob comptait se glisser dans cet espace sans attirer l'attention du biologiste et gagner l'escalier. Par bonheur, l'épais tapis de caoutchouc mousse amortissait totalement le bruit de ses pas. Tous les nerfs tendus, l'automatique braqué et prêt à faire feu, Morane avançait. Il contourna le savant et se glissa lentement dans l'étroit espace. À présent, il était derrière le professeur Sixte, quand celui-ci se retourna soudain. Bob sentit sa main broyée dans une poigne d'acier. Il poussa un cri de douleur et lâcha son arme. Presque en même temps il lui sembla qu'un wagon le heurta à l'épaule, et il roula au milieu du laboratoire, loin de la porte Morane se releva aussitôt. Son épaule lui faisait mal, mais il ne s'en souciait guère. Le laboratoire ne possédait qu'une seule issue, et elle lui était à présent interdite. Sur le visage du professeur Sixte, il y avait à présent, un rictus cruel.

— Je sais que c'est vous, Semenof, dit-il. Quand j'ai touché une main une fois je puis par la suite la reconnaître entre mille… Vous avez eu tort de me sous-estimer. Je suis aveugle, et vous avez cru pouvoir ainsi vous jouer de moi, mais je suis infirme de naissance, et j'ai eu toute mon existence pour perfectionner mes autres sens, qui fonctionnent pour moi à la façon d'un radar…

Alors, Morane se souvint de quelle façon Sixte avait, quelques jours plus tôt, désarmé Mayer, mais il était trop tard à présent. Le professeur parlait à nouveau.

— Que faisiez-vous ici Semenof ? Quand je suis entré, vous étiez près de l'armoire aux documents. Qu'y cherchiez-vous ? Vous vouliez sans doute me dérober le secret des virus pour exploiter ceux-ci à votre compte… Mais c'est raté, Semenof. Vous m'entendez, c'est raté…

— Je ne suis pas Semenof, dit Bob. Mon nom est Robert Morane et, si je me trouve ici en lieu et place du vrai Semenof, c'est à la suite d'une méprise de Lansky… et parce que vous êtes aveugle.

Les traits du professeur Sixte s'étaient détendus et un tremblement convulsif agitait maintenant sa mâchoire inférieure.

— Oui, parce que vous êtes aveugle, répéta Bob. Vous auriez pu donner à Lansky une photo de Semenof pour l'aider à identifier ce dernier. Pourtant vous ne l'avez pas fait, parce qu'une photo n'a jamais rien signifié pour vous. On aurait pu vous donner un morceau de papier photographique vierge en vous disant qu'il reproduisait les traits de Semenof, de Winston Churchill ou de Joë Louis, vous n'y auriez vu que du feu. Vous n'avez pas donné à Lansky une photo de Semenof parce que la photo n'existe pas dans votre monde…

Morane se rendait compte de la cruauté de ces paroles. Pourtant, Sixte n'était plus un infirme pour lui, mais un être redoutable qu'il fallait à tout prix empêcher de nuire.

— Pour cette raison, continua-t-il, vous avez imaginé, comme moyen de reconnaissance, cette histoire ridicule du clou dans la chaussure, sans songer que n'importe qui pouvait, à l'heure choisie, pénétrer pour la même raison que Semenof dans l'échoppe de cordonnier de la rue Montmartre. Comprenez bien, Professeur Sixte : UNE BOUTIQUE DE CORDONNIER ÉTAIT LE DERNIER ENDROIT OÙ DONNER PAREIL RENDEZ VOUS – et cela est à la base de votre malheur.

Peu à peu, Sixte semblait reprendre sa contenance.

— Peut-être ai-je commis une erreur, monsieur Morane, dit-il d'une voix calme, mais il me sera aisé de la réparer. Vous allez mourir. Ensuite, je contacterai à nouveau le vrai Semenof et, cette fois, je m'arrangerai pour qu'il n'y ait plus de méprise…

— C'est trop tard, Professeur, c'est trop tard… Semenof s'est mis sous la protection des autorités américaines et tout votre pouvoir, tout votre argent n'y pourront rien…

Les mâchoires du biologiste se contractèrent faisant saillir à l'extrême les muscles maxillaires.

— Je trouverai autre chose, monsieur Morane, je trouverai autre chose, mais rien ni personne ne m'empêchera d'atteindre le but que je me suis fixé. Les hommes ont méconnu ma science ; ils périront tous…

— Non, Professeur, vous ne ferez pas périr tous les hommes, et vous le savez bien. Jamais vous n'avez eu pour dessein de les faire périr jusqu'au dernier. Vous êtes un orgueilleux, Professeur, et

l’orgueil ne peut pas se passer de public. Vous ne tuerez pas tous les hommes parce que s’ils mouraient tous, il n’y aurait plus personne pour vous admirer… ou vous craindre. Ce que vous voulez, c’est jeter la terreur parmi les populations et puis, quand cette terreur sera à son comble, vous proposerez d’arrêter le fléau avec votre autre virus, le S. 13. Si vous parvenez à votre but, vous serez maître du monde. Voilà ce que vous voulez : conquérir le monde par le plus odieux des chantages… Jamais personne encore n’a réussi à se rendre maître du monde entier, Professeur, et vous devriez vous en souvenir. Seul un esprit dément, comme le vôtre, a pu concevoir un tel rêve, une telle chimère…

— Ce n’est pas une chimère, ce n’est pas une chimère, fit le savant. Je conquerrai le monde, et personne ne m’en empêchera…

Tout en parlant, Sixte déplaçait doucement son pied droit, jusqu’à ce que celui-ci touchât l’automatique lâché tout à l’heure par Morane.

— Personne ne m’en empêchera, dit encore Sixte. Vous m’entendez, personne ne m’en empêchera…

Il se baissa soudain pour atteindre l’automatique mais déjà, Bob s’était élancé. Son pied heurta l’arme avant que Sixte ne l’ait saisie et l’envoya à l’autre bout de la pièce. En même temps, Morane se sentit agrippé par le bras droit il tendit tout ses muscles pour s’arracher à l’étreinte de Sixte, mais en vain. L’aveugle possédait une force de singe anthropoïde et Morane ne parvenait pas à lui faire lâcher prise.

Tout en luttant, les deux hommes, étroitement embrassés, étaient sortis du laboratoire et avaient roulés sur l’étroit palier où s’amorçait l’escalier conduisant aux étages inférieurs. À un moment donné, Bob parvint à se redresser et, déjà, il croyait s’échapper, quand les énormes mains de Sixte se nouèrent autour de sa gorge, tandis qu’il se trouvait acculé à la balustrade. Les mains du Professeur étaient semblables à des tenailles. Bob tenta d’arracher l’une d’elles de son cou et de la tordre d’une clé japonaise mais sans succès. Et les mains serraient, serraient… Un voile noir descendit devant les yeux de Morane. Mû alors par le désespoir, il lâcha les mains qui l’étranglaient et, de ses deux poings fermés, frappa de toutes ses

forces le professeur Sixte à l'estomac. Le dément poussa un soupir et son étreinte se desserra. Aussitôt Bob saisit à pleines mains un des petits doigts du savant et le tordit. Il y eut un craquement sec, suivi aussitôt d'un cri de douleur, et Bob se trouva libre. Sans prendre le temps de récupérer il se remit à marteler l'estomac du biologiste. Celui-ci tourna sur lui-même, plié en deux sous la douleur. Le poing droit de Morane, lancé avec une violence inouïe l'atteignit à la mâchoire, à l'instant même où il se redressait. Sixte vacilla, tenta de se retenir à la rampe d'escalier, mais il n'y parvint guère et tomba en arrière dans un fracas de tonnerre, rebondissant de marche en marche et les heurtant de tout son corps. Finalement, il atterrit dans le couloir inférieur, où il demeura immobile.

Lentement, Morane reprit son souffle. Tout son corps lui faisait mal, comme s'il avait été passé au rouleau compresseur. D'un revers de main, il essuya la sueur qui, coulant de son front, débordait le barrage des sourcils et l'aveuglait à demi. Alors, il regarda le corps du professeur Sixte, gisant inerte au bas des marches de métal.

« Il doit être mort, songea Bob. Aucun être humain n'aurait résisté à une telle chute… » En même temps, il se sentit envahi par la tristesse. Peut-être qu'après tout Sixte n'était guère tout à fait coupable. Sa cécité qui, depuis toujours, l'avait retranché du monde normal, ses multiples déceptions avec le blé et le riz géants, tout cela l'avait mené sans doute à cette folie criminelle, à cet extravagant désir de prendre sa revanche sur ce monde auquel il n'avait jamais tout à fait appartenu.

Morane dut secouer un bien inutile remords. Il savait qu'en agissant comme il venait de le faire, il ne défendait pas seulement l'humanité ~~mis~~ mais surtout sa propre vie. Au moment où les mains de Sixte s'étaient rivées à sa gorge, seul l'instinct de conservation avait alors guidé ses actes.

S'assurant que les deux carnets, concernant les Virus S. 12 et S. 13, se trouvaient toujours là où il les avait placés, sous sa chemise, Bob retourna au laboratoire et récupéra le Colt, qu'il glissa à nouveau dans sa ceinture. Sans s'attarder davantage, il se mit alors à redescendre l'escalier. Il parvenait aux dernières marches,

quand des voix retentirent aux étages inférieurs. Parmi elles, Morane reconnut celle de Lansky. Sans doute lui et ses hommes n'étaient-ils pas parvenus à retrouver les travailleurs en fuite, et cela expliquait leur retour prématuré.

— Le professeur n'est ni dans son bureau, ni dans sa chambre, criait une des voix.

Et celle de Lansky répondait :

— Il doit être au laboratoire. Allez-y voir…

Déjà, des pas retentissaient le long des couloirs. Ils se rapprochaient. Morane jeta un dernier regard au professeur Sixte, toujours immobile, puis il enjamba son corps et, empruntant le premier couloir venu, fila dans la direction opposée d'où venaient les pas. Dans quelques instants Sixte serait découvert et, avant que Lansky et ses hommes ne soient revenus de leur surprise, Bob devrait avoir retrouvé la jeep. Son plan était de joindre l'arrière du refuge, de contourner celui-ci et de gagner l'esplanade.

En filant à travers le dédale des couloirs secondaires tous fort étroits et ressemblant à des coursives de navires avec leurs cloisons boulonnées, Bob murmurait : « Pourvu que la jeep soit encore là, ou qu'elle ne soit pas gardée !… » Derrière lui, le repaire s'emplit soudain de violentes clameurs annonçant la découverte du corps du professeur Sixte. Bob pressa le pas. Ces couloirs-coursives semblaient ne devoir jamais finir. Pourtant, il finit par arriver devant une porte basse s'ouvrant sur l'arrière du bâtiment. Aussitôt, il mit le revolver au poing car, derrière cette porte, quelqu'un pouvait attendre qu'il sortît.

D'un coup sec, Morane fit jouer le mécanisme de fermeture, et le battant s'ouvrit. Derrière, il n'y avait personne. Le chemin était donc libre. Rapidement, collé à la muraille métallique, Morane se mit à courir jusqu'au premier angle, contourna le repaire et déboucha sur l'esplanade. La jeep était là et aucun des hommes de Lansky ne se manifestait. Tous se trouvaient sans doute à l'intérieur, près du Professeur Sixte…

En quelques bonds, Bob atteignit la jeep, s'assit au volant et démarra. Le véhicule bondit comme un animal bien dressé et traversa l'esplanade. Morane le lança sur le flanc de la colline, filant

à tombeau ouvert car il savait que les premières balles ne tarderaient pas à siffler.

Il ne se trompait guère car, à peine avait-il dévalé deux cents mètres de côte que les premières détonations retentirent. Se courbant sur le volant, les freins lâchés, Bob fonça alors en une sorte de course à la mort. La poussière rouge, soulevée par les roues du sol desséché, l'aveuglait à demi et à chaque instant, la jeep courait le risque de capoter. Tout son corps lui faisait encore mal à la suite de sa lutte contre le professeur Sixte, et les violents cahots du véhicule sur ce terrain inégal le mettaient littéralement à la torture. Pourtant, la crainte des balles l'empêchait de céder à la douleur.

Au bout d'un moment, il se redressa, car il se savait hors de portée effective des fusils. Il ralentit son allure donnant du frein à la jeep que aussitôt, obéit. Tout autour de Morane, il y avait ce désert rougeâtre avec seulement, pour rompre sa monotonie, les squelettes noirs et déjà desséchés des arbres. Là-bas, il apercevait le wharf et le cotre avec ses voiles hissées, où l'attendait Duncan.

Morane se trouvait maintenant à mi-pente. Il se détendit un peu, car plus rien ne semblait devoir l'empêcher d'atteindre la mer. À ce moment, un sifflement strident retentit derrière lui et, à vingt mètres en avant du véhicule, une explosion souleva une gerbe de terre rouge. Presque en même temps, Bob entendit la détonation.

« Le canon, songea-t-il, le canon !… » Un second obus vint soulever la terre non loin de lui. Le tireur, là-haut, sous la coupole du laboratoire, devait rectifier son tir.

Un peu plus bas sur la colline, une brusque ondulation de terrain permettrait à Morane de se mettre à l'abri, de sortir de l'angle de tir. Lâchant les freins, poussant sur l'accélérateur, il fonça, préférant courir le risque de capoter à celui de recevoir un obus de plein fouet. La jeep plongea derrière l'ondulation de terrain et Bob sentit un grand soulagement l'envahir. Une fois encore il avait échappé au danger. Mais, bientôt, il dut déchanter. Un nouveau projectile, passant haut au-dessus de sa tête, alla éclater au bord de la mer, tout près du wharf, puis un second souleva une gerbe d'eau, non loin du cotre lui-même. Et Morane comprit que, du refuge, les voiles hissées avaient attiré l'attention de Lansky et de ses hommes qui,

aussitôt, avaient compris comment il comptait s'échapper. À présent, ils visaient le voilier, tentant de lui couper ainsi toute voie de retraite…

Impuissant, Morane assistait à cette scène. Si le cotre était touché, Duncan et lui seraient condamnés à demeurer dans l'île. Un nouvel obus fit jaillir une seconde gerbe d'eau, plus près encore du voilier. Lentement le canonnier rectifiait son tir. Alors, une silhouette humaine – celle de Duncan – bondit sur le wharf et se jeta à plat ventre, à l'abri de la pile de barriques. Deux secondes plus tard, un obus atteignait le cotre en plein et le fracassait, telle une noix frappée par un marteau…

Chapitre X

Étendus à plat ventre au bord de la plage, à l'abri d'un bloc de coraux, Morane et Duncan, blessé à l'épaule par un éclat de bois, attendaient la fin du bombardement qui, après avoir détruit le cotre, balayait à présent la grève. Parfois, un obus s'enfonçait dans le sable, à quelque distance du bloc de coraux et explosait dans un bruit assourdi.

Morane, en quelques mots, avait mis Duncan au courant de son aventure dans le repaire d'acier. Pourtant, l'Américain ne semblait pas croire à la mort du professeur Sixte.

— Cet homme-là, dit-il, est bâti en airain, et il faudrait autre chose qu'une chute dans un escalier, fut-il métallique, pour le mettre définitivement hors de combat…

— Il paraissait pourtant bien mort, fit remarquer Bob.

— Vous en êtes-vous assuré ?

Morane secoua la tête.

— J'allais le faire, quand Lansky et ses hommes sont arrivés. Aussitôt, je n'ai plus eu qu'une seule pensée : prendre le large…

— Je vous comprends, dit Duncan. N'empêche que rien ne nous prouve la mort de Sixte. Ce bombardement nous affirme plutôt le contraire. Si Sixte était mort, Lansky ne s'acharnerait guère de la sorte sur nous. C'est un mercenaire, et rien d'autre. Une fois Sixte disparu, il se tiendrait tranquille et ne songerait plus qu'à tirer son épingle du jeu…

— Peut-être avez-vous raison, admit Bob. N'empêche que, Sixte mort ou non, nous ne pouvons demeurer ici. Dans peu de temps, nous aurons toute la bande sur le dos. Maintenant que notre voie de retraite nous est coupée, il nous faut absolument trouver le moyen de nous en sortir d'une autre façon…

— Sans compter, ajouta Duncan, que les matelots du *Sea Witch* peuvent d'un instant à l'autre regagner leur bord et nous trouver ici,

ce qui n’arrangerait guère notre situation… Le plus simple, à mon avis, serait de gagner la jungle, vers le sud de l’île. Là, nous trouverions une sécurité relative, et nous pourrions aviser…

Depuis quelques minutes, le canon s’était tu.

— Sans doute sont-ils à court de munitions, fit Bob.

Mais Duncan secoua la tête.

— Ne croyez pas cela, dit-il. Peut-être ont-ils tiré les obus entreposés dans le laboratoire – sauf ceux contenant les virus, bien sûr – mais ils en possèdent encore une réserve dans les caves du repaire. Ils ne manqueront pas d’en faire usage avant longtemps, soyez en certain…

— Je n’en doute guère, fit Bob.

Pendant quelques instants, il sembla réfléchir profondément, puis il reprit :

— Je ne vois vraiment pas d’autre solution que celle que vous proposez : gagner la jungle et voir venir…

— Espérons que, là-bas, dans le repaire, dit Duncan, ils n’auront guère encore eu le temps de puiser dans la réserve d’obus. Je compte jusque trois, et nous sautons dans la jeep… Un… deux… trois…

Les deux hommes se dressèrent d’un seul élan et, en quelques pas, gagnèrent la jeep qui, par chance, n’avait guère souffert du bombardement. Fred Duncan s’installa au volant et, aussitôt, le véhicule fila le long de la grève, en direction de la jungle. Ils y arrivèrent sans que le canon ait retenti. Duncan fit avancer la jeep à l’intérieur d’un épais taillis de végétaux épineux.

— Nous la laisserons ici, dit-il. Peut-être en aurons-nous besoin plus tard…

Soudain, il fit la grimace et porta la main à son épaule, pour la retirer pleine de sang.

— Cette fichue blessure, dit-il. C’est une simple égratignure, et pourtant elle commence à devenir bien gênante…

Rapidement, Bob inspecta la plaie. Elle semblait profonde, mais peu dangereuse. Pourtant, Duncan perdait du sang et, avec la chaleur, il courait des risques d’infection. Déchirant une manche de

sa propre chemise, Morane confectionna un pansement sommaire à son compagnon.

— Cela pourra suffire pour le moment, dit-il. Plus tard, quand nous aurons un peu de temps à nous, nous réexaminerons cela. Sous ces climats, la gangrène s'attrape comme un vulgaire rhume…

— J'espère que ce ne sera pas encore pour cette fois, dit Duncan avec un haussement d'épaules.

Il se baissa et fouilla sous le tableau de bord, ramenant un couteau de chasse dans sa gaine et deux boîtes de cartouches. Il tendit une des boîtes à Morane.

— Prenez toujours ceci, mon vieux. Nos armes sont du même calibre, et cela pourra servir…

Duncan glissa le couteau et sa boîte de cartouches dans la poche de sa veste de toile et sauta à terre.

— Filons d'ici, à présent. Plus nous mettrons de distance entre nous et le professeur Sixte, mieux cela vaudra…

Sans ajouter une seule parole, les deux hommes s'enfoncèrent dans la jungle touffue bordant le rivage, en direction du sud.

*

* *

Depuis plus d'une heure, Morane et Duncan marchaient.

La chaleur était atroce. On se serait cru dans une serre et, pour les deux hommes privés de machettes, l'avance à travers la végétation se révélait difficile. À plusieurs reprises, ils avaient songé à rejoindre la plage, mais ils s'étaient rendu compte que celle-ci n'existait plus, la mer battant directement à présent la jungle côtière, composée surtout de palétuviers et de pandanus.

À contrecœur, Morane et son compagnon continuèrent à marcher à travers cette étuve de la forêt tropicale. Tout à coup, Duncan toucha le bras de Bob.

— Écoutez !… chuchota-t-il.

Morane prêta l'oreille et discerna des voix proches, distinguant même quelques bribes de phrases prononcées en anglais. Pour le moment, les deux hommes suivaient une sorte de sente à peine

tracée. Ils s'en écartèrent en toute hâte et s'abritèrent derrière le tronc d'un grand macondo.

Les voix se rapprochaient et, bientôt, entre la végétation, un groupe d'hommes blancs en armes apparut. Quelques-uns d'entre eux étaient blessés et tous semblaient épuisés.

— Les marins du *Sea Witch !* murmura Bob.

D'un signe de tête, l'Américain acquiesça. S'il fallait en juger par l'état dans lequel ils se trouvaient, les marins avaient eu maille à partir avec les travailleurs noirs révoltés et ils s'en étaient guère tirés à leur avantage. À présent, ils s'en retournaient au yacht, dégoûtés à jamais sans doute des expéditions à travers la forêt tropicale.

Morane et Duncan se taisaient maintenant, afin de ne pas éveiller l'attention des membres de la petite troupe. Quand celle-ci se fut éloignée, ils se redressèrent et continuèrent leur chemin. Pourtant, au bout d'un moment, l'Américain s'arrêta.

— Ceci ne nous mène nulle part, dit-il. Derrière nous, Lansky et sa bande de forbans ; devant, la jungle. Il nous faudrait pouvoir nous reposer quelque part, à l'abri des regards indiscrets et, là, discuter froidement la situation.

— Et savez-vous où découvrir cet endroit idéal, ou nous serions à l'abri des regards indiscrets ? interrogea Morane.

— Je le crois… Il n'y a guère longtemps, j'ai longé cette côte en pirogue. Si je ne m'abuse, il doit y avoir une plage en forme de croissant non loin d'ici. On la nomme, pour des raisons obscures, Anse à Ti Joseph, – L'Anse du Petit Joseph. À une centaine de mètres du rivage, émerge un groupe de récifs déchiquetés. Nous pourrions nous y réfugier. On ne pensera sans doute pas à venir nous chercher là, et nous pourrions y discuter à l'aise…

Morane eut un geste voulant signifier quelque chose comme « Au point où nous en sommes ! »

— Va pour l'Anse à Ti Joseph, dit-il. Êtes-vous certain d'y arriver bientôt ?

— Je le pense… Arrangeons-nous pour serrer la côte au plus près.

Ils se rapprochèrent de la ligne des palétuviers. L'avance se fit plus pénible encore car, souvent, il leur fallait patauger dans des

grandes mares d’eau croupie, d’où montait une intolérable pestilence. Pourtant, au bout de dix nouvelles minutes de marche, la végétation se clairsema brusquement et ils débouchèrent sur une plage de sable noir, en forme de faucille et bordée de la classique frange de cocotiers. Au milieu de la petite et profonde baie ainsi formée, un groupe de récifs pointus, faisant songer aux clochers de quelque antique cathédrale engloutie, émergeait de l’eau calme.

— L’Anse à Ti Joseph, dit Duncan.

L’Américain paraissait épuisé et, souvent il grimaçait de douleur et portait la main à son épaule. Morane montra le groupe de récifs.

— Croyez-vous pouvoir nager jusque-là ? demanda-t-il.

Duncan hocha la tête.

— Je pourrais, dit-il, mais cela ne sera sans doute pas nécessaire. Regardez là-bas…

De la tête, il désignait une forme noire et allongée, non loin de la frange des cocotiers. On eut dit une vieille souche mais, en s’approchant, Bob reconnut qu’il s’agissait d’une pirogue primitive, taillée grossièrement dans le tronc d’un grand gommier. L’embarcation était déjà vieille et portait des traces de pourriture mais, néanmoins, elle pouvait encore servir. Au fond, Morane découvrit une pagaie en mauvais état. Elle aussi cependant pourrait faire son usage.

Quelques minutes plus tard, la pirogue, propulsée par le Français, fendait l’eau calme de la petite baie, en direction des récifs.

Chapitre XI

La nuit tombait rapidement sur l'île, teintant le ciel de cuivre et d'émeraude, et le reflet du soleil couchant balafrait la mer d'une longue blessure sanglante aux bords déchiquetés. Allongés sur des algues sèches, à l'abri d'un creux des récifs, Morane et Fred Duncan échangeaient des propos moroses. Leur situation n'était guère brillante, car ils se trouvaient prisonniers sur cette terre hostile, sans aucun moyen de correspondre avec l'extérieur et avec, pour tout bien, deux revolvers Colt, une centaine de cartouches, un couteau de chasse et cette pirogue vétuste cachée dans les rochers.

Morane tira de dessous sa chemise les deux carnets recouverts de toile-grise et les posa sur les rochers.

— Ajoutons ceci à notre fortune, dit-il.

L'Américain eut un triste sourire.

— Que nous importent les secrets de culture du S. 12 et du S. 13, fit-il. Le professeur Sixte, s'il vit encore, possède certainement ces secrets en tête. Pour nous, isolés sur notre roc comme deux méduses oubliées par les flots, nous ne pouvons rien en faire, et une pile de sandwiches nous viendrait bien mieux à point…

— Vous voilà encore à vos rêves de goinfrerie. Tout à l'heure, je suis retourné à terre et ai rapporté une pleine cargaison de noix de coco et de bananes. De quoi vous plaignez-vous ? Nous pouvons tenir le coup ici pendant plusieurs jours… D'ailleurs, quand vous étiez à Washington, n'avez-vous jamais, comme tout le monde, fait le rêve de dîner de bananes, arrosées de lait de noix de coco, au bord d'une plage tropicale.

— Bien sûr que je l'ai fait, ce rêve, fit Duncan, mais je m'aperçois maintenant seulement que c'était un mauvais rêve. Des bananes et des noix de coco, des noix de coco et des bananes, et cela à chaque repas, c'est un peu monotone…

Morane haussa les épaules.

— Bah !, dit-il, demain je plongerai dans les rochers et ramènerai des huîtres. Peut-être même y aura-t-il une perle dans l'une d'elles ?

Une grimace à la fois drôle et amère plissa les traits de l'Américain.

— Je me moque pas mal d'une perle, pour le moment, de toutes les perles de la mer même. Ramenez-moi plutôt une huître à l'intérieur de laquelle il y aurait un petit pain, avec deux saucisses chaudes et de la moutarde. Alors, je vous appellerais mon ami, mon sauveur, mon frère…

Ces paroles, échangées sur un ton badin, cachaient le désarroi des deux hommes. La situation, Morane ne se la cachait guère, était tragique. Lui-même se sentait fatigué et la blessure que Duncan portait à l'épaule, sans s'être aggravée outre mesure, le privait cependant d'une partie de ses moyens. De toute évidence, il fallait aviser sans retard. Mais quelle décision prendre ?

Déjà, les deux hommes avaient envisagé différentes solutions pour correspondre avec l'extérieur, y compris le coup de la bouteille à la mer et du message attaché au cou d'un oiseau de mer, mais toutes s'étaient révélées plus irréalisables ou ridicules les unes que les autres.

Après leur échange de vue gastronomique, il y avait eu un long silence entre Morane et son compagnon.

— La façon la plus simple de nous tirer d'affaire, dit finalement le Français, serait d'envoyer un message par sans-fil à l'adresse de Washington. Un bateau quelconque le capterait et le transmettrait…

Duncan regarda Morane avec des yeux écarquillés.

— Vous avez dû faire un gros effort mental pour en arriver à une conclusion pareille, dit-il. Le bateau capterait votre message par radio, le transmettrait à Washington et, aussitôt, on enverrait un contre-torpilleur à notre secours. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Tout juste…

— Donc, tout est simple. Seulement, vous oubliez une chose.

— Laquelle donc ? interrogea Bob.

— Nous ne possédons pas de poste de radio et, le seul existant dans l'île, se trouve dans le repaire d'acier. Je ne suppose pas que vous vouliez une fois encore y retourner.

Bob secoua la tête et se mit à rire.

— Retourner au repaire pour le moment ? dit-il. Loin de moi telle pensée. Je préférerais aller en enfer, pour en ramener un des cheveux d'or du Diable. Pourtant, c'est vous qui oubliez une chose. Nous avons un autre poste émetteur à notre disposition…

— Que voulez-vous dire, mon vieux ?

Le ton de l'Américain semblait prouver qu'il commençait à douter sérieusement de l'état mental de son compagnon. Morane fit cependant mine de ne pas s'en apercevoir.

— Le *Sea Witch,* dit-il. Il me serait aisé de m'y introduire à la faveur de la nuit, de me glisser dans la cabine du télégraphiste, de mettre celui-ci hors de combat et d'envoyer mon message. Pour cela, j'ai deux gros atouts dans mon jeu : ayant vécu pendant deux semaines à bord du yacht, j'en connais les moindres recoins et, en outre, je sais émettre au manipulateur…

Ces paroles semblèrent avoir touché Duncan.

— Votre solution mérite d'être envisagée sérieusement dit-il. Mais je dois vous dire que, moi aussi, je sais me servir d'un manipulateur…

— Que vous tentiez l'aventure est hors de question, coupa Morane. Vous êtes blessé et, pour mener à bien l'opération, il faudra pagayer sur la pirogue jusqu'à proximité du yacht. Là, tirer ladite pirogue sur la plage pour être certain de la retrouver ensuite, puis gagner le yacht à la nage et grimper à bord par la chaîne d'ancre… Bref, un tas de choses qu'on ne peut mener à bien avec un seul bras.

— Ce sera comme vous voudrez, mon vieux, fit Duncan avec un peu de dépit dans la voix. C'est la première fois que l'on me traite de manchot mais, en fait, je le suis presque. Puisqu'il n'y a rien d'autre à faire, allez donc jusqu'au yacht mais, surtout, revenez-en et ne me laissez pas ici, tout seul sur mon rocher à guetter le chant des sirènes…

— Ne craignez rien, dit Bob. Je reviendrai ou, tout au moins, j'essayerai de revenir. À qui devrai-je adresser le message ?

— Au major Sharkey, Secrétariat à la Défense, Washington. Quelque chose dans ce genre « À tous les navires. – Transmettre à

major Sharkey, Secrétariat à la Défense, Washington. – Choses graves île Assomption, Caraïbes. Envoyez unité marine. Toute urgence. Duncan. » Vous retiendrez ?

Morane secoua la tête affirmativement.

— Tout cela est gravé en lettres de feu dans ma mémoire, dit-il.

Du doigt, il désigna les deux carnets recouverts de toile grise.

— Je vous les confie, dit-il. À la moindre alerte, dissimulez-les dans un creux de rocher.

Rapidement, le Français prit le couteau de chasse posé près de Duncan, le glissa dans sa gaine et fixa celle-ci à sa ceinture. Ensuite, il enveloppa son revolver dans une feuille de bananier et alla le déposer au fond de la pirogue. Avec effort, Bob poussa celle-ci à l'eau et grimpa à bord.

— Revenez surtout, fit encore Duncan d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

— Bien sûr que je reviendrai, dit Morane. Et vous, ne dévorez pas toutes nos provisions de bananes et de cocos. À mon retour, j'aurai sans doute une fringale du tonnerre…

Il saisit la pagaie et l'enfonça dans l'eau. La nuit était tout à fait tombée maintenant et, petit à petit, la pirogue se perdit dans les ténèbres…

*

* *

La vieille pirogue en bois de gommier longeait la côte au plus près. Elle faisait eau et, à plusieurs reprises, Morane avait dû s'arrêter pour écoper. Par bonheur, la nuit était claire, la mer d'huile, et Bob pouvait se diriger aisément.

Au moment où la fatigue commençait à tordre douloureusement les biceps du Français, la côte s'échancra tout à coup, marquant l'entrée de la rade ou se trouvait ancré le yacht. La masse sombre de ce dernier, piquée de quelques lumières, s'apercevait au milieu de la baie et, plus loin, la longue ligne noire du wharf.

La proximité du but insuffla de nouvelles forces à Morane, et il se remit à pagayer avec un entrain nouveau vers la côte.

Bob toucha la plage en un endroit désert et tira la pirogue sur le sable. Aussitôt, il se mit en devoir de masser ses muscles endoloris puis, quand sa fatigue se fut un peu dissipée, il retira ses vêtements et ses chaussures, qu'il cacha dans la pirogue, gardant seulement son pantalon et le couteau de chasse de Duncan.

Accroupi dans le sable, Morane regarda longuement en direction du yacht. Tout semblait calme à bord. Deux lumières seulement brûlaient à présent derrière les hublots, probablement celles du capitaine et du télégraphiste. Morane savait qu'il allait jouer une grosse partie. Pourtant, il n'avait pas peur. Seulement un peu de trac, comme quand on se prépare à paraître en public, ou à passer un examen difficile.

Lentement, Bob se releva et entra à l'eau. Il plongea aussitôt pour éviter la barre, reparut à la surface et se mit à nager en direction du yacht. Quand il l'atteignit, un silence total régnait à bord car, après leur équipée de la journée, les matelots devaient maintenant être plongés dans un lourd sommeil.

Morane s'accrocha à la chaîne de l'ancre et se mit à grimper, sans à-coups, à la force des bras de maillon en maillon. Arrivé à hauteur de l'écubier, il s'y arc-bouta et réussit à atteindre le bordage. Un rétablissement le posta sur le pont. Celui-ci était désert et Bob put gagner la dunette sans faire de mauvaise rencontre. Poussant la porte de la coursive, il gagna la cabine du télégraphiste située à proximité du poste de pilotage. L'oreille appuyée contre la porte, il discerna les craquements caractéristiques de l'émetteur. Aussitôt, Bob saisit le bec de cane, le fit tourner et poussa le battant. Celui-ci s'ouvrit doucement…

Le radio-télégraphiste, assis à sa table et coiffé du casque, tournait le dos à la porte. Morane s'approcha de lui et, du tranchant de la main, lui porta un coup sec sous l'oreille. L'homme vacilla sur sa chaise, puis roula de côté, inanimé.

Avec la même précision de gestes qu'il avait eue jusqu'alors, Bob dépouilla le radio de son casque, déchira sa chemise pour en confectionner un bâillon et à l'aide de fil électrique, lui entrava les mains et les pieds. Ensuite, le saisissant par le col de son vêtement, il le traîna dans un coin éloigné de la cabine.

Sans perdre de temps, car il se doutait que, tôt ou tard, sa chance finirait bien par tourner, Bob s'assit à la table et, se coiffant à son tour du casque, commença à émettre. Par trois fois, il lança l'appel S.O.S., mais sans résultat. Finalement, pourtant, un grésillement retentit à ses oreilles, puis une phrase en morse suivit :

« Cargo panaméen Hurricane à l'écoute. Transmettez votre position. »

En toute hâte, Morane lança le message de Duncan.

« Transmettre à major Sharkey, Secrétariat à la Défense, Washington. Choses graves île Assomption, Caraïbes. Envoyez unité marine. Toute urgence. Duncan. »

La réponse ne tarda guère.

« Avisons commandant. Gardez l'écoute… »

Morane réprima un mouvement d'impatience, car la communication venait d'être coupée. À cet instant précis, un bruit assourdi parvint à ses oreilles, comme si quelqu'un frappait à la porte de la cabine. Il arracha le casque, et le bruit se reproduisit presque aussitôt, très net cette fois.

Repoussant sa chaise, Bob gagna la porte d'un bond et s'aplatit contre la cloison, de façon à ce que le battant le dissimule quand il s'ouvrirait. On frappa à nouveau et Morane, tous les sens tendus, le front moite de sueur, attendit, la main droite crispée sur le manche du coutelas suspendu à sa ceinture.

*

* *

Matteo Falcon, radio télégraphiste à bord du cargo panaméen Hurricane, vieux rafiot datant du déluge et marchant encore au charbon, Matteo Falcon donc frappa à la porte de la cabine du commandant Clark. Quelqu'un répondit « Entrez » avec une voix à ce point enrouée qu'on n'aurait pu dire si c'était un homme ou un jaguar qui venait de parler. Matteo Falcon entra…

Le commandant Clark était assis à sa table, les yeux bouffis et la lèvre inférieure pendante. Sa tenue avait besoin d'un solide coup de

fer. Quant à la bouteille de rhum posée devant lui, elle n'avait plus besoin de rien du tout, elle, sauf d'être remplie…

Clark leva un regard atone vers le télégraphiste et demanda simplement :

— C'qui vous faut ?

Falcon tendit au commandant le morceau de papier qu'il tenait à la main et sur lequel quelques mots étaient griffonnés au crayon bleu.

— Je viens de recevoir un bien étrange message, commandant, dit Falcon. Je viens vous demander s'il faut le transmettre…

Le commandant Clark prit le papier, le retourna dans tous les sens puis, sans avoir lu, dit simplement :

— Étrange message en vérité, Matteo… Demande réflexion un sacré message pareil…

Il se leva en titubant, alla vers l'armoire et en ramena une bouteille de rhum pleine. D'un coup sec, il en brisa le goulot sur le bord de la table et se versa un grand verre. Ensuite, il s'assit et porta le verre à ses lèvres.

— Le message, commandant, risqua Matteo d'une voix tremblante.

Clark vida son verre d'une seule rasade et reprit la bouteille.

— Le message, dit encore Matteo Falcon.

— Vous ai dit que ça demandait réflexion, un message pareil, répondit Clark. Repassez dans une demi-heure…

Ici, comme Falcon ne bougeait pas, le commandant cria :

— V'm'entendez ! Repassez dans une demi-heure !…

Il fit mine de lancer la bouteille qu'il tenait à la main, mais il s'aperçut à temps qu'elle était pleine. Il la reposa sur la table et saisit la vide, qu'il lança devant lui. La bouteille se fracassa sur la porte, sans faire de mal à personne, car Matteo Falcon avait déjà cherché le salut dans la fuite.

Avec un sourire satisfait, le commandant Clark se versa un nouveau verre de rhum, le vida d'un trait puis regarda le papier posé devant lui sur la table.

— Un… sacré message… pareil… demande… ré… flexion…, murmura-t-il.

Aussitôt, il tomba en avant, le menton sur la table, et il ne bougea plus. Il aurait fallu au moins une charge de fond, placée et amorcée juste sous sa chaise, pour tirer le commandant Clark de sa douce torpeur.

*
* *

Toujours collé à la paroi de la cabine, Bob Morane regardait la porte s'ouvrir. Elle se rabattit sur lui et un homme entra. Quand il aperçut le radio-télégraphiste, ligoté dans son coin, le nouveau venu poussa une exclamation de surprise et se dirigea aussitôt de son côté.

C'était tout ce qu'attendait Bob. Contournant la porte et la refermant brusquement derrière lui, il bondit dans la coursive et, en quelques enjambées, gagna l'air libre. Dans son dos, il y eut un soudain remue-ménage et quelqu'un lança un cri d'alarme. Déjà Morane dévalait l'escalier menant au pont inférieur. Comme il y prenait pied, un matelot déboucha d'une écoutille et tenta de lui barrer le passage. Rapidement, Bob s'effaça et, du poing droit frappa à toute volée le marin à la mâchoire.

Sans même se rendre compte si son antagoniste était ou non hors de combat, Bob fit volte-face, courut au bordage et, d'une détente, sauta par-dessus, piquant une tête dans les eaux de la baie. Retenant son souffle, il nagea le plus longtemps possible sous la surface puis il émergea et, sans prendre le temps de regarder ce qui se passait derrière lui, il se mit à tirer sa coupe vers l'endroit de la plage où il avait laissé la pirogue.

Du bateau, un coup de feu, puis un autre claquèrent. Morane reconnut qu'ils étaient tirés par un revolver. Néanmoins, comme il ne tenait guère à être touché par une balle perdue, il plongea à nouveau pour reparaître plus loin. Sur le bateau, des cris retentissaient et quelqu'un, le commandant sans doute, clamait des ordres.

Tout en nageant, Bob pensait : « Avant longtemps, la plage va grouiller de monde, et tout ce monde sera là dans le seul but de me

cueillir. Il est temps de jouer les champions et de retrouver la pirogue. » Pour aller plus vite, il se mit à nager le crawl et ne tarda pas à atteindre la plage non loin de l'endroit où il avait abandonné l'embarcation. Rapidement, il passa sa chemise et sa veste, car il commençait à grelotter. À ce moment, une langue de feu jaune jaillit du yacht et balaya la grève. « Le projecteur ! » pensa Bob. Il se jeta contre la pirogue, tentant de faire corps avec elle et, quand le projecteur passa à cet endroit, les hommes de *Sea Witch* ne durent apercevoir qu'un vieux canot abandonné sur le sable.

Lorsque le danger fut passé, Morane n'eut plus qu'une idée : sortir au plus vite de la baie et rejoindre Fred Duncan, car ce dernier devait l'attendre, plongé dans l'inquiétude.

En quelques secondes, la pirogue fut remise à flot et Bob se mit à souquer ferme. Le projecteur continuait à balayer la plage sans jamais fouiller l'étendue de la baie. Selon toute probabilité, l'adversaire croyait que le mystérieux agresseur nocturne fuyait par voie de terre, et Bob continua à pagayer avec entrain. Bientôt, il sortit de la baie et fit glisser la vieille pirogue le long des palétuviers, en se demandant avec, angoisse :

« Pourvu que le type du cargo *Hurricane* transmette le message !… Pourvu qu'il le transmette… »

*

* *

Pour la seconde fois en une demi-heure, Matteo Falcon, le radio-télégraphiste du cargo panaméen *Hurricane* frappa à la porte de la cabine du commandant Clark. Comme personne ne lui répondait, il frappa à nouveau. Encore le silence.

Falcon poussa la porte et entra. Le commandant était toujours étendu sur la table et ronflait.

— Commandant, ce message ? interrogea le télégraphiste.

Seul, un ronflement sonore lui répondit. Matteo s'approcha encore et vit la feuille de papier, qu'il avait apportée tout à l'heure, toujours posée sur la table près de la tête du dormeur. Falcon saisit

ladite feuille et la considéra d’un air perplexe. Fallait-il transmettre le message ou non ? Sans ordre du commandant, il ne le pouvait pas.

D’autre part, quand le commandant ne voulait pas qu’un message soit transmis, il le déchirait toujours. Pourquoi alors n’avait-il pas déchiré Celui-ci ? La feuille de papier à la main, Matteo Falcon sortit de la cabine.

Dans la coursive, il se prit à murmurer :

— Transmettre ce message jusque Washington ? Faudrait voir avec mes batteries presque déchargées, c’est tout juste si je réussirai à me faire entendre jusqu’à Porto Rico, et encore…

Chapitre XII

Le contre-torpilleur *Lightning* – 3.000 tonneaux, 8 canons de 138 en tourelles doubles – de la Marine des États-Unis, croisait au large de Porto-Rico. La nuit était tiède et le commandant Levison, allongé dans un rocking-chair sur le pont, en savourait la douceur. Bientôt, pensait-il, il serait de retour à Miami, y retrouverait son foyer, sa jeune femme et ses deux charmantes fillettes, et il se sentait transporté d'allégresse.

Derrière lui, une voix demanda timidement :

— Vous permettez, monsieur…

Levison tourna la tête. Le radio-télégraphiste porta la main à la tempe en guise de salut.

— Qu'est-ce que c'est, Harris ? demanda Levison. Besoin de moi ?

— Je viens de recevoir un drôle de message, monsieur. D'un cargo panaméen, le *Hurricane*…

— Avez-vous contrôlé ?

— Oui, monsieur. Ce cargo-là date au moins de la première guerre mondiale…

Le commandant Levison hocha la tête.

— Je vois, dit-il, un de ces bâtiments tout juste bon pour circuler entre les îles. Et quel est ce message ?

Le radio tendit une feuille à son supérieur. À la lueur des fanaux, celui-ci lut à haute voix :

« Transmettre à major Sharkey, Secrétariat à la Défense, Washington. – Choses graves île Assomption, Caraïbes. Envoyez unité marine. Toute Urgence. Duncan. »

— Cela m'a l'air d'une fameuse plaisanterie, monsieur, risqua le radio-télégraphiste.

Le commandant eut une moue dubitative.

— Peut-être, Harris, fit-il, peut-être… Le contraire est possible aussi. Je connais le nom du major Sharkey. C'est une grosse légume des services secrets, ou quelque chose de ce genre. Peut-être connaît-il ce Duncan… Oui, Harris, je crois qu'il vaut mieux transmettre ce message.

Le radio salua rapidement et tourna les talons. Entre ses dents, le commandant Levison maugréa :

— Cette histoire-là va certainement nous amener des ennuis, et avant longtemps…

*

* *

Calé dans son creux de rocher, Fred Duncan voyait le temps passer avec angoisse. Sa blessure à l'épaule le faisait de plus en plus souffrir et malgré la douceur de sa nuit, il frissonnait et ses dents s'entrechoquaient. « La fièvre, pensait-il, la fièvre… » Et Morane qui ne revenait pas…

Quelque part dans la jungle, les tam-tams vaudous battaient. « Ils ne sont guère loin, songeait Duncan. De l'autre côté de cette anse, aux environs du Morne Vert… » Mais au lieu de peupler sa solitude, le bruit des tambours ne faisait que l'énerver davantage. Parfois, dominant tous les autres battements, le son de l'ountor, le grand tam-tam rituel, résonnait comme une menace. « Je n'aurais pas dû laisser partir le commandant Morane, pensa encore Duncan. Je n'aurais pas dû le laisser partir… Ces coups de feu, que j'ai entendus tout à l'heure lui étaient sans doute destinés. Ils ne pouvaient que lui être destinés… » Pourtant, l'Américain savait que, si lui-même n'avait été blessé, il aurait voulu partir. Tout comme Morane était parti…

Avec tendresse, Duncan caressa le canon de son revolver. Dans sa solitude, c'était là son seul ami. Étrange amitié en vérité. Du métal froid, fait pour donner la mort…

Là-bas, quelque chose glissa sur l'eau, puis il y eut un léger choc contre les rochers. Duncan l'entendit nettement, malgré le bruit des tam-tams.

— Est-ce vous ? Commandant ? demandait-il.

— En personne, fit la voix de Morane.

Il tirait la pirogue sur les rochers. Quelques secondes plus tard, Bob se retrouvait près de l'Américain.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda ce dernier.

— Pas trop mal. J'ai eu un coup dur, bien sûr, mais je m'en suis tiré…

— Avez-vous réussi à envoyer le message ?

— J'ai réussi. Un cargo panaméen l'a capté. Mais l'aura-t-il retransmis ? Cela c'est une autre histoire. Je n'ai pu attendre sa réponse, car quelqu'un est venu me déranger…

Rapidement, Morane mit Duncan au courant de son aventure sur le *Sea Witch.* Quand il eut terminé, l'Américain hocha la tête.

— Il nous faut patienter, dit-il. Si Washington reçoit mon message, on viendra à notre secours…

— Je l'espère, fit Bob…

Il tourna la tête du côté d'où venait le bruit des tambours.

— Ils s'en donnent à cœur joie là-bas, dit-il. J'ai visité Haïti il n'y a guère très longtemps et, si je ne me trompe, les travailleurs sont en train de célébrer une cérémonie Petro, et les dieux Petro se trouvent être particulièrement violents. S'ils étaient en train de sacrifier à Ogoun-Yeux-Rouges, l'esprit de la guerre, cela ne m'étonnerait pas outre mesure…

— Moi non plus, fit Duncan. Caïus, le Noir que vous avez tiré l'autre jour des pattes de Mayer, est prêtre vaudou, et il doit en vouloir pas mal au professeur Sixte… Peut-être les travailleurs sont-ils occupés à préparer un assaut général contre le repaire d'acier, et je ne les désapprouverai guère. D'autres que ces gens paisibles se seraient depuis longtemps révoltés contre la tyrannie du professeur et de sa racaille…

Morane avait remarqué que Duncan frissonnait et claquait des dents.

— Votre blessure vous ferait-elle souffrir à ce point ? interrogea-t-il. Vous grelottez de fièvre… Auriez-vous de quoi faire un peu de lumière ?

— Je dois avoir un briquet là quelque part, dit Duncan. Espérons qu'il ne soit pas perdu… et qu'il marche… Le voilà…

Entre les doigts de l'Américain, une petite flamme jaillit, à la lueur de laquelle, Morane inspecta la blessure de son compagnon. Au bout d'un moment, il releva la tête et fit la grimace.

— Ce n'est pas très très joli, dit-il. Ce n'est peut-être pas la gangrène, mais vous avez néanmoins besoin d'un docteur.

— Un docteur !… ricana Duncan. Où voulez-vous en trouver un ici ?

— Là où battent les tam-tams, dit Morane. Les prêtres vaudous sont en même temps des « docteurs-feuilles ». Ils connaissent les plantes qui guérissent. À l'aube, nous irons vers les tam-tams. En attendant, je vais chauffer au rouge, à la flamme du briquet, la pointe de votre couteau, et cautériser cette plaie. Espérons que le briquet ne manquera pas trop tôt d'essence. Et, surtout, ne vous gênez pas pour crier. Avec le bruit des tam-tams, vous ne risquez pas d'être entendu de très loin…

Bob tira le couteau de sa gaine et en passa la pointe sur la flamme. L'acier noircit d'abord, puis tourna au brun, ensuite au pourpre et, enfin au rouge vif.

— Surtout, ne vous gênez pas pour crier, dit encore Morane.

Fred Duncan cria, mais personne ne se serait avisé du lui en faire grief.

Chapitre XIII

À travers la végétation touffue, un triste jour verdâtre transparaissait seulement et de grosses gouttes de condensation tombaient du haut des arbres avec l'entêtement d'une pluie. Tout près à présent, les tam-tams faisaient entendre leurs battements frénétiques. Durant toute la durée de la nuit, ils avaient retenti ainsi et, avec le jour venu, ils ne semblaient pas encore devoir s'apaiser.

Dès les premières lueurs de l'aube, Bob Morane et Fred Duncan s'étaient mis en route en direction du Morne Vert, endroit où, selon les estimations de l'Américain, les travailleurs haïtiens devaient être réunis pour invoquer leurs fétiches. Duncan, à la suite de la cautérisation effectuée par Morane, semblait souffrir moins de sa blessure, et des élancements avaient laissé la place à une douleur plus sourde, plus supportable aussi. Pourtant, la fièvre n'était guère tombée et, bientôt, les risques de gangrène pouvaient reparaître si un remède efficace n'était pas appliqué sans retard.

Morane marchait en avant, se guidant sur le bruit des tambours et frayant la route à son compagnon. Parfois, il se retournait vers Duncan et demandait :

— Croyez-vous pouvoir tenir jusqu'au bout, mon vieux ?

Duncan avait un signe affirmatif, serrait les dents et continuait à avancer avec un entêtement de robot.

— Voulez-vous vous appuyer un peu à mon épaule ? demandait encore Morane.

Mais Duncan secouait la tête, et la marche reprenait dans l'humidité montante du matin qui, rapidement, se condensait en pluie. Pour Bob, habitué pourtant aux longues marches dans la forêt tropicale, cette progression sur un sol fait d'humus souple et glissant se révélait pénible déjà ; à Duncan, blessé et grelottant de fièvre, elle devait faire l'effet d'un long calvaire.

Cependant, la plus grande torture endurée par les deux hommes était l'incertitude, car ils ne cessaient de se demander, avec une angoisse croissante, si leur message avait été transmis et s'ils avaient à attendre un secours quelconque de l'extérieur.

À présent, le bruit des tam-tams était si proche qu'il semblait provenir de derrière chaque rideau de feuillage, et les martèlements puissants de l'ountor devenaient à ce point intenses qu'ils en prenaient presque la consistance d'une matière.

Et, soudain, la forêt s'ouvrit sur une étroite clairière au centre de laquelle se tenait une centaine d'hommes et de femmes assis en cercle.

À l'intérieur de ce cercle, l'orchestre vaudou, composé de trois tambours de différentes grandeurs et de l'ogan, instrument formé de deux pièces de métal que l'on heurte, commandait les ébats d'une vingtaine de femmes, toutes vêtues et coiffées de blanc, exécutant une danse compliquée et sobre qui les faisait progresser et virevolter en un mouvement souple, balancé et ininterrompu. Ces danseuses évoluaient autour d'un poteau planté dans le sol et orné de dessins géométriques. Au pied du poteau, orientés vers les quatre points cardinaux, d'autres dessins, d'une extrême complexité et représentant graphiquement les fétiches invoqués avaient été tracés à l'aide de farine. Le prêtre officiant, dans lequel Morane reconnut Caïus, le travailleur qu'il avait tiré des griffes de Mayer, virevoltait au milieu du cercle. Les pieds chaussés de sandales, vêtu de toile grossière, il agitait *l'asson,* sorte de hochet sacré fait d'une calebasse garnie de vertèbres de couleuvre et servant à appeler les dieux sur l'assemblée. Entre les dessins-fétiches de petits feux brûlaient, sur lesquels les restes des poulets, sacrifiés au cours de la nuit en l'honneur des esprits africains, achevaient de se consumer.

Morane et Duncan s'étaient accroupis à l'abri d'un bosquet de philodendrons et contemplaient la scène. Malgré eux, ils se sentaient envoûtés par ce spectacle primitif et d'une sauvage grandeur se déroulant devant eux. Mais, en même temps, leur impatience grandissait. Ce fut de courte durée. Brusquement sans que l'on puisse savoir d'où ils étaient sortis, une dizaine de noirs, vêtus de haillons et armés de machettes, les entourèrent et les

forcèrent à se relever, pour les pousser sans douceur à l'intérieur de la clairière. Morane et Duncan ne tentèrent pas de résister, car ils étaient venus là pour tenter de s'attirer les bonnes grâces des travailleurs et non leur hostilité.

Lorsque Bob et son compagnon eurent pénétré dans le cercle, le silence se fit soudain. L'orchestre s'était tu et les danseuses avaient interrompu leurs ébats. Puis, de la foule des assistants, une longue rumeur hostile monta à l'égard de ces intrus qui venaient interrompre le sacrifice. Mais le prêtre, agitant frénétiquement son hochet, rétablit le calme. Il s'approcha de Morane et de Duncan et les considéra longuement. Dans son regard, il n'y avait pas d'hostilité, mais plutôt une sorte de curiosité inquiète.

— Que venez-vous faire ici ? interrogea-t-il d'une voix calme.

Il avait parlé français, avec cet accent chantant des îles.

— Nous sommes traqués par les gardes du professeur Sixte, expliqua Morane. Mon ami est blessé et a besoin de soins. Voilà pourquoi nous sommes venus vous trouver. Je suis allé en Haïti déjà, et je sais que les prêtres vaudous connaissent le secret des plantes qui guérissent…

Caïus parut ignorer la réponse de Morane. Il tendit le bras vers le nord, en direction du refuge d'acier.

— Pourquoi l'homme qui ne voit plus a-t-il tué les arbres ? demanda-t-il. Les esprits sont mécontents et Ibo-Lele, le dieu des forêts, demande vengeance. Voilà pourquoi nous sommes réunis ici. Les hommes vivent des plantes et les détruire sans raison est un crime…

Pendant des années, ces pauvres gens avaient souffert en silence sous les vexations des forbans du professeur Sixte et, à présent, leur seul respect de la nature les poussait à la révolte. Ainsi, par des chemins différents, Morane, Duncan et eux se retrouvaient dans le même camp prêts à livrer le même combat.

— L'homme qui ne voit plus, dit Morane, a commis un grand crime, et il s'apprête à en commettre d'autres. Voilà pourquoi mon ami et moi lui avons déclaré la guerre. Nous sommes prêts à faire alliance avec Caïus et ses hommes…

À ses côtés, un gémissement l'interrompit et Duncan, ses dernières ressources d'énergie usées par la douleur et la fatigue, s'abattit face contre terre. De la foule des travailleurs, un nouveau murmure monta. Pourtant, il n'était plus fait d'hostilité cette fois, mais de compassion.

Déjà, une vingtaine de travailleurs, hommes et femmes, entouraient le blessé, mais Caïus les écarta d'un geste. Il se pencha sur Duncan et, rapidement, écartant le pansement sommaire fait par Morane, il inspecta la blessure. Au bout d'un moment il releva la tête.

— Votre ami a perdu du sang, dit-il, et la fièvre l'a affaibli. Mais je saurai le soigner et, avant deux jours, il sera fort, comme vous et moi…

— Si vous le guérissez, fit Bob, vous serez récompensé…

Mais le prêtre secoua la tête.

— Caïus n'a pas besoin de récompense, déclara-t-il. L'autre jour, vous m'avez protégé, et il est juste que je vous vienne en aide à mon tour…

Le Noir lança un ordre en patois créole et quatre hommes soulevèrent Duncan, pour le transporter à l'intérieur d'une des cases à toits de palmes élevées entre les arbres, au fond de la clairière. Aussitôt, l'orchestre vaudou retentit à nouveau, et les danses et les chants reprirent, jusqu'au total épuisement des participants.

*

* *

On était au soir du deuxième jour. Assis à l'entrée d'une case, Morane et Duncan s'entretenaient à voix basse. Comme l'avait annoncé Caïus, l'Américain était à présent tout à fait rétabli ; sa fièvre était tombée et sa blessure, si elle n'était guère encore cicatrisée ne le faisait plus souffrir. C'était tout juste si une légère raideur dans l'épaule rappelait encore à Duncan son existence.

Les deux hommes en étaient donc revenus à discuter de la situation. La veille, sur la demande de Morane, Caïus avait envoyé un de ses hommes à la côte pour inspecter la baie, mais tout y était

comme de coutume. Le *Sea Witch* se trouvait toujours ancré en rade et rien n'indiquait que l'appel au secours lancés par Bob et Duncan avait eu un résultat quelconque. Peut-être même n'en aurait-il jamais… Caïus voulait se lancer sans retard à l'assaut du repaire d'acier. Deux jours plus tôt, les hommes de Lansky et ceux du *Sea Witch* avaient tenté de cerner la troupe des travailleurs, mais ceux-ci, dissimulés dans la forêt et armés de sagaies et d'arcs construits en hâte, les avaient attaqués, forcés à se retirer sans même leur laisser la possibilité de combattre.

À présent, sans attendre une seconde expédition punitive qui certainement, serait mieux organisée que la première, Caïus voulait à son tour passer à l'attaque. Lors de la grande cérémonie de l'avant-veille, les dieux africains avaient été consultés et s'étaient révélés favorables à l'attaque. Duncan partageait l'avis de Caïus. Puisque les secours espérés ne venaient pas, il fallait attaquer le refuge et l'investir sans retard. Si le professeur Sixte était mort, on viendrait aisément à bout de Lansky et de ses hommes. Si, au contraire, Sixte vivait encore, il devenait indispensable de s'en emparer aussitôt, pour l'empêcher définitivement de nuire.

Finalement, Bob finit par se ranger à cette décision. Il appela Caïus et lui dit :

— Demain, aux premières lueurs du jour, nous nous mettrons en route vers le refuge d'acier. Pourtant, nous ne l'attaquerons pas de face car, pour cela, il nous faudrait traverser un espace découvert et les armes à feu nous faucheraient. Nous contournerons donc la colline, pour atteindre le refuge par derrière, en progressant sous le couvert de la forêt. Il s'agira de pénétrer dans le refuge par surprise. Quand nous nous en serons rendus maîtres, il ne nous restera plus qu'à nous emparer du yacht à la faveur de la nuit…

— Pourquoi ne pas attaquer le refuge au cours de la nuit également ? demanda Duncan.

Bob secoua la tête.

— Simplement, dit-il, parce que, durant la nuit, toutes les portes du refuge seront closes et verrouillées de l'intérieur. Nous nous userions inutilement les griffes sur sa carapace d'acier. Pendant le

jour, au contraire, nous avons plus de chances de trouver une voie de pénétration…

Le chef des travailleurs approuva.

— Le commandant Morane a raison, dit-il. Demain, à l'aube, nous nous mettrons en route vers le repaire d'acier. Les hommes et moi allons une fois encore invoquer les dieux de la vieille Afrique, et ils nous permettront de vaincre…

Morane eut un geste de dénégation.

— Demain, dit-il, tes hommes et nous aurons besoin de toutes nos énergies, de toutes nos forces. L'invocation des dieux est une bonne chose, mais en certains cas, le sommeil est une chose bien meilleure encore…

Mais Caïus secoua la tête.

— Mes hommes ne voudront pas partir sans avoir élevé leurs voix vers les esprits. Le son du grand tambour sacré leur est bien plus indispensable que le sommeil…

Il se tourna vers le centre de la clairière et, sur un ton chantant, clama une longue phrase en patois créole. Comme par enchantement, hommes et femmes envahirent l'espace vide, et les tambours se mirent aussitôt à battre. Morane se tourna vers Duncan.

— Si nous fermons l'œil de la nuit, dit-il, nous aurons de la chance. Avec ces tam-tams…

Les roulements sourds des instruments lui coupèrent la parole. Duncan se mit à rire, fouilla ses poches et en tira deux tablettes de chewing-gum. Il en tendit une à Morane et se mit à mâcher l'autre.

— Que voulez-vous que je fasse avec cela ? interrogea Morane en tentant de dominer le bruit de l'orchestre vaudou. Je n'ai jamais pu mâcher un de ces trucs sans piquer une crise de nerfs au bout de cinq minutes.

L'Américain ne répondit pas. Quand il eut consciencieusement mastiqué son bout de gomme, il le tira de sa bouche et le sépara en deux fragments égaux. Ensuite, il s'enfonça un des fragments dans chacune des oreilles, de façon à se les boucher hermétiquement.

Cette fois, Morane avait compris, et il se mit, lui aussi mâcher sa tablette de chewing-gum avec entrain.

Chapitre XIV

Depuis la clairière du Morne Vert jusqu'au refuge d'acier, il y avait trois heures de marche à travers la forêt. Caïus et ses hommes connaissaient la moindre sente, le moindre raccourci, et la longue file des travailleurs, à la tête desquels marchaient Caïus, Morane et Duncan, progressait avec régularité vers son but. Tous les Noirs étaient armés de machettes, de sagaies et d'arcs et de flèches. Caïus avait un vieux fusil de chasse charge à chevrotines et Morane et Duncan leurs revolvers.

Coupant à travers la jungle, la petite troupe contournait la colline sur laquelle se dressait le repaire, quand soudain, au détour de la sente, un Noir apparut. Il avait été envoyé en éclaireur peu de temps auparavant et s'en revenait à présent en gesticulant et en roulant de grands yeux effrayés.

Il s'arrêta devant Caïus et se mit à lui parler en patois créole, trop vite cependant pour que Morane put saisir le moindre mot. Quand il eut terminé, le chef des travailleurs tourna vers les deux blancs un visage où se lisait la plus intense des stupéfactions.

— Cet homme dit que, tout autour du refuge d'acier, la végétation est disparue à présent, comme elle a disparu voilà quelques jours entre le refuge et la mer. Il n'y a plus moyen d'approcher sans se mettre à découvert…

Bob et l'Américain échangèrent un long regard.

— Sixte vit encore, dit Duncan. J'étais certain que sa chute dans l'escalier ne l'avait pas tué. Lui seul peut s'être servi du Virus S. 12 pour isoler le refuge.

— Vous devez avoir raison, fit Bob. Le bruit des tam-tams lui aura appris que les Noirs préparaient une attaque. Afin de ne pas être surpris, il aura alors, à l'aide du canon, aspergé la jungle, tout autour du refuge, de Virus S. 12. Déjà, vous avez pu juger de la rapidité de son action…

Fred Duncan semblait perplexe.

— Si le professeur s’est servi du canon, dit-il, comment se fait-il que nous n’ayons pas entendu les détonations ?

— Cela s’est sans doute passé la nuit dernière, fit remarquer Bob. Le bruit des tam-tams aura couvert celui de la canonnade. En outre, nous nous étions collé du chewing-gum dans les oreilles. Une fameuse trouvaille que vous avez eue là…

— Bah ! pourquoi avoir des regrets tardifs ? fit l’Américain avec un haussement d’épaules. Même si nous avions entendu le bruit de la canonnade, nous n’aurions rien pu faire. Sixte continue à mener le jeu, et vous le savez bien…

Morane sentait la colère l’envahir, et il réalisait de plus en plus quelle arme redoutable le biologiste avait en sa possession avec le S. 12. Détruire cette arme, et le Professeur avec elle s’il le fallait, devenait une nécessité de plus en plus impérieuse.

Cependant, la nouvelle s’était répandue dans la troupe des travailleurs, et une sorte de terreur superstitieuse commençait à s’emparer de ses membres. Bob se tourna vers Caïus.

— Expliquez-leur que la mort des plantes autour du repaire d’acier ne leur fait courir momentanément aucun danger. Le mieux serait de nous remettre en route et d’aller voir sur place de quoi il retourne.

Tout prêtre vaudou qu’il était, Caïus ne laissait jamais sans doute la superstition prendre chez lui le pas sur la raison. Il se tourna vers ses hommes et leur adressa, en créole, une harangue si bien sentie que, tous, se calmèrent aussitôt.

— Nous pouvons continuer notre chemin à présent, commandant, dit Caïus. Je réponds de mes hommes…

La marche à travers la jungle reprit et, un quart d’heure plus tard, on déboucha dans une vaste zone dénudée, au centre de laquelle le repaire d’acier, juché sur sa colline, semblait défier tout assaut. C’était un désert semblable à celui créé quelques jours plus tôt, par Morane lui-même entre le refuge et la mer mais à présent, ce désert s’était étendu, jusqu’à former un vaste anneau de terre rougeaude où les arbres morts montaient, de-ci, de-là, une garde inutile.

— Beau travail, grinça Fred Duncan. Ici, il y avait la jungle et, en une nuit, crac, pas plus de végétation que dans le creux de la main…

— Si nous n'y mettons pas le holà, fit Bob, un cultivateur, dans le Middle West ou l'Ukraine, s'endormira ainsi un jour au milieu de ses champs, pour se réveiller le lendemain au centre d'un désert de boue.

Les hommes s'étaient allongés dans les broussailles, au bord même de la zone dévastée. Un lourd silence pesait.

— Que pouvons-nous faire ? interrogea Duncan. Pour arriver au repaire, il nous faudrait franchir au moins un kilomètre de terrain découvert. Sixte n'aura guère manqué de faire placer des mitrailleuses un peu partout, et avant même d'avoir atteint le refuge, plus un seul d'entre nous ne resterait debout…

— Naturellement, dit Bob. Hier soir, nous avions établi un plan précis. Aujourd'hui, ce plan est déjà caduc. Il nous reste une seule solution : lancer notre attaque de nuit…

— Vous disiez pourtant hier…

— Que toutes les issues du repaire seraient closes une fois l'obscurité tombée et que nous userions nos griffes sur la carapace d'acier ? Je sais… Pourtant, tout est arrangé maintenant. Que diable, nous ne pouvons demeurer toute notre vie dans cette incertitude. Puisque l'attaque de jour nous est à présent interdite, il nous restera à attaquer de nuit. Nous n'avons guère le choix. Nous passerons donc la journée et la plus grande partie de la nuit ici, à l'abri de la forêt. Un peu avant l'aube, vous et moi, emmenant une vingtaine de travailleurs parmi les plus courageux, nous traverserons l'espace nous séparant du repaire d'acier. Une fois là, nous nous tapirons contre la muraille, de façon à ne pouvoir être aperçus de l'intérieur et, quand le jour sera levé, nous profiterons de la première occasion pour pénétrer dans le refuge. L'élément surprise jouera dans notre camp, et nous avons toutes les chances de réussir.

Quand Morane eut fini de parler, Duncan ne put réprimer une grimace.

— Ce plan me parait bien audacieux… et aléatoire, dit-il. Nous avons une chance sur deux d'y laisser nos os…

— Une chance sur deux aussi de réussir et d'arriver au bout de nos peines, coupa Morane. Trouvez une autre solution et nous l'étudierons…

L'Américain parut réfléchir longuement, puis il haussa les épaules.

— Il n'y a pas d'autre solution, fit-il, et si Caïus donne son accord, nous ferons comme vous avez décidé. Pour moi, rien ne sera changé. Je me croirai une fois encore en service commandé…

D'un même mouvement, les deux hommes se tournèrent vers le chef des travailleurs. Celui-ci montrait un visage grave.

— Le commandant Morane a bien parlé, dit-il. La solution proposée par lui est la seule raisonnable. Mes hommes et moi sommes prêts à tout pour sortir du pénible état dans lequel nous nous trouvons. Je vous accompagnerai jusqu'au refuge d'acier et, ensemble, nous attendrons le moment d'y pénétrer et de combattre.

*

* *

Cette journée et cette nuit, passées dans l'attente avaient paru fort longues à Morane et à ses compagnons. Le jour était proche maintenant et les hommes devant prendre part à l'assaut attendaient dans les ténèbres que Morane donnât l'ordre du départ. Là-bas, du côté du refuge d'acier, rien ne bougeait.

Bob jeta un dernier coup d'œil au cadran lumineux de sa vieille montre, compagne de tant d'aventures. Elle marquait cinq heures et, avant longtemps, il ferait jour.

— Allons-y, dit Bob, et en silence. La nuit, les sons portent loin. Surtout, n'oubliez pas : à la première alerte, jetez-vous tous à plat ventre. Ils ont des mitrailleuses là-bas, au refuge…

À demi courbés, les vingt hommes s'avancèrent à travers l'espace dénudé. Ils allaient à pas lents, pour éviter de faire craquer les débris de végétaux sous leurs pieds et ne pas se heurter aux troncs d'arbres morts. Devant eux, la masse rébarbative du repaire se découpait en noir sur le bleu profond du ciel. « Pourvu qu'ils n'aient pas installé des projecteurs, pensait Morane, et qu'ils ne les

braquent pas soudain dans notre direction. Exposés comme nous le sommes, pas un seul d'entre nous n'échapperait aux mitrailleuses. »

Pourtant, rien ne se passa et, franchissant les cinquante derniers mètres en rampant, la petite troupe atteignit le refuge. Couchés le long des murs latéraux, les vingt hommes attendirent. Morane, tapi à l'angle de la façade, surveillait l'esplanade bétonnée et la route menant à la côte. Peu à peu, une lumière rosâtre envahissait l'horizon, annonçant le jour proche. Et, là-bas, sur la route, deux grands yeux jaunes s'allumèrent et un double faisceau lumineux zébra la pénombre, en même temps qu'un ronronnement de moteur se faisait entendre.

Tout près de Bob, la voix de Duncan souffla :

— On dirait la jeep…

Morane hocha la tête.

— Ils l'auront sans doute découverte en me cherchant, après mon escapade du *Sea Witch.*

Le ronronnement devenait plus proche et, au fur et à mesure, la lumière des phares plus intense.

— Qui peut grimper au refuge à cette heure ? demanda encore Duncan.

— Nous le saurons bientôt, fit Bob.

La jeep arrivait au haut de la côte. Elle vira sur l'esplanade et s'arrêta. Un homme sauta à terre et marcha vers la porte du bâtiment. Aussitôt après, on entendit un poing martelant le battant. De l'intérieur, une voix demanda :

— Qui va là ?

— C'est Harris, dit l'homme à l'extérieur. Cesse de jouer au soldat, Joë, et ouvre-moi…

Suivi par Duncan et les Noirs, Morane traversa silencieusement l'esplanade. Il colla le canon de son revolver dans le creux des reins de Harris et murmura :

— Pas un mot, l'ami, ou tu es mort…

Harris demeura immobile, sans prononcer une parole. Un bruit de verrou qu'on tire retentit, puis la porte s'ouvrit. Brusquement, Morane repoussa Harris et braqua son revolver sur l'estomac de l'homme qui venait d'ouvrir la porte. C'était Joë Lansky.

— Bonjour Joë, fit Bob en calant le battant avec son pied. Tu ne t'attendais pas à moi de si grand matin, sans doute…

Si l'ombre avait été moins intense, Morane aurait pu voir Lansky blêmir.

— Semenof, balbutia le forban. C'est-à-dire…

— Semenof ou Morane, cela ne fait guère de différence, dit Bob à voix basse. Permettez-vous que j'entre un peu ?…

Il écarta Lansky et pénétra dans le refuge, suivi par ses compagnons qui, aussitôt, s'éparpillèrent dans les couloirs. L'effet de surprise fut total, et les gardes du professeur Sixte rendirent leurs armes sans opposer la moindre résistance.

Pourtant, quand Bob se mit à la recherche du Professeur, il ne le trouva nulle part, ni dans sa chambre, ni dans son bureau, ni dans le laboratoire. On eut dit qu'il s'était volatilisé.

Morane revint près de Joë Lansky.

— Où est le Professeur ? interrogea-t-il.

Lansky se mit à rire.

— N'essayez pas de vous retrouver sur son chemin, monsieur Morane. Vous l'avez arrangé de belle façon il y a quelques jours et je ne voudrais pas être dans votre peau quand vos chemins se croiseront à nouveau.

Bob fit mine de ne pas avoir entendu les sarcasmes du forban.

— Où est le Professeur ? demanda-t-il à nouveau.

Les petits yeux de Lansky se rétrécirent encore, et tout son visage prit une expression de ruse.

— Je pourrais vous répondre, dit-il, mais seulement par une chanson. « Il était un petit navire… »

Au loin, un violent coup de sirène retentit, puis un second.

— Le yacht, cria Morane, le yacht !…

— Vous me paraissez avoir compris, fit Lansky. Harris venait de conduire le Professeur au wharf avec la jeep quand vous êtes arrivé. Maintenant, il est trop tard. Dans quelques minutes, le *Sea Witch* voguera en pleine mer, pour une destination inconnue…

Déjà, Morane n'écoutait plus. Suivi par Duncan, il s'était élancé vers l'escalier menant au laboratoire. La coupole était ouverte et l'ogive, béant du sommet du dôme au plancher métallique,

découvrait une large portion de ciel opalescent. Au loin, sur la baie, la forme blanche du *Sea Witch* bougeait lentement, son étrave pointée vers la mer. Duncan poussa un cri de rage.

— Cette fois, nous sommes refaits, dit-il. Le yacht vient d'appareiller, et le Professeur se trouve à bord. Tout est perdu…

La main de Morane se posa sur le bras de l'Américain.

— Non, fit-il, tout n'est peut-être pas perdu. Regardez là-bas, à l'entrée de la baie…

On distinguait une seconde forme, mais grise celle-là. Peu à peu pourtant, les derniers voiles de la nuit se dissipaient, et la forme devenait plus distincte. C'était un navire de guerre, et on pouvait même reconnaître à présent ses couleurs. Duncan poussa un cri d'allégresse, pour dire aussitôt :

— Je veux bien être pendu par les pouces si ce rafiot-là n'est pas un contre-torpilleur battant pavillon des États-Unis.

Personne n'aime être pendu par les pouces, et Morane savait que Duncan ne se serait pas engagé à la légère dans cette voie. S'il affirmait qu'il s'agissait là d'un contre-torpilleur battant pavillon des États-Unis, cela devait donc être vrai. D'ailleurs, Bob lui-même possédait de bons yeux et, depuis toujours, il savait distinguer un contre-torpilleur d'une vulgaire chaloupe, et le pavillon des États-Unis d'un foulard de boy-scout. Le Commandant du *Sea Witch* devait lui aussi, posséder de telles aptitudes car, prudemment, il avait mis en panne.

Morane et Duncan échangèrent un regard de triomphe. Bientôt, le Professeur Sixte cesserait de faire peser sur le monde la lourde menace du Virus S. 12, et l'aventure en arriverait à sa conclusion.

— Pour de la chance, on peut dire que nous avons eu de la chance, fit Duncan. Non seulement, contre toute attente, notre message est parvenu à Washington mais, encore, nous avons réussi à nous emparer du repaire sans effusion de sang, ce qui fait toujours plaisir à un honnête homme. À présent, rien ne nous retient plus ici…

— C'est peut-être votre cas, dit Morane. Moi, au contraire, j'ai encore quelque chose à faire dans ce laboratoire. S'il y reste la

moindre parcelle de S. 12, elle doit être détruite. L'humanité n'en a jamais eu besoin, et elle n'en aura jamais besoin…

— Et comment, approuva Duncan, ce truc-là, c'est la fin des haricots, et cela sans jeu de mot. Allez-y, faites votre boulot, je vous attends…

Bob eut un geste de dénégation.

— Cela va me prendre un certain temps, dit-il, et quelqu'un doit s'occuper à la fois des prisonniers et du professeur Sixte. Vous allez conduire les prisonniers jusqu'à la côte et, là, vous mettre en rapport avec le commandant du contre-torpilleur. Sixte doit être gardé à vue, ne l'oubliez pas… Dans une heure, j'en aurai fini avec le S. 12, et vous pourrez venir me prendre avec la jeep. Alors nous pourrons définitivement dire adieu à l'île Assomption. Et au repaire d'acier.

L'Américain prit un air faussement béat.

— Ah ! retrouver Washington, dit-il. Pouvoir déguster à son aise un petit pain avec des saucisses chaudes et de la moutarde. Quel rêve !…

— Un rêve qui va bientôt se réaliser, fit Bob. Mais cessez de rêver tout haut, mon vieux. Vous allez finir par me mettre l'eau à la bouche.

Lentement, l'Américain se dirigea vers la porte du laboratoire.

— Êtes-vous sûr de vous en tirer tout seul ? demanda-t-il encore.

— Soyez-en assuré. Mais, surtout, n'oubliez pas de venir me prendre dans une demi-heure. Je ne tiens pas à devoir descendre à pied jusqu'au wharf… Trop chaud…

Fred Duncan sortit, et Bob entendit son pas décroître dans l'escalier.

— Allons, murmura-t-il, nous en voilà à la dernière phase de l'aventure : détruire la raison même de cette aventure…

Près du canon, il y avait encore quelques obus à tête rouge, et quelques autres à tête bleue. Dans les uns, le S. 12, dans les autres le S. 13. L'eau et le feu.

Comme il s'approchait des obus, Bob vit, par la large ouverture en forme d'ogive de la coupole, les prisonniers escortés par les travailleurs haïtiens, descendre lentement la colline, en direction de la mer. En avant, la jeep conduite par Duncan, cahotait doucement

le long de la route. Là-bas, sur la baie, le contre-torpilleur et le *Sea Witch* se trouvaient maintenant presque bord à bord.

Chapitre XV

Dans le laboratoire, Morane se frottait doucement les mains. Après avoir dévissé les têtes des obus rouges et les têtes des obus bleus et les avoir vidées de leur contenu, il avait mélangé le S. 12 et le S. 13 sous une grande cloche de verre. Le spectacle des deux virus antagonistes confondus s'avérait décevant. Sous la cloche de verre, rien ne se passait, même pas un bouillonnement, si léger fut-il, et pourtant le Virus S. 13 était en train de dévorer le Virus S. 12, et cela pour le plus grand bien de l'humanité.

— Pour le plus grand bien de l'humanité ! soliloqua Morane avec un peu d'orgueil dans la voix.

— L'humanité ! Vous me faites rire avec votre humanité, monsieur Morane, dit quelqu'un.

Bob sursauta et releva la tête. Le professeur Sixte était là, devant lui. Son front était bandé et, quand il avança, Morane remarqua qu'il boitillait.

— Vous ne vous attendiez pas à me revoir ici, n'est-ce pas ? continuait le biologiste aveugle. Vous avez cherché partout dans le refuge. Pas de professeur Sixte. Pourtant, j'étais caché ici, dans le laboratoire… Laissez-moi vous expliquer… Ma femme, Theodora Barkley avait une manie : l'astronomie. Elle a fait construire cette coupole, toute pareille à celle des grands observatoires, pivotante et avec un dôme s'ouvrant en deux parties. Quand on ouvre la coupole, les deux éléments du dôme coulissent l'un dans l'autre et, entre eux, il y a un vide. C'était là qu'il fallait me chercher, monsieur Morane, entre les deux éléments coulissants du dôme. Vous avez commis une erreur en ne songeant pas à cela et maintenant, cette erreur va vous être funeste.

Seulement alors, Morane s'aperçut que l'aveugle braquait un revolver dans sa direction. Sur le visage de Sixte, une expression vengeresse s'était peinte. Morane savait ne pas avoir à attendre de

pitié du biologiste. Il avait ruiné ses projets, et Sixte ne devait pas connaître le mot « pitié ». Néanmoins, Bob voulut gagner du temps.

— À quoi cela vous servirait-il de me tuer ? dit-il. Le coup de feu attirerait l'attention et, avec votre infirmité, vous ne pourriez espérer vous échapper. Vous seriez capturé et accusé de meurtre. Jusqu'ici, vous n'avez pas encore tué, sauf le professeur Laine peut-être. Mais avez-vous commandé ce meurtre ou Mayer a-t-il agi de son propre chef ? Quand je suis arrivé ici, je m'en souviens, Mayer est sorti de votre bureau rouge de colère, et cela justement peut-être parce que vous lui aviez reproché son crime.

— J'ai voulu faire périr l'humanité tout entière, ne l'oubliez pas…

— On ne peut condamner quelqu'un pour un simple désir. Non, Professeur, jusqu'à présent, vous avez surtout péché par orgueil et par esprit de vengeance. Mais, plus que le découvreur du Virus S. 12, vous êtes le créateur du blé et du riz géants. Vous vouliez détruire l'humanité, alors que vous pouviez la sauver…

— Personne n'a voulu de mon blé et de mon riz sélectionnés…

— Vous avez eu tort d'abandonner trop tôt vos efforts. Si vous aviez persévéré après votre mariage avec Théodora Barkley ! Alors, vous étiez riche, puissant. On vous aurait écouté…

— À ce moment-là, j'avais déjà décidé de me venger des hommes…

— Il n'est jamais trop tard pour revenir sur ses erreurs. Votre cerveau est malade, mais vous n'en demeurez pas moins un grand biologiste. Vous vouliez conquérir le monde grâce à un odieux chantage. Vous pouvez encore le conquérir d'une façon plus pacifique, grâce au blé et au riz géants du professeur Sixte…

L'expression vengeresse avait quitté maintenant le visage du biologiste, pour être remplacée par une moue de féroce entêtement. Dans sa main, le revolver tremblait un peu.

— Allons, dit encore Morane, posez votre arme sur cette table et suivez-moi docilement. Nous allons gagner le wharf. Dans la baie, un contre-torpilleur de la marine américaine attend. Il vous conduira aux États-Unis. Là-bas on prendra soin de vous et l'on vous guérira de vos phobies. Alors, vous pourrez redevenir ce que vous étiez jadis : Sixte, le plus grand biologiste de tous les temps.

La mâchoire du savant se contracta, tous les muscles de sa face frissonnèrent et ses yeux fixes prirent un aspect effrayant.

— J'ai toujours été le plus grand biologiste de tous les temps, m'entendez-vous, cria-t-il, et je ne cesserai jamais de l'être. M'entendez-vous, monsieur Morane… Le plus grand biologiste de tous les temps ! Je n'admets pas qu'on en doute, et vous avez eu tort d'en douter…

À la crispation de la main du professeur Sixte, Morane comprit qu'il allait tirer. Il se laissa glisser de côté. Au même instant, le biologiste fit feu, et la balle alla ricocher contre la paroi de la coupole.

Morane hésitait à bouger, car il savait que le moindre mouvement de sa part serait enregistré par l'infirme. Évidemment, il aurait pu sortir son propre revolver passé dans sa ceinture, et se défendre. Mais tirer ainsi sur un aveugle lui paraissait le pire des meurtres. Il se détendit soudain et fila vers l'armoire. Deux nouveaux coups de feu claquèrent, et les projectiles vinrent frapper le sol à l'endroit qu'il venait de quitter.

Le revolver braqué, l'oreille aux aguets, Sixte attendais prêt à presser encore sur la détente. Bob frappa contre l'armoire métallique et bondit vers le canon, pour trouver un refuge derrière son affût. Par deux fois, le revolver de Sixte parla encore. Maladroitement en voulant rétablir son équilibre, Morane heurta l'affût du pied. Le professeur Sixte pressa la détente pour la sixième fois. Sa balle ricocha contre le corps du canon et Bob sentit une violente sensation de cuisson à la joue gauche. Il y porta la main et la retira tachée de sang. Cependant, il ne lui fallut guère longtemps pour se rendre compte qu'il s'agissait seulement d'une égratignure. Il se redressa et dit d'une voix calme :

— Vous avez tiré six fois, Professeur. Votre arme est vide à présent. Posez-la sur la table…

Sixte poussa un cri de rage et jeta le revolver en direction de Morane. En même temps, avec une souplesse d'un gorille chargeant, il bondit, ses redoutables mains tendues en avant. Si Bob reculait, c'était la chute par l'ouverture de la coupole. Pour éviter

l'étreinte du dément, il se colla, en un brusque retrait de tout son corps, contre le canon. Les mains de Sixte frôlèrent son cou.

— Vous allez mourir, monsieur Morane, vous allez mourir ! Le plus grand biologiste de tous les temps… Vous m'entendez ! Le plus grand biologiste de tous les temps…

L'aveugle, les mains en griffes, fit encore un pas en avant.

— Prenez garde ! hurla Morane. Prenez garde !…

Mais il était trop tard. Le sol manqua sous les pieds du professeur Sixte, ses mains battirent l'air, puis l'ouverture de la coupole sembla l'aspirer et il tomba dans le vide pour aller s'écraser, dix mètres plus bas, sur le ciment de l'esplanade.

*

* *

Une demi-heure plus tard, Duncan déboucha avec la jeep sur l'esplanade. Morane l'attendait, assis devant la porte du repaire. Son visage était grave et un peu de sang caillé tachait sa joue droite.

Fred Duncan sauta à terre et marcha vers le Français.

— Sixte, dit-il, il n'était pas sur le *Sea Witch*…

— Je le sais, fit Bob. Il était demeuré caché dans le laboratoire, entre les deux éléments de la coupole. À présent, il est mort…

Le visage de Duncan s'assombrit.

— Est-ce vous qui ?…

Morane secoua la tête.

— Non, dit-il, un accident…

Il leva son visage vers le dôme mobile du laboratoire.

— Il est tombé de là-haut. Quand je suis descendu près de lui, c'était fini. Fracture de la nuque…

L'Américain tendit le doigt vers la joue sanglante de son compagnon.

— Vous êtes blessé ?

— Ce n'est rien. Une simple égratignure…

En quelques mots, il relata à Duncan son entrevue avec le professeur Sixte, et sa fin tragique.

— J’ai voulu l’avertir, dit-il pour terminer. Mais la colère le possédait, et il est tombé…

Dans les yeux de Fred Duncan, il y eu une lueur de compassion, mais ce ne fut qu’un éclair.

— Sixte devait être un grand homme, fit-il, ou mourir misérablement. Il a préféré mourir misérablement. Sa folie l’a tué… Où est-il à présent ?

— Je l’ai traîné à l’intérieur du refuge à cause du soleil…

Fred Duncan pénétra dans la monstrueuse bâtisse d’acier, pour reparaître au bout d’un moment.

— Cette chute-ci a été la bonne, dit-il. Sixte avait beau être construit comme un char Patton, dix mètres et se recevoir sur la nuque, ça ne pardonne pas. Les marins du *Lightning* – c’est le nom du contre-torpilleur – viendront l’ensevelir tout à l’heure. À propos, le commandant Levison, du *Lightning,* est un charmant garçon…

— Ravi de l’apprendre, dit Morane.

La mort du Professeur Sixte le plongeait dans une incompréhensible tristesse. Il songeait à tout ce que cet homme génial eût pu faire si son cerveau n’avait sombré dans la démence. « Peut-être que, s’il n’avait pas été aveugle… » La voix de Duncan coupa net ses pensées moroses.

— Cessez de faire cette tête, *old boy.* Sixte est mort, et vous n’y pouvez rien. Personne n’y peut plus rien… Allons, montez dans la jeep et quittons ce sale coin.

Bob ne répondit pas. Il tourna les talons et, pour la dernière fois, pénétra dans le repaire d’acier. Quand il en sortit, quelques minutes plus tard, il portait un petit sac de toile blanche. Un sac qui, d’après ce qu’en jugea Duncan, semblait contenir de vulgaires noisettes.

Chapitre XVI

Le Lightning, escortant le yacht *Sea Witch,* s'éloignait doucement de l'île Assomption. Installés à la poupe, Morane et Fred Duncan regardaient décroître cette petite terre ou, pendant quelques jours, ils avaient momentanément conjugué leurs destinées. Bientôt sans doute, ils se sépareraient, peut-être à jamais, mais probablement n'oublieraient-ils jamais les heures angoissantes vécues ensemble, alors qu'ils avaient déclaré la guerre à l'infortuné professeur Sixte et à ses forbans.

Là-bas, au sommet de la colline aux flancs ravagés par le terrible virus, le repaire d'acier, maintenant abandonné, brillait au soleil. Quelque part, tout près de ce monstre de métal, il y avait une tombe. Un simple cairn fait de pierres entassées, avec une croix de bois et ce nom : Sixte. Plus bas, la zone désertique gardait sa teinte rougeâtre, mais Bob se souvenait que, quelques heures plus tôt, Caïus, le chef des noirs haïtiens, lui avait montré de petites pousses vertes pointant déjà parmi les débris végétaux.

Sur le wharf, on apercevait la foule mouvante des travailleurs, massés là pour un dernier adieu aux deux hommes blancs auxquels une brève complicité les avait unis.

Duncan sourit.

— Ce soir, dit-il, les tambours vaudous battront. Mais nous serons loin et nous ne serons plus obligés de nous boucher les oreilles avec du chewing-gum.

Morane ne trouvait rien à dire. Comme chaque fois qu'il quittait un endroit, il se sentait légèrement désemparé, un peu comme s'il abandonnait un ami. Duncan se crut obligé d'alimenter la conversation.

— Quand nous aurons touché les États-Unis, où irez-vous ?

— Je rentrerai sans retard en France, fit Morane. J'ai quitté Paris plutôt brusquement et j'y ai des amis qui doivent se demander ce

que je suis devenu, ou si je vis encore…

En lui-même, il pensait au professeur Jérôme Clairembart, son vieil et fidèle ami, et il se sentait gagné par l'impatience à l'idée de le retrouver pour lui relater son aventure. Comme toujours, Clairembart lui dirait : « Vous devriez écrire un livre là-dessus, Bob. » Morane sourit. Il avait tant de livres à écrire !

— Pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas à Washington ? dit Duncan. J'ai mes entrées au Pentagone, et je vous le ferais visiter en compagnie du major Sharkey. Un fameux truc le Pentagone. Il n'existe pas deux ministères de la Guerre comme celui-là au monde. Il emploie trente-deux mille employés et dix-mille visiteurs y entrent chaque jour. On peut y dormir, s'y faire radiographier, extraire une dent, se vêtir dans ses magasins de confection, s'y faire couper les cheveux, encaisser un chèque, acheter des fleurs, des livres ou y assister au dernier film d'Hollywood dans une salle de cinéma ultramoderne…

— C'est là que vous travaillez, Fred ?

Duncan haussa les épaules. D'un mouvement de tête, il rejeta une mèche blonde qui lui tombait sur l'œil.

— Oh ! j'y passe de temps en temps, pour rendre visite au major Sharkey. Alors, celui-ci me dit : « Mon vieux Fred, vous partez demain pour l'Arabie. Ou pour Hong-Kong… »

— Et que faites-vous ?

— Je pars pour l'Arabie, tout simplement. Ou pour Hong-Kong…

Le *Lightning* prenait de la vitesse, et l'île Assomption s'estompait lentement dans le lointain. Au sommet de la colline, le repaire d'acier, à présent minuscule, brillait comme un morceau d'argent poli. De sa poche, Morane tira un petit carnet à couverture de toile grise et, posément, se mit à le déchirer et à en jeter les morceaux à la mer.

— Que faites-vous ? interrogea Duncan.

— Le secret de culture du Virus S. 12. Je le donne à manger aux poissons. Plus personne n'en aura besoin maintenant…

— Hé, minute ! J'ai des mauvaises herbes dans mon jardin…

Bob tourna vers l'Américain un visage mi-grave, mi-souriant.

— Vous mentez, Fred, dit-il. Vous n'êtes pas le type à posséder un jardin. Vous devez vivre à l'hôtel…

— C'est cela tout juste, reconnut Duncan. Hôtel « Mayflower » à Washington, du « Dragon Chauve » à Macao, de la « Fleur Aimée » à Tokyo, « Van Horn » à Rotterdam, du…

— Ça va, n'en jetez plus, interrompit Morane. Si l'on vous écoutait, on finirait par faire le tour du monde. Tenez, allons voir si le commandant Levison n'a pas quelque chose de piquant à boire. Un petit rhum blanc des Antilles par exemple. Histoire de se garder un peu dans l'ambiance…

Après un dernier regard en direction de l'île Assomption, Bob tourna les talons et se dirigea vers la cabine du commandant. Duncan le rejoignit et le saisit par la manche.

— Vous ne m'avez pas dit si vous m'accompagnerez à Washington…

Morane eut une courte hésitation, puis il répondit :

— Washington ?… Pourquoi pas ? J'aurais vraiment grand plaisir à m'entretenir avec le major Sharkey…

*
* *

Vraiment, comme l'avait affirmé Fred Duncan, le Pentagone était « un fameux truc ». Quand Morane y pénétra en compagnie de Fred, l'officier d'escorte lui apprit que, pour creuser les fondations du bâtiment, on avait remué cinq millions de mètres cubes de terre et que sa construction avait nécessité l'emploi de six cent quatre-vingt mille tonnes de gravier et de quatre cent dix mille mètres cubes de béton. Vraiment, le Pentagone était « un fameux truc ».

Le major Sharkey, lui, était un fameux gaillard. Les cheveux d'un blanc de neige, le teint recuit et des yeux gris qui vous regardaient droit, pesant un homme comme une marchandise. Morane demeura longtemps dans son bureau. Avant de ressortir, en compagnie de Duncan, il posa un petit sac de toile sur le bord de la table. Sharkey y plongea la main et ramena quelques graines, de la grosseur d'une petite noisette. Finalement, il les laissa retomber dans le sac et dit :

— Je ne vous promets rien, commandant Morane, mais j'ai des amis à l'Agriculture et je ferai l'impossible pour que l'on prenne la

chose en considération…

Bob et Duncan sortirent dans le couloir mais, ils avaient à peine fait quelques pas que Sharkey les rappela.

— À propos, commandant Morane, si Fred veut à tout prix vous faire goûter à son plat favori, méfiez-vous…

Une heure plus tard, Morane et Duncan étaient attablés dans un « snack », devant des petits pains et des saucisses chaudes recouvertes de moutarde.

Chapitre XVII

Une année avait passé depuis les événements de l'île Assomption. Morane était rentré d'Afrique depuis huit jours quand, ce soir-là, on sonna à la porte de son appartement du quai Voltaire. Bob se leva de derrière son bureau, où il était en train de transcrire des notes, et alla ouvrir à son visiteur. C'était le professeur Clairembart. Le petit vieillard entra, enleva son chapeau melon et, tirant un journal du soir de sa poche, jeta celui-ci sur le bureau, en demandant à l'adresse de Bob :

— Vous souvenez-vous du professeur Sixte ?

Le front de Morane se plissa légèrement.

— Je m'en souviens, dit-il. J'ai même failli laisser ma vie là-bas, dans l'île Assomption…

Clairembart eut un petit rire frénétique qui fit s'agiter sa barbiche de chèvre à la façon d'un balancier de métronome.

— Vous avez failli laisser votre peau tant de fois en tant d'endroits différents, que plus personne n'y prête attention, fit remarquer l'archéologue.

Il pointa un doigt osseux vers le journal et continua :

— Lisez en page trois. On y parle de Sixte et de ses semences géantes…

Avec un évident intérêt, Morane prit le journal, l'ouvrit et, aussitôt, un titre attira son attention.

LE BLÉ ET LE RIZ GÉANTS DU PROFESSEUR SIXTE VONT-ILS RÉSOUDRE DÉFINITIVEMENT LE GRAVE PROBLÈME DE LA FAIM DANS LE MONDE ?

« Washington, le 16… – D'après une nouvelle nous parvenant des Départements de l'Agriculture des États-Unis, les premières

récoltes de blé et de riz géants connus sous le nom de blé et de riz Sixte, seraient venus à terme.

Rappelons les faits. Voilà un an, le professeur Sixte, biologiste aux idées extrêmement avancées, mourait des suites d'une chute, à l'île Assomption, dans les Antilles. Peu de jours après, un haut personnage du Département à la Défense, à Washington, recevait un sac de graines. Il s'agissait de grains de blé et de riz géants, atteignant à peu près la taille d'une petite noisette. Ces graines venaient de l'île Assomption et avaient été sélectionnées par le professeur Sixte. Blé et riz géants furent planté à l'échelle expérimentale, et la première récolte vient d'être faite. Les nouvelles graines possèdent la même taille que les graines originelles, et elles sont portées par des plantes atteignant quatre fois la hauteur de plantes normales. On a en outre constaté que ce blé et ce riz monstrueux possédaient la même valeur nutritive que le blé et le riz vulgaire.

Ces résultats sensationnels ont jeté un grand trouble, doublé d'un grand espoir, dans tous le milieux agricoles mondiaux qui, avec ces nouvelles espèces, voient déjà, non sans raisons, la possibilité de résoudre, dans un très proche avenir, le redoutable problème de la famine dans le monde.

Aux dernières nouvelles, on apprend que les États-Unis ont offert à la Chine et à l'Inde de leur céder gracieusement une partie des semences de riz issues de la prochaine récolte expérimentale. Le Gouvernement de New Delhi a déjà fait savoir à Washington qu'il acceptait l'offre qui lui était faite. On attend la réponse de Pékin. »

Morane referma le journal et le déposa sur son bureau.

— Allons, dit-il, les efforts du professeur Sixte n'auront pas été vains. De son côté, Sharkey a tenu parole. Tout ceci prouve qu'il ne faut jamais désespérer… Quand je songe que, si le professeur Sixte n'avait pas eu la monstrueuse idée de cultiver son Virus S. 12, le blé et le riz géants n'auraient peut-être jamais servi l'humanité. Le destin chemine parfois par des voies obscures.

Clairembart paraissait soucieux.

— Êtes-vous certain d’avoir bien détruit tout ce qui restait de Virus S. 12 ? demanda-t-il.

Morane eut une moue dubitative.

— Je le crois, dit-il. De toute façon, j’ai déchiré et jeté à la mer le carnet décrivant les méthodes de culture de ce terrible mangeur de chlorophylle.

— Et s’il en existait un double ? Et si quelqu’un en retrouvait le secret ? Avez-vous songé Bob, au danger que courrait à nouveau la race humaine tout entière ?

— Bien sûr, j’y ai pensé, répondit Morane. Si un savant quelconque retrouvait ce secret et tentait d’en faire usage, j’aurais de quoi lui répondre.

Devant le sourire sceptique de Clairembart, Morane ouvrit un des tiroirs de son bureau et en tira un petit carnet couvert de toile grise. Il le tendit à Clairembart. Ce dernier n’eut guère besoin de l’ouvrir. Ce carnet, il l’avait compris aussitôt, était celui-là même qui décrivait les procédés de culture du S. 13, le virus antagoniste du S. 12.

— Allons, fit le vieil archéologue, les Faiseurs de Désert peuvent toujours venir. Nous les attendons de pied ferme…

FIN

Que savons-nous du vaudou ?

Quand, en 1503, les Espagnols, après avoir exterminé les Indiens en les obligeant à travailler dans les mines d'or, importèrent les premiers esclaves africains dans les Antilles, ils y introduisirent en même temps le Vaudou.

Les Noirs apportaient avec eux les croyances de leurs tribus respectives. Parmi ces croyances, celles de Dahoméens prirent rapidement le dessus car les esclaves venus de Guinée, comme les Fons, étaient fort belliqueux et craints par leurs frères de race.

Ces Dahoméens admettaient l'existence d'un dieu supérieur, Maou, qui par sa puissance même ne pouvait avoir de relation avec les hommes que par l'intermédiaire d'esprits secondaires qui, seuls, étaient adorés. Cette hiérarchie demeure aujourd'hui encore dans le Vaudou, où les « loa » servent de trait d'union entre les adeptes du culte et la déité supérieure.

De tous ces « esprits » dahoméens, le plus puissant était Dangbé, le dieu serpent ; adoré aujourd'hui en Haïti sous le nom de Damballah. Ce culte fétichiste, qui se nommait vodoun en Guinée, devint Vaudou en Haïti. Dès le début de l'esclavage jusqu'à nos jours, il contribua à apaiser la nostalgie de ces Noirs transplantés dans des conditions horribles loin de leur Afrique natale. Les fétiches, les danses et les chants, c'était tout ce qui leur restait de leur liberté perdue. La nuit, après avoir enduré silencieusement la cruauté des esclavagistes, on se réunissait en secret dans quelque coin de forêt et, au son des tambours sacrés, on retrouvait, sous le ciel des Antilles, un peu de la vieille Afrique barbare, chargée de terreurs ancestrales que seuls les sacrifices pouvaient apaiser.

Le vaudou et l’indépendance américaine

Au cours de la nuit du 14 août 1791, un prêtre vaudou, nommé Boukman, réunissait ses fidèles au Bois-Caïman, forêt située non loin du Morne-Rouge, à Haïti. Ils étaient là deux cents Noirs en attente. Déjà, des révoltes, noyées aussitôt dans le sang, s’étaient allumées un peu partout dans l’île. Deux leaders avaient été roués vif, vingt et un autres pendus et leurs têtes, fichées sur des piques, avaient été exposées le long de la route pour servir d’exemple aux autres esclaves.

Les deux cents adeptes du Bois-Caïman attendaient donc que Boukman prit la parole, quand un orage d’une violence redoutable éclata. Des éclairs déchirèrent le ciel chargé de nuages et une pluie diluvienne se mit à crépiter comme des rafales de plomb sur les feuilles.

Soudain, une vieille négresse apparut à l’assistance.

Elle brandissait un grand sabre et, tout en dansant, le faisait tournoyer au-dessus de sa tête. Elle chantait un vieux chant africain et entre chaque couplet, clamait comme une litanie :

— Dieux Guinée veni’ secou’ nous si nous combat’…

Un cochon noir fut alors introduit dans le cercle et, d’un coup de son sabre, la négresse lui trancha la gorge. Le sang fut recueilli dans un grand bol et tous les membres de l’assistance y trempèrent les lèvres et jurèrent, prenant à témoin leurs dieux, qu’ils sacrifieraient jusqu’à leur vie pour retrouver la liberté Quelques jours plus tard, sous la conduite de Boukman, tout le nord de l’île se révoltait et, en 1825, après une longue suite de combats sanglants, l’indépendance d’Haïti était définitivement reconnue par les nations. Issue d’une cérémonie vaudoue, la révolution haïtienne inaugurait ainsi le grand mouvement de libération américaine.

L’indépendance haïtienne contribua fortement à perpétuer le culte africain dans l’île, alors qu’il disparaissait rapidement et presque totalement dans les autres pays des Antilles et d’Amérique encore soumis aux Européens.

Tout en demeurant une religion occulte, le Vaudou se transforma pourtant rapidement. Culte du serpent à l’origine, il laissa petit à petit d’autres « loa » ou esprits, prendre une importance égale à celle de Damballah. Il y eut Azulie, la Vierge Vaudoue, Legba, dieu des chemins, des clôtures et des barrières, Ibo-Lele, esprit des arbres, Agouet-Aroyo et la Sirène, maîtres de la mer, le Baron Samedi, protecteur des cimetières, Guédé, esprit de la mort…

Le vaudou persécuté.

Cependant, Haïti voulait rentrer au sein des nations civilisées, pour lesquelles le fétichiste est un signe de barbarie. Le Vaudou fut donc persécuté. Pendant l'occupation américaine, qui commença en 1912 pour prendre fin en 1935, ces interdits furent encore accentués par ordre du président Borno. Les adorateurs des dieux de Guinée, pris en flagrant délit, étaient arrêtés et condamnés à des peines diverses d'emprisonnement. Ces mesures, au lieu d'étouffer le Vaudou lui insufflèrent au contraire une force neutre, celle de la clandestinité.

Il fallut attendre le départ des troupes américaines pour que, sous l'égide libérale du Président Vincent, les mesures répressives fussent rapportées. De Culte interdit, le Vaudou devint culte toléré.

À présent que les persécutions ont disparu, un courant de sympathie à l'égard du Vaudou se dessine même parmi l'élite intellectuelle haïtienne. Car beaucoup le considèrent comme un lien garantissant l'unité de la nation. Pour d'autres au contraire, qui renient leurs origines africaines, le culte des « esprits » de Guinée demeure un stigmate de barbarie qui doit à tout prix être effacé.

Rites et possessions.

Malgré la liberté dont il jouit à l'heure actuelle, le Vaudou demeure un culte secret. Le profane peut assister à des danses et à des fêtes auxquelles on donne le nom de Vaudou, mais les vraies cérémonies elles-mêmes demeurent accessibles aux seuls initiés. Cependant, des savants haïtiens et étrangers, quelques voyageurs aussi, ont pu, en gagnant l'amitié d'un prêtre, ou hougan, accéder aux mystères et les décrire.

Le temple vaudou se compose en général de deux parties, le houmfort, petite pièce carrée dans laquelle est dressé l'autel des dieux, et le péristyle, sorte de tonnelle où se déroulent les cérémonies. Ces cérémonies se divisent en différents rites, dont les deux principaux sont les rites Radas et Petro. Le rite Radas est surtout un rite d'initiation et d'hommages aux « loa », tandis que le rite Petro, lui, semble plutôt posséder un caractère purement magique.

Au cours de ces cérémonies, qui sont fort longues, des poulets, des chèvres et même des taureaux sont immolés en l'honneur des « esprits ». Souvent, pendant les danses, des initiés, stupéfiés par le rythme des tambours sacrés, croient être possédés par le « loa » auquel ils se sont consacrés. Cette crise de possession se caractérise par un dédoublement de la personnalité, le possédé cessant d'être lui-même pour s'identifier à l'« esprit ». On dit alors que l'initié est « monté par son loa ».

La crise s'annonce toujours par une grande fatigue musculaire et du vertige. L'initié sent ensuite un poids considérable écraser sa nuque. Cette sensation gagne la colonne vertébrale et le patient se plie en deux en agitant convulsivement les mains, comme pour se débarrasser d'une matière gluante qui y adhérerait. Quand il se redresse, son visage est illuminé, ses yeux brillent et ses gestes deviennent plus larges, plus aisés.

Il semble transfiguré. Le dieu est supposé l'habiter à présent, et le houngan se prosterne devant lui comme devant le dieu lui-même, tandis que les tambours sacrés le saluent de la même façon que les esprits au début de chaque invocation.

Chaque crise de possession est marquée du caractère du « loa » qui la provoque. L'initié possédé par Damballah rampera comme un serpent. Agouet-Aroyo, dieu de la mer, le fera s'asseoir à califourchon sur une chaise et imiter les gestes du rameur. Legbas, le vieillard, donnera une expression de caducité au visage du possédé. Quand il s'agit de « loa » pétro, qui sont des dieux guerriers, la crise est plus violente encore et les traits contractés prennent soudain une expression de férocité inouïe.

Quand la crise est arrivée à son paroxysme, le dieu manifeste le désir de se retirer. Les tambours le saluent et, aussitôt, l'initié retrouve son état normal. Parfois, quand la possession prend des allures trop violentes d'hystérie, le houngan est obligé de s'isoler avec le possédé et d'arrêter la crise par des gestes conventionnels, connus de lui seul.

Les savants et les ethnographes considèrent ce phénomène de possession comme une crise nerveuse d'ordre suggestive qui se réalise aisément chez certains individus trop sensibles à l'ambiance de la cérémonie en cours. Ces possessions ont beaucoup contribué à faire considérer le Vaudou comme un culte purement démoniaque.

Où le sortilège est roi.

Une religion comme le Vaudou, basée sur la croyance aux puissances cachées, ne va pas sans s'accompagner d'une foule de superstitions marquant fortement la mentalité populaire haïtienne. De prêtres, les houngans deviennent aisément sorciers et guérisseurs. Ils confectionnent des charmes, ou ouangas, qu'ils vendent à leurs fidèles. Il y a des « ouangas-amour », des « ouangas-envoûtement », des « ouangas-mort »…

Les talismans sont également d'un commerce courant. Parmi eux, les paquets-Congo tiennent une place de choix. Destinés à la thérapeutique, ils sont composés d'épices diverses, de terre prélevée dans une église, dans un carrefour, dans un bois et dans un cimetière, de poudre à canon et de corne de taureau pulvérisée. Le tout est ficelé dans une enveloppe en satin de couleur vive et prend la forme d'une gourde ronde, surmontée de plumes et garnie de verroteries.

Consacrés selon le rite Petro, ces talismans sont censés guérir tous les maux. Il suffit de les appliquer sur la partie malade pour obtenir la guérison. Certains paquets-Congo sont énormes et destinés à garnir les reposoirs et autels vaudou. D'autres, fort petits, peuvent être portés sous la chemise, à même la peau. En outre, les paquets-Congo sont employés comme contre-charmes. Ils passent en particulier pour très efficaces contre les « ouangas-mort », dont ils contrecarrent l'action.

Des morts qui se promènent

Par-dessus tout, les Haïtiens possèdent le culte des morts qu'ils entourent d'attentions tendant à protéger les défunts contre les entreprises maléfiques des sorciers, qui pourraient tirer leurs corps du tombeau pour en faire, par vertu magique, des « zombi jardin », ou morts-vivants, et les obliger à travailler à leur profit. C'est pour cette raison que les tombes haïtiennes, dans les campagnes, sont en général de solides blocs de briques ou de ciment, sur lesquels veille l'effigie du Baron Samedi. Le Maître des cimetières est représenté par une tête humaine surmontant une croix de Saint-André. Parfois, cette effigie est gravée sur une haute croix latine qui, placée à l'entrée des cimetières, sert de reposoir au Baron. Des feuilles d'orme, arbre sur lequel règne le dieu, peuvent accompagner son image.

Pourtant, si les paysans haïtiens vénèrent les morts, ils les craignent bien plus encore. C'est pour cette raison que, avant de quitter la maison pour se rendre au cimetière, on fait accomplir plusieurs tours sur lui-même au cercueil. Ainsi, l'esprit du défunt ne pourra retrouver son chemin et venir tourmenter les vivants. Souvent, on place dans la bière un peigne, du savon, un chapelet, une pipe… Mais on n'a garde d'y mettre de l'alcool car, selon la croyance, le mort s'enivrerait et pourrait devenir agressif. Si on y mettait de l'argent, il s'empresserait de venir chercher les restes de la fortune familiale, et des épingles pourraient lui donner envie de venir piquer les vivants. Cette peur des revenants, ou « zombies » est telle que souvent, aux carrefours, de petites niches, entourant l'empreinte d'une croix, sont creusées à même la terre du talus. Ces niches contiennent des objets sacrés destinés à effaroucher les fantômes errants.

Mais ces superstitions ne doivent cependant pas être confondues avec le Vaudou. Elles ne font que l'entourer d'un cercle maléfique et

contribuent encore à accentuer leur mystère.

Les ancêtres des v2 et des fusées interplanétaires

Nul n'ignore le rôle que faillirent jouer durant la dernière guerre, les dégâts terrifiants occasionnés par les V2, ces armes secrètes auxquelles Bob Morane était censé avoir travaillé. On sait aussi que les fusées joueront un rôle essentiel dans les voyages dans la lune que connaîtront nos fils ou nos petits-fils. On sait moins que les fusées et leurs principes sont connus depuis bien longtemps. Les fusées ont, en effet, été utilisées de temps immémorial en Chine et dans l'Inde. On a su également, dans ces deux pays, s'en servir de bonne heure pour lancer des matières incendiaires. « Les Chinois, dit le général Bardin, ont porté, de temps immémorial, des fusées à la guerre ; ils les appellent « flèches de feu » et « esprit caché ». »

Amiot en donne les dessins détaillés ; il retrace aussi la configuration des boîtes en carquois qui servent à leur transport ; il affirme que leur double effet est de percer profondément et de porter avec elles l'incendie.

L'usage des « fusées » pénétra dans l'empire grec au VIIe siècle de notre ère, et il est prouvé que les « fusées » furent, sous les noms de « feux ailés » et « feux volants », un des moyens employés par les Byzantins pour projeter le feu grégeois. Le plus ancien document où il soit question de ces articles, dans l'Europe occidentale, appartient à l'année 1379 : il nous apprend que les Padouans s'en servirent alors contre la ville de Mestre. Un inventaire de l'arsenal de Bologne, qui porte la date de 1381, montre, en outre, que, suivant un usage très ancien en Asie, on munissait quelquefois les cartouches des fusées d'un fer de flèche, ce qui leur avait fait donner par les Chinois le nom de flèches à feu.

À l’époque de Jeanne d’Arc !

Les Italiens appelaient la fusée « rochetto » ou « rochetta », mot que les Français traduisirent par « rochette », les Anglais par « rocket » et les Espagnols par « cohete ». Des comptes appartenant à plusieurs villes, et dont les plus anciens sont des années 1418 et 1419, nous apprennent que les « fusées » de guerre étaient employées dans plusieurs parties de la France dès le commencement du XVe siècle. En 1449, on lança des « fusées » de guerre contre Pont-Audemer défendu par les Anglais, et Dunois profita de l’incendie qu’elles allumèrent pour escalader la place.

On les employait quelquefois, sur les champs de bataille, pour effrayer les chevaux ; mais on les regardait surtout comme éminemment propres à l’attaque des places, pour incendier les constructions en bois, et c’est pour ce motif qu’on les nommait souvent « fusées à jeter feu » et « fusées à feu grégeois. »

Les armées européennes abandonnèrent les fusées dans le courant du XVIe siècle, à cause de l’incertitude de leur tir. Les Indiens et les Chinois au contraire, continuèrent à s’en servir. Ce furent même, dit-on, les résultats qu’en obtinrent, en 1799, les troupes de Tippoo-Saëb, roi de Mysore, contre les Anglais qui donnèrent à William Congrève, alors capitaine au service de la Compagnie des Indes, l’idée de les introduire de nouveau en Europe.

Qui en est le père ?

Les « fusées » de guerre sont depuis souvent appelées, à cause de leur introducteur supposé, « fusées à la Congrève » ; mais, si quelqu'un avait dû donner son nom à ces engins, c'était un Français nommé Prévot, officier au service de la Russie, mort colonel d'artillerie à Sébastopol le 17 mai 1798. On lit, à propos de Prévot, dans les Mémoires de Ségur : « Son esprit inventif ne contribua pas faiblement au succès de Nassau : il fabriqua pour lui des « fusées » remplies d'une sorte de feu grégeois liquide et inextinguible. Ces « fusées » étaient percées de plusieurs trous qu'on bouchait avec de la cire. On y suspendait plusieurs fils de fer armés de crochets aigus. Ces mêmes « fusées » lancées dans les agrès d'un vaisseau ennemi, s'y attachaient et versaient sur tout le bâtiment de torrents d'une flamme que rien ne pouvait éteindre. » La pièce suivante dont l'original est, dit-on, parmi les manuscrits de la bibliothèque d'Odessa, prouve assez les droits de Prévot : « Mr. Prévot, l'officier français que vous avez mis à ma disposition, m'a été d'un grand secours pendant toute la campagne. Les « fusées » de guerre qu'il a inventées, ont fait beaucoup de mal à l'ennemi, en désorganisant sa flotte et en brûlant ses vaisseaux. Ces fusées portent à leur extrémité une capsule en fonte qui éclate en touchant la terre, comme les bombes, et elles sont, en outre, remplies d'une espèce de feu grégeois liquide et inextinguible, renfermé dans des capsules de même métal et qui incendient tout ce qu'elles touchent. L'invention de M. Prévot est d'une grande importance »(Prince de Nassau).

Les artificiers Torré (1772) et Chevallier (1796-1798) avaient également fait en France des recherches sur les fusées. Les fusées dites à la Congrève ne furent expérimentées à Woolwich qu'en 1804. « M. Congrève, dit Bardin, fit jouer pour la première fois, mais sans succès, ces projectiles en 1806, contre la flottille de Boulogne.

Ses compatriotes s'en servirent d'une manière désastreuse contre Copenhague, à Goerde, près de Lunebourg, et au bombardement de Flessingue. »

L'armée anglaise employa, pour la première fois, des fusées comme artillerie de terre dans ses dernières campagnes d'Espagne, contre les Français. À Leipzig (1813), l'armée prussienne comptait un escadron de fuséens anglais (rocket-corps) qui servait une batterie à la Congrève. En souvenir de cette bataille de Waterloo (1815), une compagnie de canonniers manœuvra avec des fusées.

Les résultats obtenus contre Copenhague, en 1807, avaient attiré l'attention de tous les gouvernements et dès ce moment, chaque peuple s'empressa d'adopter et de perfectionner l'usage des fusées. Il est à remarquer que les premières fusées de l'officier anglais étaient simplement incendiaires. La plupart des améliorations importantes que ces artifices ont reçues ensuite, et à la suite desquelles ils sont devenus d'un rendement meilleur, sont dues à Schumacher, capitaine aide de camp du roi de Danemark, et au colonel autrichien Augustin.

Mais, malgré tout, malgré la portée des fusées qui, à certaines époques dépassait nettement celle des canons, l'imprécision de leur tir était telle, leur course était influencée par tant de facteurs (même le vent !) que l'usage des fusées n'atteignit aucune importance réelle au cours des conflits modernes – sauf pour les fusées éclairantes ou de signaux. Jusqu'au moment où intervinrent les V…

Mais ceci est une autre histoire.